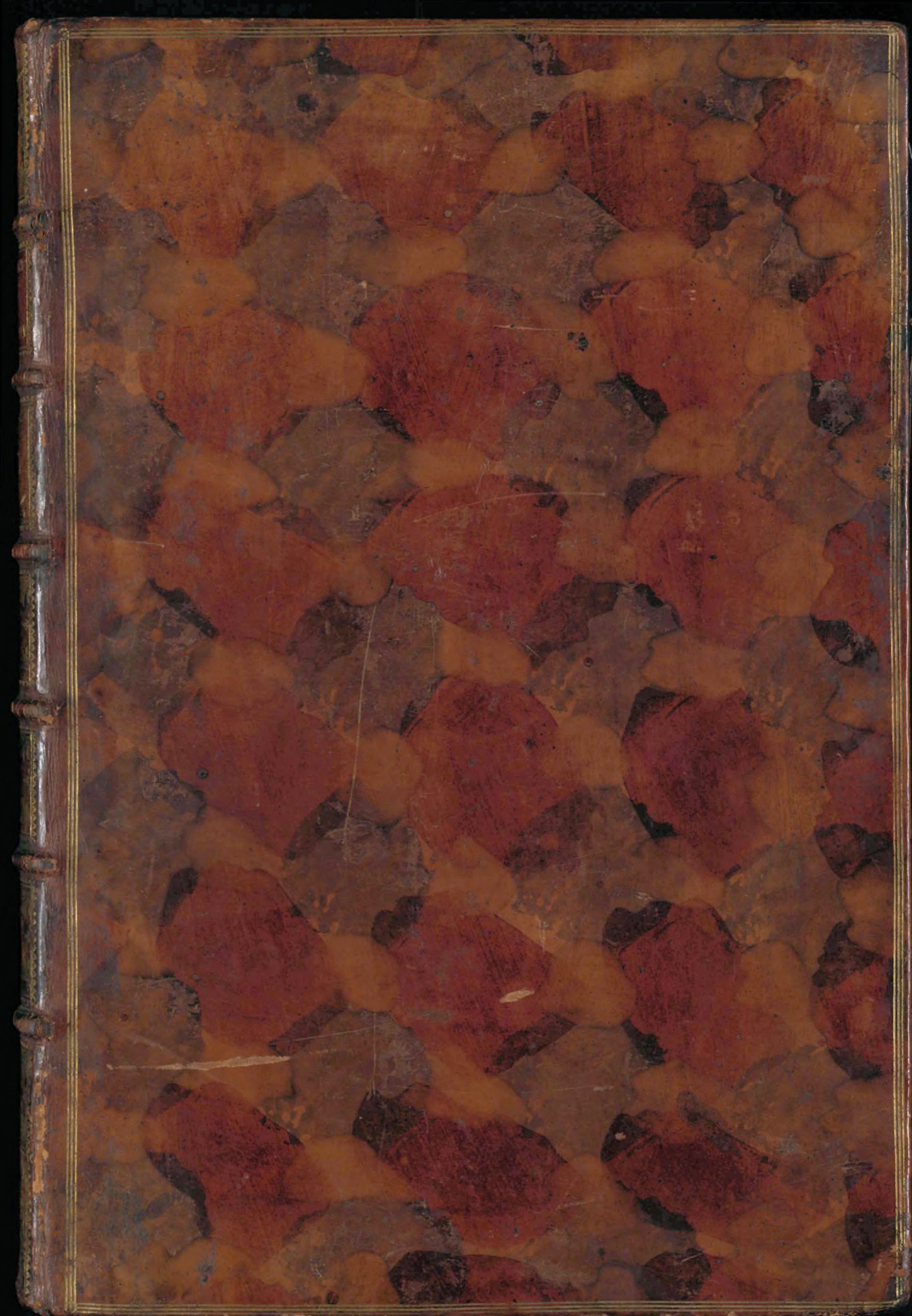
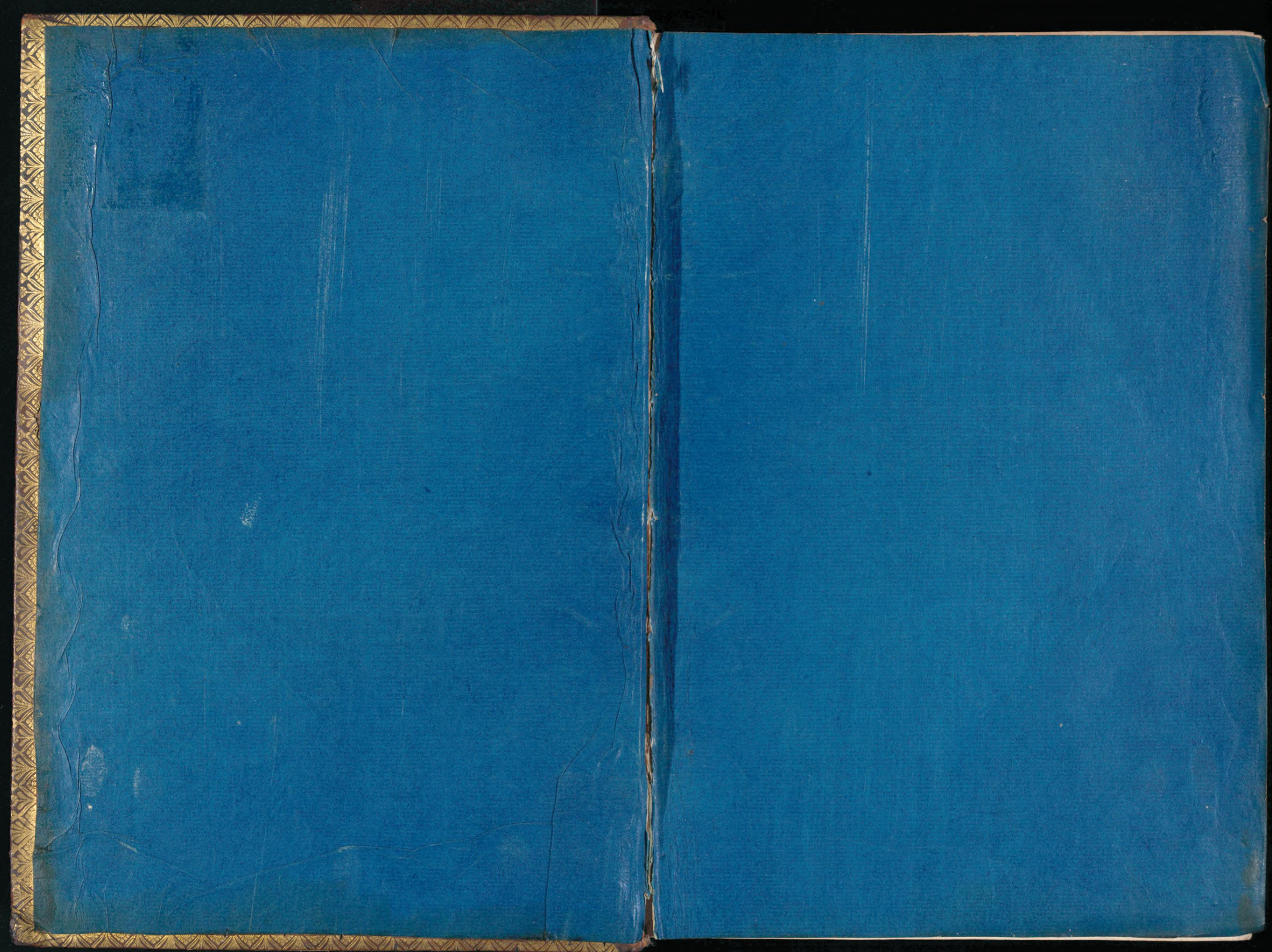






3 vol. C.F.

N^o. 150.

3 vol.

WBP
Opole



OEUVRES DIVERSES DE M. DE FONTENELLE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée & enrichie de Figures gravées

Par BERNARD PICART le Romain.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez GOSSE & NEAUME.
M, DCCXXVIII



P R E F A C E.

JE puis assurer avec verité, quoique je coure peut-être risque de n'en être pas cru, qu'en faisant ce Recueil de mes differents Ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens considerables, sur tout dans quelques-unes des premieres productions de ma jeunesse. Un goût plus formé que celui de ce tems-là m'auroit rendu, non pas aussi severe que le sont des Lecteurs, mais à peu près autant que le peut être un Auteur qui se juge lui-même. Il me semble en effet que ceux qui rassemblent leurs Ouvrages dans un tems où ils ne comptent plus guere d'en donner de nouveaux, en devroient faire un choix, pour ne laisser à la Posterité, s'ils osent porter leurs vûes si loin, que ce qui est le plus digne d'elle, & le plus propre à décorer leur nom. Cela vaudroit bien mieux que de grossir leurs Recueils de choses mediocres, qui ont attendu à se montrer au jour, qu'elles pussent être sous la protection de celles dont la fortune seroit faite.

Je n'ai pourtant pas exécuté mes courageux desseins, je n'en ai pas été le Maître. Cette Edition n'est que pour l'interêt du Libraire, & nullement pour le mien. Il a voulu remedier au préjudice que lui apportent un grand nombre d'Editions contrefaites, & en donner une qui les fît tomber. Il n'a donc pas été possible d'y faire des retranchemens, elle auroit passé pour defectueuse. Le Public ne souffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en sa possession, peut-être même sa malignité en seroit-elle affligée, elle

P R E F A C E.

elle perdrait des sujets des'exercer. Il pourra bien mépriser, oublier, ce qu'on lui donne de trop, mais il veut en avoir le plaisir; & si ce trop entraîne la disgrâce du reste, c'est ce qui ne lui importe guere. Par ces raisons je n'ai pas supprimé les Lettres du Chevalier d'Her. . . . qui dès qu'elles parurent se glissèrent à la suite des Dialogues des Morts, & de la Pluralité des Mondes, & que je n'ai jamais avouées. L'Histoire en seroit peu agréable, & fort indifferente au Public; puisqu'il les a cruës de moi, & qu'il les a euës même sous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que sa severité ne tombât que sur elles.

Cette Edition n'est donc peut-être que trop complete. J'avouë que j'y ai fait entrer volontairement quelques pieces nouvelles, que je n'ai pas jugées indignes du jour. On a ramassé aussi de moi quelques petits morceaux que j'eusse negligés, ne fut-ce qu'à cause de leur peu d'étendue; car ce soin de rassembler tout si exactement me paroît un peu petit, quoique fort naturel; mais le grand objet a été de faire une Edition differente de toutes les autres. Jeusse pû cependant la grossir encore davantage, mais je n'ai pas laissé de donner quelques bornes à l'amour paternel, & à ma condescendance pour les interêts du Libraire.

DIALO-

DIALOGUES
DES
MORTS.

3

DIALOGUES
DES
MORTS

A LUCIEN

A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ELYSIENS.

LILLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vrai Heros de l'Épître Dédicatoire; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité, & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre Plan; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi, & j'ose vous dire que si par hazard mes Dialogues avoient un peu de succès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres même ne vous en ont fait, puis qu'on verroit que cette idée est assez agreable pour n'avoir pas besoin d'être bien executée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai crû qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton, Caron, Cerbere & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens qui meurent avant les Vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puis que vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ai fait moraliser tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vroans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de com-

TOME I. * * de,

E P I T R E.

de, qu'on peut supposer que les Morts sont Gens de grande reflexion, tant à cause de leur experience, que de leur loisir; & on doit croire pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifference & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas crû qu'ils fussent de grands Parleurs, & je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conséquent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres Ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caracteres, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposez. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des Gens, on n'en sauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de veritables Morts, & d'Avantures veritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la Fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France sur une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout, votre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre stile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.

D I A-

DIALOGUES DES MORTS.



Ce Lieu représente les Champs Elysées. les Personnages qu'on y remarque. sont Anacréon, et Aristote. Alexandre et Phryné. Athènes, et Socrate. Roméo, et Esop. Dido, et Stratonice. Platon et Marguerite. d'Assis. Descartes, et le 3^e faux Demetrius. Fernand Cortez, et Montezuma. &c.

B. Ponce del. et fecit.



DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRYNE.

PHRYNE.

Vous pouvez le savoir de tous les Thebains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thebes, que vous aviez ruinées ; pourvu que l'on y mît cette Inscription: *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la Courtisane Phryné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand' peur que les Siecles à venir n'ignorassent quel métier vous aviez fait ?

PHRY. J'y avois excellé, & toutes les Personnes extraordinaires dans quelque Profession que ce puisse être, ont la folie des Monumens & des Inscriptions.

TOME I.

A

ALE.

ALE. Il est vrai que Rhodope l'avoit déjà eue avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses Pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied; & je me souviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoises, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres se mirent à pleurer, en disant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faisoient plus d'assez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRY. Mais moi, j'avois cet avantage par dessus Rhodope, qu'en rétablissant les Murailles de Thebes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquerant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pu reparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choses qui assurément n'étoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRY. Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'Univers? Que ne s'est-il trouvé une Phryné dans chaque Ville que vous avez ruinée? Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illustre Conquerant.

PHRY. Et moi, une aimable Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tout Païs, & les Rois même, ni les Conquerans, n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'Orateur Demosthene, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux; Et une autre Phryné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une Cause fort importante, son Avocat qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & aussi-tôt à la vue des beautés qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les at-

traits

traits d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le severe Areopage.

ALE. Quoi que vous ayez appelé encore une Phryné à votre secours, je ne croi pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grand-pitié si...

PHRY. Je sai ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant si je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guere? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce Personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRY. Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme, mais vous avez outré aussi celui de Grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grece, les Isles voisines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable; mais de courir toujours, sans savoir où, & de prendre toujours des Villes, sans savoir pourquoi, & d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALE. Que ces Personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRY. Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf sur tes épaules aux Jeux Olympiques?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusque sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athletes. Au contraire ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans, qui avoient banni les Coqs de peur d'en être éveillés, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un Bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup.

MI. Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de Roses dont ton Lit étoit semé, il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paroît-elle si étrange?

MI. Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMIN. Quoi, n'as-tu jamais vu quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtresse, à qui il a rendu des services signalez, soit troublé dans la possession de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnaissance n'agisse dans le cœur de la belle, plus que l'inclination?

MI. Non, je n'en ai jamais vu. Mais quand cela feroit?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuse se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que

que sa valeur ni sa conduite, & que ses desseins auroient réussi sur des mesures fausses & mal prises?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure?

SMIN. Que cet Amant, & ce Conquerant, & généralement presque tous les hommes, quoi que couchez sur des Fleurs, ne fauroient dormir, s'il y en a une seule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, & qu'aucune ne se plie; cependant le pli d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne suis pas fort savant sur ces matieres-là; mais il me semble que toi, & l'Amant, & le Conquerant que tu supposes, & tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats?

SMIN. Ah, Milon, les Gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi; mais ce sont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MI. Je voi bien ce que c'est. Les Gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagréments, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agréments pour eux, & sur ce pied-là je trouve qu'ils ont raison.

SMIN. Ce n'est point du tout cela. Les Gens d'esprit n'ont point plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

MI. Ils sont donc fous, de s'amuser à être si délicats.

SMIN. Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des Hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualitez & de l'esprit, & du cœur; on se fait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas; cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, & on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les Hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur Raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse! Vous savez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier Mari que je me brûlai toute vive, plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un Poète nommé Virgile de changer une Prude aussi sévère que moi, en une jeune Coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la vérité, le Bucher où je suis consumée m'est demeuré. Mais devinez pourquoi je m'y jette? Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage, c'est que je suis au désespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conséquences très-dangereuses. Il n'y aura plus guère de Femmes qui veuillent se brûler par fidélité conjugale, si après leur mort un Poète est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous esperiez qui ne seroit pas connue. Que fait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de votre Bucher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vraisemblance, je consentirois que l'on me soupçonnât; mais il me donne pour Amant Enée, un Homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fusse au monde.

STRA. Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant Enée & vous, vous paroissiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie; vous cherchiez fortune tous deux dans des Pais étrangers; il étoit veuf, vous étiez veuve; voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes et troinés cens ans après lui; mais Virgile a vu tant de raisons pour

pour vous assortir ensemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous separoient, n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raisonnement est-ce là? Quoi, trois cens ans ne sont pas toujours trois cens ans, & malgré cet obstacle deux personnes peuvent se rencontrer & s'aimer?

STRA. Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assûrément il étoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau mystère dans ses Ouvrages.

STRA. Mais quoi? Vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes?

DI. Rien moins. Il m'a recité ici son Poème, & tout le morceau où il me fait paroître, est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue; & si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdrait beaucoup.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue; voilà un grand malheur! Mais en récompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle consolation!

STRA. Je ne sais comment vous êtes faite; mais la plupart des Femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon Mari, fut malcontent de moi, & pour se venger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son Tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets zelez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement, mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DI.

DI. Cela feroit bon, si le premier merite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier merite ; mais dans l'usage ordinaire, la premiere question qu'on fait sur une Femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* La seconde, *est-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisieme question.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chanfonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACREON. Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe, mais moi, avec mes Chanfonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé le sage Anacreon, & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter ?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; & la merveille est qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à épilucher les questions épineuses de la Dialectique ? Combien avez-vous composé de gros Volumes sur des matieres obscures que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même.

ARI. J'avoué que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il falloit être bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre Lut & votre Bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA.

ANA. Vous prétendez railler ; mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté, & comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme nous, il faudroit avoir dégagé son ame des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendrait ; enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à regler chez soi ; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guerir ni de l'ambition, ni de l'avarice ; on se fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre ; on s'attire des presens de cinq cens mille écus que l'on n'emploie pas entierement en experiences de Physique, selon l'intention du Donateur ; & en un mot, cette sorte de Philosophie mene à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médifances de moi ; mais après tout, l'Homme n'est Homme que par la Raison, & rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la Nature, & à développer toutes ces Enigmes qu'elle nous propose.

ANA. Voilà comme les Hommes renversent l'usage de tout. La Philosophie est en elle-même une chose admirable, & qui leur peut être fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se mêloit de leurs affaires, & si elle demeurait auprès d'eux à regler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planetes, & en mesurer les mouvemens, ou bien ils la promènent sur la terre pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des Causes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. La Philosophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens. Pour moi, je

TOME I.

B

n'ai

n'ai point été d'humeur à m'engager dans les Speculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup de Livres, qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanfonnettes que vous méprisez tant : dans celle-ci, par exemple.

*Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or ;
La Mort me rendant visite,
Je la renvoyerois bien vite,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire ;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon souci.*

ARI. Si vous ne voulez appeller Philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choses qui valent bien votre Chanfon ; car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, & qui se trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne se trouve nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matiere ; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

ANA. Quel abus ! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guerir ; & ils ont trouvé le secret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus près que l'Astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent prêchent le mépris des richesses, & des Poltrons qui se battent sur la définition du Magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPÉ.

H O M E R E.

EN vérité toutes les Fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la Morale puisse donner, & pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes & aussi familières que celles-là.

ESOPÉ. Il m'est bien doux d'être loué sur cet Art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Ho. Moi ? je ne m'en suis jamais piqué.

Eso. Quoi, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos Ouvrages ?

Ho. Helas ! point du tout.

Eso. Cependant tous les Savans de mon tems le disoient ; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnaient des Allegories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la Théologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathematiques même, étoient renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique ; mais à cela près, ils convenoient que vous aviez tout su, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Ho. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre finesse, où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophetiser des choses éloignées en attendant l'évenement, il n'est rien tel aussi que de débiter des Fables en attendant l'Allegorie.

Eso. Il falloit que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos Lecteurs du soin de mettre des Allegories dans vos Poèmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi ? ces Dieux qui s'estropient les uns les autres, ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une Assemblée de Divinitez menace l'*Auguste* Junon de la battre ; ce Mars, qui étant blessé par Diomedé, crie, dites-vous,

comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un seul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) tout cela eût été bon sans Allegorie?

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que l'Esprit humain ne cherche que le Vrai; détrompez-vous. L'Esprit humain, & le Faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la Verité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des Fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune verité. Ainsi le Vrai a besoin d'emprunter la figure du Faux pour être agréablement reçu dans l'Esprit humain; mais le Faux y entre bien sous sa propre figure; car c'est le lieu de sa naissance, & de sa demeure ordinaire, & le Vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des Fables allegoriques, il eût bien pû arriver que la plupart des Gens auroient pris la Fable, comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laissé là l'Allegorie; & en effet, vous devez savoir que mes Dieux, tels qu'ils sont, & tous mysteres à part, n'ont point été trouvez ridicules.

Eso. Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croye que les Bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaisante peur.

Eso. Hé quoi, si l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ai fait parler?

Ho. Ah! ce n'est pas la même chose. Les Hommes veulent bien que les Dieux soient aussi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les Bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAÏS, ICASIE.

ICASIE.

Puisque vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier: & pour mieux choisir une Imperatrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Thrône se trouvaient à

à Constantinople. Dieu fait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs, & un air assez agréable & assez fin, je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiète les visages les unes des autres, & je remarquai avec plaisir que mes Rivaless me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles sans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal*. Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que j'étois Imperatrice; & dans le trouble d'esperance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompense, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien*. Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAÏS. Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractère bien étrange, pour craindre tant l'esprit, & qu'il ne s'y connût guère, pour croire que votre réponse en marquât beaucoup; car franchement, elle n'est pas trop bonne, & vous n'avez pas grand' chose à vous reprocher.

ICA. Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite Imperatrice; & moi, la seule aparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous saviez même encore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit; & avec tout cela vous ne laissâtes pas d'épouser Theodose le jeune.

AT. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'eusse eu grand' peur. Mon Pere, après avoir fait de moi une fille fort savante & fort spirituelle, me desherita, tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je voi presentement que je courois un grand hazard, & qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien, & avec la seule Philosophie en partage.

ICA. Non assurément; mais par bonheur pour vous, mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assez plaisant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui fau- roit mon Histoire, & qui voudroit en profiter, eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit, & qu'on se moquât d'elle.

B 3

AT.

A. r. Je ne voudrais pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein; mais bien souvent on fait par hazard les plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas ouï parler d'un Peintre qui avoit si bien peint des grapes de Raisin, que des oiseaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les Raisins étoient portez dans le Tableau par un petit Païsan: on disoit au Peintre, qu'à la verité il falloit qu'ils fussent bien faits, puisqu'ils attiroient les oiseaux, mais qu'il falloit aussi que le petit Païsan fût bien mal fait, puisque les Oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant si le Peintre ne se fût pas oublié dans le petit Païsan, les Raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

I. c. a. En verité, quoi qu'on fasse dans le monde, on ne fait ce que l'on fait, & après l'aventure de ce Peintre on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succès differens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la Raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.



D I A-



DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS

AVEC

DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUI, je fus bel Esprit dans mon siècle, & je fis auprès des Princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point-du-tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, & cela n'eût pas pû être, si je me fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres; quand les uns batoient, les autres étoient batus; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

A u.

AU. Que faisiez-vous donc?

P. ARE. Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panegyrique, mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V. dont assurément vous avez entendu parler ici-bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya aussi-tôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant tristement; *Ah, c'est-là bien peu de chose*, m'écriai-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite*.

AU. Vous aviez trouvé là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas sujet de concevoir l'esperance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui? C'est un bon fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr, & par conséquent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous? je n'étois pas assez impudent pour louer.

AU. Et vous l'étiez bien assez pour faire des Satires sur les Têtes couronnées?

P. ARE. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satires il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux-mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre, ou si vous vous feriez Dieu Marin, en épousant une fille de Thetis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin si vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion qui tenoit la place de deux Signes, & qui en votre consideration se feroit mis plus à l'étroit?

AU. Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui les donnent, est bien soulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P.

P. ARE. Vous esperiez donc sur la parole de Virgile, que vous épouseriez une Nymphé de la mer, ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque?

AU. Non, non. De ces sortes de louanges-là, on en rabat quelque chose, pour les reduire à une mesure un peu plus raisonnable, mais à la verité on n'en rabat guère, & on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, & que par son mérite on a réduit ceux qui louoient, à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARE. Je voi bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès; mais du moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vangiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'opposer à vous; mais qu'aussi-tôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit, *choisissez de la severité, ou de la clemence, pour en faire le vrai caractère d'un Heros; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix*.

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près? Il est avantageux aux Grands que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoiqu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être louez; & s'ils le font sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi! Ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les Eloges dont on vous accabloit? Etoit-il besoin de raffiner beaucoup, pour s'apercevoir qu'ils étoient attachez à votre rang? Les louanges ne distinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Heros qu'aux autres; mais la Postérité distingue les louanges qu'on a données à differens Princes. Elle en confirme les unes, & déclare les autres de viles flateries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puis qu'il est sûr que la Postérité les a ratifiées par son

TOME I.

C

Ju-

Jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modele des Princes , qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant , & souvent la comparaison me fait tort.

P. ARE. Consolerez-vous ; on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui viennent ici , parlent de Louis XIV. qui regne aujourd'hui en France, c'est lui qu'on regardera désormais comme le modele des Princes, & je prévoi qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage , qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien ? Ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte, l'écouteront avec plaisir ?

P. ARE. Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées, & de la justesse, & de la vérité, & de tous les affaisonnemens qu'elles devoient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner ?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont séparés d'avec les autres ? C'est que Caton étoit mort, & Virgile qui n'espéroit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul Vers, & a borné son Eloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles, au commencement de ses Georgiques ? Il avoit pension de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges ?

P. ARE. J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous ce qu'a fait un de vos Successeurs, qui aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprès que l'on composât jamais de Vers pour lui ?

AU. Hélas ! il avoit plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vrai que dans les passions que nous avons eues toutes deux, les Muses ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément : mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans ; & moi, j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien ? cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en suis pas surprise, car je sai que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les Hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous sentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poësies. Le Personnage d'une Femme n'est que de se défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée ; c'est une injustice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAU. Ne nous plaignons point, notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent, ils ne sont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que si les Hommes nous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer ; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir par tant de douces attaques si long-temps continuées, & redoublées si souvent, combien ils estiment la conquête de votre cœur ?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques ? Ils en voyent le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous ; & nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAU. Mais enfin, quoi qu'après tous leurs soins, ils soient victorieux

rieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espece de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la Personne qui les aime; & les Amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont Conquerans.

LAU. Quoi? auriez-vous voulu qu'on eût établi que les Femmes attaqueront les Hommes?

SAPH. Et quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre, autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choses iroient trop vite, & l'amour est un commerce si agreable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que seroit-ce si l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit; que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plu, tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agreable mélange de plaisirs & de peines, qu'on appelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère, & ce ne seroit peut-être pas celui des Hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont, & que la réforme qu'on prétendrait y apporter, gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'est donc vous, divin Socrate! que j'ai de joye de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce Pais-ci, & dès mon arrivée je me suis mis à vous y chercher. Enfin après avoir rempli mon Livre de votre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possédiez cette vertu si ** naïve*, dont les *allures* étoient si naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE. Je suis bien aise de voir un Mort qui me paroît avoir été Philosophe: mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-tems que je n'ai vu ici personne, (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation) trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas bien changé?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

So. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devint meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon tems.

MON. Que voulez-vous dire? Il est plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à savoir de vous l'Histoire du tems que vous avez vu, & où regnoit tant de probité & de droiture.

So. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi? les Hommes d'apresent ne se font point corriger des sottises de l'antiquité?

MON. Je croi que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais fachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

So. Cela se peut-il? Il me semble que de mon tems les choses alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raisonnable; & que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années.

MON. Et les Hommes font-ils des expériences? Ils font faits comme les Oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déjà pris cent mille Oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les sottises des Peres sont perdues pour les Enfants.

So. Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences? Je croirois que le monde devoit avoir une vieillesse plus sage, & plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MON. Les Hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans, sur lesquels la Raison n'a aucun pouvoir. Ainsi par tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.

So. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?

MON. Ah! Socrate, je savois bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, & d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliez être la Sage-femme de leurs pensées, & les accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses & roides de l'antiquité, des Aristides, des Phocions, des Periclès, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il? est-ce que la Nature s'est épuisée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Âmes; & pourquoi ne se feroit-elle encore épuisée en rien, hormis en Hommes raisonnables? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dégénéré, pourquoi n'y auroit-il que les Hommes qui dégénérassent?

MON. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire si elle avoit voulu, & qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

So. Prenez-garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Periclès, & moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des Gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaisser ses Contemporains.

rains. Quand nous vivions, nous estimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à présent notre Postérité nous estime plus que nous ne méritons, mais & nos Ancêtres, & nous, & notre Postérité, tout cela est bien égal, & je croi que le spectacle du Monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MON. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les siècles différens avoient leurs différens caractères comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savans, & d'autres qui sont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux & de badins, de polis & de grossiers?

So. Il est vrai.

MON. Et pourquoi donc n'y aura-t-il pas des siècles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'est pas une conséquence. Les Habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse, ou la grossièreté, la science, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle; mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle-part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette distribution d'Hommes raisonnables se fait-elle également? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

So. La nature agit toujours avec beaucoup de règle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE
D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

Qu'avez-vous? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philosophe que lui.

M. D'Au. Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, & de se tuer lui-même pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

AD. Oh! Si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Âme. Troisièmement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit, (car comme on devoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là,) il appella pour la demander un de ses Esclaves, & lui dechargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents; ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'Au. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

AD. Vous ne sauriez croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, & combien il reprocha à son Fils & à ses Domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il fallut qu'ils fortissent de la Chambre & le laissassent se tuer.

M. D'Au. Veritablement les choses pouvoient se passer d'une manie-

re

re un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si justes, qu'il ne pouvoit plus attendre; & il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je voi que vous vous connoissez en morts genereuses.

M. D'Au. Cependant on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, & que l'on se fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela seroit assez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ses Valets; on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus la main dont il avoit frappé l'Esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir, car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoît, & il se la fit bander par un Medecin, quoiqu'il fût sur le point de se tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses Amis, par une promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa Chambre, que quand on lui apporta cette épée il devoit être fort tard; d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois est très-long; & par conséquent s'il dormit, il ne dormit guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa chambre.

M. D'Au. Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort heroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit, tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi? n'est-ce rien de remarquable que ces Vers que je fis presque en expirant?

*Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas;
Tu pars seulette, nue, & tremblotante. Hélas!*

TOME I.

D

Que

*Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?*

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse ; mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle ; & c'est en quoi je prétens que ma Philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'Au. Oui, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre ; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoi consiste toute sa beauté.

Ad. Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut-être pas au fond si grand' chose ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & se trouve en état de faire des Vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Histoire n'en tient presque pas compte.

M. D'Au. Hélas ! rien n'est plus vrai que ce que vous dites ; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entière ; mais telle qu'elle est, elle est au-dessus de la vôtre, qui est au-dessus de celle de Caton.

Ad. Comment ? que voulez-vous dire ?

M. D'Au. J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roi, & ce Prince après la mort de son Pere, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solennelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roi, & comme j'allois par mer trouver cet Epoux, mon Vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette Epitaphe.

*Cy gist Margot, la gentil' Damoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.*

A la vérité, je n'en mourus pas : mais il ne tint pas à moi. Concevez

vez bien cette espece de mort-là, vous en ferez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

Ad. Quoi ? vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort ?

M. D'Au. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; & je suis sûre que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens sans m'épouvanter, & je compose de sens froid mon Epitaphe ; cela est fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette Histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même tems je suis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille ; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon Histoire toute la vrai-semblance dont elle a besoin. Vos Vers, prenez y garde, ne veulent rien dire ; ce n'est qu'un galimatias composé de petits termes folâtres ; mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

Ad. En vérité, je n'eusse jamais crû que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être si glorieux.

M. D'Au. Plaïsantez-en tant que vous voudrez, mais ma mort, si elle peut s'appeler ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton & sur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne fais ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins ; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

Ad. Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M. D'Au. Ah ! cette chicane-là est de mauvaise grace ; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos Vers.

Ad. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoué que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE.

ERASISTRATE.

Vous m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi? le sang circule dans le corps? Les veines le portent des extrémités au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités?

HERVE. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompons donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps; & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER. Je le prétens ainsi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai une fois eu trouvé la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien notre Medecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliez de guerir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERA. J'avoué que les Modernes sont meilleurs Physiciens que nous, ils connoissent mieux la Nature; mais ils ne sont pas meilleurs Medecins, nous guerissions les malades aussi bien qu'ils les guerissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guerir de sa fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris, & comme je découvris par son pous qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une Cure aussi difficile & aussi confiderable que celle-là, sans savoir que le sang circulât, & je croi qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pu vous donner,

ner, vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réservoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le Malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'est pas toujours question du cœur, & tous les Malades ne sont pas amoureux de leur Belle-Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de savoir que le sang circule, vous n'ayez laissé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERA. Quoi? vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Assurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en soit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des Medecins.

ERA. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guerit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelque usage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il est impossible qu'avec le tems on n'en voye de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous? Il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les Hommes ont eue de bonne heure; à laquelle ils n'ont guere ajouté, & qu'ils ne passeront guere, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir; car ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur Raison à le chercher. Pour les autres choses qui ne sont pas si nécessaires, elles se découvrent peu à peu, & dans de longues suites d'années.

HER. Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'Homme, on ne le guerit pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la Science du corps humain? Il vaudroit mieux laisser là tout.

ERA. On y perdrait des connoissances fort agréables; mais pour ce qui est de l'utilité, je croi que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'est bien la même chose. La Nature veut que dans de certains tems les Hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort; il leur est permis de se défendre contre elle jusqu'à un certain point; mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie,

on aura beau penetrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans, qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur, le nom d'Astres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom-là, & qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit presentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE. Sans doute; je n'ai guere vu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE ME. Vous en parlez bien à vôtre aise après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos cheveux, si votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sai quelle guerre. Il revint ayant défait ses ennemis; vous consacraâtes vos cheveux dans un Temple de Venus, & le lendemain un Mathématicien les fit disparaître, & publia qu'ils avoient été changez en une Constellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire passer des Etoiles pour les cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes; cependant votre chevelure a réussi, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BE. Si je pouvois vous donner ma chevelure celeste, je vous la donnerois pour vous consoler, & même je serois assez genereuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce present-là.

C. DE ME. Il seroit pourtant considerable; & je voudrois que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vôtre.

BE. Hélas! quand toutes les Constellations porteroient mon nom,
en

en ferois-je mieux? Il seroit là-haut dans le Ciel, & moi, je n'en serois pas moins ici-bas. Les Hommes sont plaifans; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE ME. Je ne suis point de votre avis; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un Marbre où l'on est representé, par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même. On se noye, & on s'acroche à tout cela.

BE. Oui, mais les choses qui devoient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi attacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE ME. Ce n'est pas une mauvaise invention que donner son nom à des Astres; ils demeurent toujours.

BE. Encore de la maniere dont j'en entens parler, les Astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque tems que je vis ici bas des Morts, qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai; je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le Grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils dispuoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin; sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin; mais après qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoître à cause du changement des noms.

He-

Helas ! s'écria-t-il, j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bysance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul ? il y tire bien à sa fin.

C. DE ME. De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi ; ils ne font pas de meilleure condition que nous.



D I A-



DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE,
MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSUREMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi-tôt la Mer pour aller épouser Louis XII. & vous faîr du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes gueres, & je fus vengée de vous par votre jeunesse même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le consoloient trop aisément de ma perte ; car elles hâterent sa mort, & vous empêchèrent d'être long-tems Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il est vrai que la Royauté ne fit que se montrer à moi, & disparut en moins de rien.

A. DE BRÉ. Et après cela, vous devintes Duchesse de Suffolc ?
TOME I. E C'étoit

C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort & j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là?

A. DE BRE. Non, je conçois trop bien ce que c'est que d'être Duchesse de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres?

M. D'AN. Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé; si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse, & je retournerai bien vite en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les sentimens si peu élevez?

M. D'AN. J'avoué que l'ambition ne me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaisirs simples, aisez, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir; mais la Nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point besoin.

A. DE BRE. Qui vous dit que les Hommes aient inventé l'ambition? La Nature n'inspire pas moins les desirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimeriques; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition; ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens; & par conséquent ce n'est point la Nature qui les propose aux Hommes; car ses faveurs sont toujours très-générales.

les. Voyez l'amour; il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guere s'assurer d'un cœur. Il ne fait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non seulement suivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut; tant de soins, tant de desseins, tant d'empressements, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet, en vérité on se console de ne pas savoir tout-à-fait au juste, si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flate; & ceux qui regnent sont exceptez si avantageusement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensez de reste.

M. D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lorsqu'il s'en presente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a regné en Angleterre, & fort long-tems, & fort heureusement, & sans mari. Elle donnoit une première Audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune Homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disoit, car les Femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue des Ambassadeurs; & aussi-tôt qu'ils furent fortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine & se défendirent long-tems de la repeter. Enfin quand elle se servit de son autorité absolue,

elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas, *Ha! voilà une femme bienfaite*, & avoit ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, si non que quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un present fort considerable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle, alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accomode point les Hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poètes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, & ne réussiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoué que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûe d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimères que les Hommes se forment.

M. D'AN. Non, non. S'il est vrai que peu de gens ayent le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous cederois pas la préférence.

CHARLES. Quoi? un Grammairien, un Savant, & pour dire encore plus, & pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme

me

me d'esprit, prétendrait l'emporter sur un Prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignez-y encore l'Amerique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hazards; & qui desassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre Grand-Pere eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres Princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Christophle Colomb ne se fût point adressé à lui, & l'Amerique n'étoit point au nombre de vos Etats; si après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI. eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pais-Bas pour vous; si Henri de Castille, Frere de votre Grand' Mere Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des Femmes, ou si sa Femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la Fille de Henri eût passé pour être sa Fille, & le Royaume de Castille vous échapoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds, ou la Castille, ou les Pais-Bas, ou l'Amerique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre Grand-Oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre Grand' Tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hazard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi severe que le vôtre. J'avoué que vous faites disparaître toute ma grandeur, & tous mes titres.

ERAS. Ce sont-là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir ouï dire que l'Athenien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nus, & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais que pour les Hommes, personne n'en voulut? De bonne foi, je croi que ce qui arriva à ces Perses-là, arriveroit à bien d'autres, si l'on separoit leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

E 3

CHAR.

CHAR. Mais quel est ce mérite personnel?

ERAS. Faut-il le demander? tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les Sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse, ou les richesses.

CHAR. Je suis surpris de ce que vous dites. Les Sciences ne viennent-elles pas aux Savans, comme les richesses viennent à la plupart des Gens riches? N'est-ce pas par voye de succession? Vous héritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainsi que nous de nos Peres. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi tout ce que vous savez; & de-là vient que beaucoup de Savans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens, avec le même respect que quelques gens regardent les Terres & les Maisons de leurs Ayeux, où ils feroient bien fâchez de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naissent héritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Savans n'étoient pas nez héritiers des connoissances des Anciens. La Science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les speculations du Cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hazard.

CHAR. Il n'en dépend point? Quoi, l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un pere qui soit Roi? Vous étiez un grand genie; mais demandez à tous les Philosophes, à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide, & hebeté; presque à rien, à une petite disposition de fibres, enfin à quelque chose que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Messieurs les beaux Esprits nous oferont soutenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hazard, & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres Hommes?

ERAS.

ERAS. A votre compte, être riche, ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

CHAR. Avoir de l'esprit, est un hazard plus heureux, mais au fond c'est toujours un hazard.

ERAS. Tout est donc hazard?

CHAR. Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger, si je n'ai pas dépouillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartint, il n'y auroit guere de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELIZABETH D'ANGLETERRE,
LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

Mais pourquoi m'avez-vous si long-tems flaté de l'esperance de vous épouser, puisque vous étiez resoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELIZABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou votre Frere, l'Archiduc, le Roi de Suede, vous étiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considerable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous pussiez songer à ce que vous dites...

LE DUC. Bon, je vous conseille de prendre votre serieux. Voila comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amerique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en memoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez.

tez. Ce Pais-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'est pas là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six Mariages de Henri VIII. votre Pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippe II. à ne point sortir de Madrid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier & à se démarier, à repudier quelques-unes de ses Femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai secret de ma conduite, c'est que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ardemment désiré, diminué de prix dès qu'on l'obtient, & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser; ce ne sont que Bals, que Fêtes, que réjouissances; je vais même jusqu'à vous donner un Anneau. Jusques-là tout est le plus riant du monde; tout ne consiste qu'en apprêts & en idées; aussi ce qu'il y a d'agréable dans le Mariage est déjà épuisé. Je m'en tiens-là, & vous renvoye.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'eussent point accommodé; j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimères.

ELI. Ah! si l'on ôtoit les chimères aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il? Je voi bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans votre vie; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi? quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être Roi; d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Pais-Bas; enfin la France devoit apparemment m'appartenir; cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des esperances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je croi qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avouë qu'une véritable Royauté eût été assez de mon goût.

ELI.

ELI. Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; il ne faut que les éfleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT
FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous en aime mieux, d'avoir été fou aussi bien que moi. Apprenez-moi un peu l'Histoire de votre folie; comment vint-elle?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant de goût à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelque autre; & afin de s'assurer de la fidélité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cens ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fussent bien rares dans votre siecle, puisqu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siecle où j'ai vécu; vous eussiez pu faire des Vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le sai. Je ne voi aucun de tous ces beaux Esprits qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou?

A. F. DE BRAN. D'une maniere fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir vu un Spectre dans une Forêt, ce n'étoit pas grand' chose. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Et que vites-vous?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épousois Marie Eleonor

TOME I.

F

nor

nor de Cleves; & je fis pendant cette grande Fête des reflexions sur le Mariage si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis; & moi je fus encore plus malheureux; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'eusse jamais crû que ce fût-là un malheur.

G. DE CA. Quand on est fou, il faut l'être entièrement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie, & ces retours entiers de la raison, n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toujours également fous, & ils ne se guerissent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi je me serois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah! vous ne savez donc pas à quoi sert la folie? Elle sert à empêcher que l'on ne se connoisse, car la vûe de soi-même est bien triste; & comme il n'est jamais tems de se connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un seul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le sont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des Hommes a de la raison; autrement ce ne seroit rien perdre que de perdre l'esprit, & on ne distingueroit point les Frénétiques d'avec les Gens de bon sens.

G. DE CA. Les Frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, elles se font si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine; témoin ce desir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous, qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les Frénétiques sont si fous, que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres; mais les autres Hommes se traitent de personnes sages.

G. DE CA. Ah! que dites-vous? Tous les Hommes s'entremon-

trent

trent au doigt, & cet ordre est fort judicieusement établi par la Nature. Le Solitaire se moque du Courtisan, mais en récompense il ne le va point troubler à la Cour; le Courtisan se moque du Solitaire, mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti raisonnable, tout le monde voudroit l'embrasser, & il y auroit trop de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarrassent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toujours d'un autre. La vraie sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient; mais l'opinion de sagesse égale tous les Hommes, & ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire, que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raisons de politique ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les Belles, qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que savent-ils si ce seroit un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses; & moi qui vous parle, si je n'avois été maîtresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sai où en seroit la France à l'heure qu'il est.

TOME I.

F 2

Avez-

Avez-vous ouï dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII. & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entièrement les Maîtres?

R. O. Oui, comme cette histoire a fait grand bruit, je fai qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette Pucelle-là? & comment étiez-vous en même tems Maîtresse du Roi?

A. So. Vous vous trompez; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux Usurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Pays de Montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avifai d'un stratagème pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue avec qui je m'entendois secretement; & après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en présence de Charles VII. que tous les Astres étoient trompeurs, ou que j'inspirerois une longue passion à un grand Roi. Aussi-tôt je dis à Charles: *Vous ne trouverez donc pas mauvais, Sire, que je passe à la Cour d'Angleterre; car vous ne voulez plus être Roi, & il n'y a pas assez de tems que vous m'aimez pour avoir rempli ma destinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la resolution d'être Roi de France; & il commença dès-lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne feroit que par reconnaissance.

R. O. Il est vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Histoire se feroit-elle assez trompée pour attribuer à une jeune Païsanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtresse du Roi?

A. So. Quand l'Histoire se feroit trompée jusqu'à ce point, ce ne feroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moi j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurez le témoignage qu'un des Successeurs* de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

*Gentille Agnès plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,*

* François I.

Que

*Que ce que peut dedans un Cloître ouvrir,
Cloître Nonmain, ou bien devot Hermite.*

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que si j'eusse été une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je lui fis, il étoit perdu.

R. O. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même; mais moi, toute esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'affervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roi presque malgré lui; & moi, de Soliman, j'en fis mon Epoux, malgré qu'il en eût.

A. So. Hé quoi? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

R. O. J'en conviens; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoi que je ne pusse l'amener au mariage par l'esperance d'un bonheur, qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagème plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuses; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois; & quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien, & que comme j'étois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, & lui representai avec un grand sérieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate, il alla consulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prétendre rien sur moi qui n'étois plus son Esclave, & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux à cause de la nouveauté; cependant il le prit & m'épousa.

A. So. J'avoue qu'il est beau d'affujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

R. O. Les hommes ont beau faire; quand on les prend par les passions,

sions, on les mene où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aye beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

Q Uoi? ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous saviez autrefois?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique? Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les regles si exactement.

AN. Il seroit plaissant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore surquoi voudriez-vous que j'en fisse?

J. DE NA. Sur moi, sur ce qui me regarde.

AN. Bon. Vous êtes morte, & vous le ferez toujours, voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non, mais aussi c'est ce qui m'ennuye cruellement; & quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien, si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose, cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit à voir votre inquiétude que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est; on anticipe toujours sur ce qu'on fera; mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NA. Ah! les Hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font? Le present n'est qu'un instant, & ce seroit grand' pitié qu'ils fussent réduits à borner là toutes leurs vûes. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible, & qu'ils gagnent quelque

que chose sur l'avenir? C'est toujours autant, dont ils se mettent en possession par avance.

AN. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations & par leurs esperances, que quand il est enfin présent, ils trouvent qu'il est tout épuisé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude; le grand leurre des Hommes, c'est toujours l'avenir, & nous autres Astrologues nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds; qu'il y en a de mâles & de femelles; qu'il y a des Planetes bonnes & mauvaises, & d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent; & toutes ces fadaïses sont fort bien reçues, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avez été mon Astrologue, vous me disiez du mal de l'Astrologie!

AN. Ecoutez, un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimez tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en croi pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le Mariage? Il falloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

AN. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations; mais après tout quelques Prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaissante? Il étoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous ses calculs Astronomiques, qui avoient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva? Il s'étoit trompé, & si ses supputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette Histoire fût vraie, je serois bien

fachée qu'on ne la fût pas dans le monde, pour se détromper des Astrologues.

AN. On fait bien d'autres Histoires à leur désavantage, & leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se desabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir; il a un charme trop puissant. Les Hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une esperance; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre esperance; & il semble que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guere d'être heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme si ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu.

J. DE NA. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion? Je fais une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la * Cour d'Amour qui se tenoit dans votre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une fontaine, il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il eseroit qu'au bout de quelque tems il en alloit venir une meilleure. Ce tems étant passé; *Voici encore la même eau*, disoit-il, *ce n'est point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin comme l'eau étoit toujours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en est arrivé autant, & je croi que de tous les Morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'esperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant soi. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le present & l'avenir sont parfaitement semblables; & ce Sage par consequent s'ennuyeroit autant que je fais.

AN. Hélas! c'est une plaisante condition que celle de l'Homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne jouir de rien; pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.

* C'étoit une espece d'Academie.



DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROstrate, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROstrate.

TROIS cens soixante Statuës élevées dans Athenes à votre honneur! C'est beaucoup.

DEMETRIUS. Je m'étois saisi du Gouvernement; & après cela il étoit assez aisé d'obtenir du peuple des Statuës.

HE. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cens soixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DE. Je l'avouë; mais hélas! cette joye ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne resta pas une seule de mes Statuës. On les abatit, on les brisa.

HE. Voilà un terrible revers: Et qui fut celui qui fit cette belle Expedition?

TOME I.

G

DE.

DE. Ce fut Démétrius Poliorcete, Fils d'Antigonus.

HE. Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

DE. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore votre ancien caractère.

HE. On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephese ; toute la Grece en a fait beaucoup de bruit ; mais en verité cela est pitoyable, on ne juge guere saineement des choses.

DE. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, & de la Loi par laquelle les Ephéfiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Herostrate.

HE. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loi ; car les Ephéfiens furent de bonnes Gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur Loi même, sur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bien-heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute leur Ville & tout leur Etat.

DE. On disoit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avez pas faits.

HE. Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephese. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence ? Le dessein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre son nom ?

DE. Apparemment.

HE. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce Temple.

DE. Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les Ouvrages d'un autre ?

HE. Oui. La vanité, qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit legitime sur tous les Ouvrages des Hommes ; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui pour honorer les
Fu-

Funerailles d'un Cheval, feroit raser la Ville de Bucéphalie, lui feroit-il une injustice ? Je ne le croi pas, car on ne s'avisa de bâtir cette Ville que pour assurer la memoire de Bucéphale, & par consequent elle est affectée à l'honneur des Chevaux.

DE. Selon vous, rien ne feroit en fureté. Je ne fai si les Hommes même y feroient.

HE. La vanité se joue de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un pere laisse le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un Conquerant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'Hommes qu'il lui est possible.

DE. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des Destructeurs ; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire, que d'abattre les Monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HE. Je ne fai s'il est moins noble que les autres ; mais je fai qu'il est nécessaire qu'il se trouve des Gens qui le prennent.

DE. Nécessaire !

HE. Assurément. La Terre ressemble à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire son nom. Quand ces Tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que feroit-ce, si tous les Monumens des Anciens subsistoient ? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous esperer que vos trois cens soixante Statuës fussent long tems sur pied ? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

DE. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça sur mes Statuës. Puis qu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athenes, ne valoit-il pas autant les y laisser ?

HE. Oui, mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce sont les Passions qui font & qui défont tout. Si la Raison dominoit sur la Terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempêtes. Les Passions font chez les Hommes des vents qui sont nécessaires, pour mettre tout en mouvement, quoi qu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHÉE, PAULINE,

PAULINE.

POUR moi, je tiens qu'une Femme est en peril dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un Amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins? J'avois long-tems résisté à Mundus qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un stratagème. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous, j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendresse; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes se sont rendues à des Dieux déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

CALLIRHÉE. En vérité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la même aventure qu'à vous. J'étois une Fille de la Troade, & sur le point de me marier, j'allai, selon la Coutume du Pais, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eût-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux, mes Compagnes envioient secrètement ma félicité, & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien, qui avoit sa Flotte sur cette Côte-là?

PAU. Quoi? Vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre?

CAL. Sans doute.

PAU.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre Pais que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier venoient lui faire?

CAL. Non; & peut-être s'il eût eu coutume des les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect.

CAL. Pourquoi? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les Femmes se flatent si aisément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aie été la dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple Mortel.

CAL. Et vous l'alliez trouver? Cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guere de plaisirs.

CAL. Bon; aider à se tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne feroit pas à propos de se rendre difficile. C'est-là ce que vos Sages...

PAU. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il falloit qu'il eussât un examen de notre Raison?

CAL. La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût consenti que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincère & fidèle que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'est presque la même chose. J'eusse été aussi-tôt persuadée de la fidélité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux aient aimé, du moins on ne peut croire que cela soit arrivé souvent; mais on a vu souvent des Amans fidèles, qui n'ont

G 3

point

point partagé leur cœur, & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAU. Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité, les soins, les empressements, des sacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il se trouvera assez d'Amans fidèles, mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces amans tous ceux dont la passion n'a pu être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le tems & contre les faveurs, & ils sont à peu près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité, même selon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme qu'on est un Dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien; qu'on lui jure d'être fidelle, elle le croira. Pourquoi cette différence? C'est qu'il y a des exemples de l'un & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidelle, & on croit qu'il l'est.

CAL. Vous vous moquez. Quoi, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent!

PAU. Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GYGES.

CANDAULE.

Plus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fîssiez mourir.

GYGES. Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit aperçue que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Cham-

Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçue sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit qu'il falloit me refoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouser en même tems; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur ou que je possédasse ce que j'avois vu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand, que la Reine n'eût bien pu le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu; mais franchement, elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme!

GY. Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une Femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GY. Cela seroit pardonnable, si c'étoit un bonheur d'Amant; mais le vôtre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiscret pour une Maîtresse; mais pour une Femme! Et que croiroit-on du Mariage, si l'on en jugeoit par ce que vous fîtes? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CAN. Mais sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possède sans témoins? Les plus Braves veulent être regardés pour être braves; & les Gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sai-je même s'ils ne se refoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de félicité sans faire aux autres une espèce d'insulte, dont on se sent satisfait.

GY. Il seroit fort aisé, selon vous, de se vanger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux & refuser aux Gens ces regards, ou si vous voulez, ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roi de Perse, qu'on le menoit Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, en-

vironné de toute sa Cour étoit assis sur un Trône magnifique, & fort élevé; tout le peuple remplissoit une grande Place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de Prisonniers, & de dépouilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai, *Sottise, sottise, & toutes choses sottise*. Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe, & je le conçois si bien, que je croi que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes Ennemis.

G. V. Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise*.

C. A. N. J'avoue que ma vanité de Mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flatter sensiblement, & combien la discretion doit être une vertu difficile.

G. V. Ecoutez; tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur; & elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les Personnes dignes d'estime; cela est fort mêlé, & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devroient faire des Amans discrets.

C. A. N. Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une discretion de cette espece, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour.

G. V. Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

C. A. N. Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

G. V. Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux intérêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des Femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je sache de vous, Fulvie, une chose, qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre Mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE. Rien n'est plus vrai, ma chere Helene; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à consequence. Marc-Antoine étoit fou de la Comedienne Cithéride, & j'eusse bien voulu me vanger de lui, en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste étoit difficile en Maîtresses. Il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle, & quoi que je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des Vers qu'il fit sur ce sujet, & qui ne sont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,

C'est ainsi qu'il appelle Cithéride,

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.

Antoine est infidelle. Hé bien donc? est-ce à dire

Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?

Qui? moi? que je serve Fulvie?

Suffit-il qu'elle en ait envie?

A ce compte on verroit se retirer vers moi

Mille Epouses mal satisfaites.

Aime-moi, me dit-elle, ou combattons; mais quoi?

Elle est bien laide! Allons, sonnez Trompettes.

HE. Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été; vous, celle d'Antoine & d'Auguste; & moi, celle de Troye.

FUL. Mais il y a cette différence, que vous avez causé la guerre de Troye par votre beauté; & moi, celle d'Auguste & d'Antoine par ma laideur.

HE. En recompense, vous avez un autre avantage sur moi; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mari se vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux Maris.

FUL. Oui; mais Antoine ne savoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi, & Menelas savoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est-là un point qu'on ne lui sauroit pardonner; car au lieu que Ménélas suivit de toute la Grèce, assiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir? De bonne-foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes Gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne savoit ce qu'il faisoit? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en lisant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer; on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; & Priam qui, à ce que dit Homere, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HE. Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroïssoit pas ce qu'elle étoit. Lors qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes grâces.

FUL.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des événemens les plus considérables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE
DE CHIO.

THEOCRITE.

TOUT-DE-BON, ne pouviez-vous plus rire après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THEO. Si j'eusse su que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonos étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force, & mes Amis me disoient pour m'encourager; *Allez, ne craignez rien, votre vie est en sûreté, dès que vous aurez paru aux yeux du Roi.* Ah! leur répondis-je, *si je ne puis obtenir ma grâce sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Antigonos qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sai si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler, même à ce prix-là.

THEO. Et moi, combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux!

PAR. Ah! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissoit plus; je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouïssois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin desespéré d'être si sage, j'allai à Delphes,

TOME I.

H 2

&

& je priai instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir Maternel. Je crus que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne put vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lors que je fis par hasard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statuës. Il étoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grece; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'Oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes vœux. Je lui fis je ne sai combien de sacrifices, Je l'enfumai toute d'encens, & j'eusse élevé un Temple à *Latone qui fait rire*, si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

THEO. Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, sans que ce fût aux dépens de sa mere. Vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie: ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant; mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois besoin du secours même des Dieux.

THEO. Cette joye & cette gayeté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement souffert.

PAR. Quoi? Il s'est trouvé tout un Peuple trop disposé à la gayeté & à la joye!

THEO. Oui; c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuses Gens!

THEO. Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en desordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la Place, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les Affaires publiques, s'ils recevoient des Ambassadeurs,

ils

ils les tournoient en ridicules; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Senateurs n'étoient que des bouffonneries; & en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre tristesse, & ils allèrent consulter l'Oracle de Delphes, aussi bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un Sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même; cependant pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs. Ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais seulement des Vieillards, & non pas encore toutes sortes de Vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des Femmes bien incommodées. Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer, pour immoler la Victime, il fut besoin, malgré les Femmes, les dettes, les maladies & l'âge, qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lèvres, mais par malheur il se trouva là un Enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria; *Quoi? avez-vous peur que je n'avale votre Taureau?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire, le Sacrifice fut troublé, & la Raison ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le Taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens si sérieux & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la vérité, je descendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEO. Et qu'est-ce donc?

PAR. Ce sont les Reflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THEO. J'avoué que je ne sai pas trop ce que c'est que les Reflexions, mais je ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sauroit-on avoir des vûes saines, qui ne soient en même tems tristes? N'y a-t-il que l'Erreur qui soit gaye, & la Raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

H 3

PAR.

PAR. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des Réflexions, nous dit-elle: prenez-y garde, je m'en vangerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les Réflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PAR. Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du tems. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret; on devient trop sage, & on n'est pas assez Homme; on pense, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEO. Mais la Raison qui vous fait penser mieux que les autres ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une Raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramène à tout par les actions; mais à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUOI? se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurèle, à un Mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, & qui étoit sans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain?

FAUSTINE. Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César, qui étoit un Empereur si doux & si modéré?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs par l'exemple de César, que sa douceur & sa modération n'avoient pu mettre en sûreté.

FAU. Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Maris, que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avoit été si mal payée?

BRU.

BRU. C'étoit-là un beau dessein! Il faut qu'il soit des Maris, car qui gouverneroit les Femmes? mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par César.

FAU. Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi dereglées, & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribue à la plupart des Femmes; elle ne pouvoit plus se passer de Maître, mais elle ne se plaçoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes sont justement du même caractère. On doit convenir aussi que les Hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le Mariage, c'est déjà un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtresse leur soit fidelle; fidelle, veut dire soumise. L'empire devoit être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement revoltée contre tous les Hommes.

FAU. Je suis Romaine, & j'ai des sentimens Romains sur la liberté.

BRU. Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'Univers est plein de Romaines; mais avouez que les Romains tels que moi, sont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux, qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête Homme voulût faire ce que vous avez fait, & assassiner son bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui voulussent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avoit pour moi.

FAU. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurèle? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisois, il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux, il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en si grande colère, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être Femme de bien; cependant je me sauvai toujours de cette foiblesse. Et après ma mort même, Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une Apo théose magnifique! M'avoir érigée en Déesse!

BRU.

BRU. J'avoué que je ne connois plus les Femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAU. N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que contre César? Sylla eût excité votre indignation & votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux; ce même César, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable; il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa femme toute entière; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir, ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César!

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchants.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les Femmes fussent toujours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchants sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRU. Je croi que pour les Femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des Maris. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.



DIA.



DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS

AVEC

LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SENEQUE, SCARRON.

SENEQUE.

VOUS me comblez de joye en m'apprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers tems vous avez fait profession de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus Stoïcien que vous, plus que Chrysippe, & plus que Zenon votre Fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquoient

TOME I.

I

pas

pas de bien, ou ils jouissoient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres; ils alloient, ils venoient à la maniere ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement, & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient passer jusqu'à l'ame du Sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez-moi par tous les chemins. qu'il s'étoit faits.

SE. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoitrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre Siecle?

SC. Oui, je l'étois. Je ne me contentoient pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gayeté.

SE. O sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere comme on se le persuade! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez que je vous presente à Zenon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SC. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts si illustres.

SE. Comment vous nommerai-je à eux?

SC. Scarron.

SE. Scarron? Je connois ce nom-là. N'ai-je point ouï parler de vous à plusieurs Modernes qui sont ici?

SC. Cela se peut.

SE. N'avez-vous pas fait quantité de Vers plaisans, comiques?

SC. Oui. J'ai même été l'Inventeur d'un Genre de Poësie, qu'on appelle le *Burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SE. Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe?

SC. Pourquoi non?

SE. Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien que de faire des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

SC. Oh! je voi bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout; j'en tirerois de vos Ouvrages même, si je voulois, & fort aisément; mais tout ne produit pas du serieux, & je

vous

vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées serieusement? J'ai mis en Vers Burlesques la divine Eneïde de votre Virgile; & l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins, qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspective, où des Figures dispersées çà & là, vous forment, par exemple, un Empereur, si vous le regardez d'un certain point; changez ce point de vue, ces mêmes Figures vous representent un Gueux.

SE. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des reflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand Philosophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

SC. Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

SE. Cela est sans difficulté.

SC. Et j'ai fait je ne sai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traitez de Morale ne sont que des speculations sur la sagesse; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle.

SE. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre Raison, mais de votre temperament.

SC. Et c'est-là la meilleure espece de sagesse qui soit au monde.

SE. Bon. Ce sont de plaisans Sages que ceux qui le sont par temperament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature; mais le merite de l'être ne peut jamais venir que de la Raison.

SC. On ne fait ordinairement guere de cas de ce que vous appelez un merite; car si un Homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée; n'importe, c'est un pur effet de la Raison, on ne s'y fie pas.

SE. On doit encore moins se fier à l'inégalité du temperament de vos Sages. Ils ne sont Sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit favoir comment les parties interieures de leur corps sont dispo-

sées,

fées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la Raïson, & se rendre si indépendant de la Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises?

Sc. Ce seroit le meilleur, si cela étoit possible; mais par malheur la Nature garde toujours ses droits; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la Raïson en soit avertie; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du desordre. Encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la Raïson.

Se. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de régler tout dans l'Univers.

Sc. Cependant elle n'est guere en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans après votre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui regnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les Loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa au Philosophe, & ne se fia pas assez à la Raïson du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugez par là combien la Raïson a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui la pussent estimer, & les Hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND
LULLE.

ARTEMISE.

Cela m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les Métaux en or, & que ce secret s'appelle la Pierre Philosophale, ou le Grand Oeuvre?

R. LULLE. Oui, & je l'ai cherché long-tems.

Ar. L'avez-vous trouvé?

R.

R. LUL. Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La vérité est, que ce secret-là n'est qu'une chimere.

Ar. Pourquoi donc le cherchiez-vous?

R. LUL. Je n'en ai été défabusé qu'ici bas.

Ar. C'est, ce me semble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous ressemblons pourtant plus que vous ne croyez.

Ar. Moi? je vous ressemblerois? Moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bûs les cendres de mon Mari, qui lui élevai un superbe Monument admiré de tout l'Univers, comment pourrois-je ressembler à un Homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les Métaux en or?

R. LUL. Oui, oui. J'ai bien ce que je dis. Après toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune Homme, qui ne vous aimoit pas. Vous lui sacrifiâtes ce Bâtiment magnifique, dont vous eussiez pû tirer tant de gloire, & les cendres de Mausole, que vous aviez avalées, ne furent pas un assez bon remède contre une nouvelle passion.

Ar. Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit assez inconnu, je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des Gens qui le fussent.

R. LUL. Vous avourez donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas; à vous de croire que vous avez été toujours fidèle aux Manes de votre Mari, & à moi de croire que j'étois venu à bout du Grand Oeuvre.

Ar. Je l'avourai très-volontiers. Le Public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux?

Ar. Jusqu'à présent je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver; vous, le secret d'être fidèle à votre Mari, & moi, celui de changer les Métaux en or? Je croi qu'il en est de la fidélité conjugale comme du Grand Oeuvre.

Ar. Il y a des Gens qui ont si mauvaise opinion des Femmes, qu'ils

qu'ils diront peut-être que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison.

R. LUL. Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroissez avoir été Homme de bon sens, vous avez donné dans cette rêverie?

R. LUL. Il est vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces secrets, qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LUL. Toutes les Sciences ont leur Chimere, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper, mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chimie a sa Pierre Philosophale, la Geometrie a sa Quadrature du Cercle, l'Astronomie ses Longitudes, les Mécaniques leur Mouvement perpetuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien, mais vous entendrez bien du moins que la Morale a aussi sa Chimere; c'est le desintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'estime.

AR. Encore une fois, je ferois d'avis qu'on laissât là toutes les Chimeres, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LUL. Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choses les Hommes se proposent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne se mettoient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquez à l'égard de votre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la memoire de Mausole par un Tombeau magnifique. On perdrait courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses.

AR. Il n'est donc pas inutile que les Hommes soient trompez?

R. LUL. Comment, inutile? Si par malheur la Verité se montroit telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle fait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée.

DIALOGUE

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILEE.

APICIUS.

AH! que je suis fâché de n'être pas né dans votre Siècle!

GALILEE. Il me semble que de l'humeur dont vous étiez vous deviez vous accommoder assez bien du Siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, justement lors que Rome étoit maîtresse paisible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les Oiseaux, & les Poissons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chère.

AP. Mais mon Siècle étoit ignorant, & s'il y eût eu un Homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de Poisson, dont je mangeois à Minturne dans la Campagne? On me dit que ce Poisson-là étoit bien plus gros en Afrique; aussi-tôt j'équipai un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne sai combien de Barques de Pêcheurs vinrent audevant de moi, car ils étoient déjà avertis de mon voyage, & m'apportèrent de ces Poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un País que je n'avois jamais vu, sans avoir égard aux prières de l'Equipage qui vouloit se rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre Savant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragoûts.

AP. Mais vous avez inventé les Lunettes de longue vue; après vous, on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux, &

& j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les Sens. Je vous eusse prié de travailler pour le Sens du Goût & d'imaginer quelque Instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GA. Fort-bien, comme si le Goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la Vuë?

GA. La Vuë est aussi très-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui sont donc les mauvais yeux, auxquels vos Lunettes peuvent servir?

GA. Ce sont les yeux des Philosophes. Ces Gens-là, à qui il importe de favoir si le Soleil a des taches, si les Planetes tournent sur leur centre, si la Voye de Lait est composée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement, & aussi distinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vuë admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

API. Je consens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Instrumens pour mieux manger; mais je voudrois qu'il en donnât aux Philosophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des soins que la Philosophie leur coûte; car enfin, à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GA. Il y a long-tems que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puis que la Raïson fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les Sens n'en feront-ils pas aussi? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GA. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flater. Si la Raïson trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en plaindre; c'est qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

API. Et les Rois de Perse, qui propoïent de grandes récompenses

ses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs, étoient-ils fous?

GA. Oui. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinez à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs! Il eût fallu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux besoins.

API. Quoi? chaque plaisir seroit fondé sur un besoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement?

GA. Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis, vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai. S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers tems, où vous eussiez profité des découvertes de tous les Siecles? Pour les connoissances nouvelles, je sai que vous ne les enviiez pas à ceux qui les auront.

API. J'entre dans votre sentiment, il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je voi que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaliser sur cela les Hommes de tous les Siecles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siecle en pût avoir plus qu'un autre, & par cette raison le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE DECOSSE.

M. D'E C O S S E.

VENEZ à mon secours, divin Platon, venez prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il?

M. D'E. Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assez d'ardeur à un savant Homme * fort laid. J'ai beau dire encore à present pour ma justification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiser cette bouche, d'où étoient sorties tant de belles paroles; il y a là je ne sai combien d'Ombres qui se moquent de moi, & qui me soutiennent que de telles

fa-

* Alain Chartier.

faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la science ne doit point être payée en même monnoye que la beauté. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions échape à la vue, & qu'on peut être charmé du Beau, même au travers de l'enveloppe d'un Corps très-laid dont il sera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aie débiter ces choses-là? Elles ne sont pas vraies.

M. D'E. Vous les avez déjà débitées mille & mille fois.

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienfiance de mon caractère que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables * Milesiennes; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias Philosophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames ailées font dans des Chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans son essence, leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre par la faute d'un de leurs Chevaux qui est très-mal-aisé à mener, le froissement de leurs ailes, leur séjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vu dans le Ciel, leurs ailes qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous assure que tout cela bien entendu & fidèlement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que

vous

* Romans de ce tems-là.

vous avez dépeints, ne fussent causez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'Ame, si vous voulez les justifier, & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulez-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'Ame donne de l'estime, & celle du Corps de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impetueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non seulement pendant votre vie vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été amoureux d'Arquéanasse de Colophon lors qu'elle étoit vieille? Ne fites-vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi.

Elle a des rides; mais je voi

Une Troupe d'Amours se joier dans ses rides.

Vous qui pûtes la voir, avant que ses appas

Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides,

Ah! que ne souffrites-vous pas?

Assurément cette Troupe d'Amours qui se jouoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient vûe jeune, parce que sa beauté avoit fait des impressions trop sensibles sur eux, & vous aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous suis trop obligé de ce que vous voulez bien interpréter si favorablement une petite Satire que je fis contre Arquéanasse, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensez, & je puis vous le prouver par d'autres Vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine ceremonie que je fais faire à mon Socrate, lors qu'il va parler d'amour; je me couvrirois le visage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile; mais ici, ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes Vers.

Lors qu'Agathis par un baiser de flâme

Consent à me payer des maux que j'ai sentis;

TOME I.

K 2

Sur

*Sur mes lèvres soudain je sens venir mon ame:
Qui veut passer sur celles d'Agathis.*

M. d'E. Est-ce Platon que j'entens?

PLA. Lui-même.

M. d'E. Quoi? Platon avec ses épaules quarrées, sa figure serieuse, & toute la Philosophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette espece de baisers?

PLA. Oui.

M. d'E. Mais songez-vous bien que le baiser que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait Philosophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtresse, ne le fut point du tout, que je fis votre personnage, & que vous fîtes le mien?

PLA. J'en tombe d'accord; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui feroient nez pour être galans, s'amusent à être Philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la Philosophie les Gens qui ne les connoissent pas, & nous nous rabatons sur ce qu'il y a de réel.

M. d'E. Je voi que je m'étois très-mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant l'esprit peut causer des passions par lui-même, & bien en prend aux Femmes. Elles se sauvent de ce côté-là, si elles ne sont pas belles.

PLA. Je ne fai si l'esprit cause des passions; mais je fai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en est une preuve, c'est qu'il faut que le corps soit de la partie, & fournisse toujours quelque chose du sien, c'est-à-dire, tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout, l'esprit lui est absolument inutile.

M. d'E. Toujours de la matiere dans l'amour!

PLA. Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien; vous ferez étonnée qu'il rentre-
ra aussi-tôt dans la matiere. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre Savant, pourquoi le baisâtes-vous; C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions, que l'esprit même auroit inspirées.

D I A-

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon Esclave, dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie & la Royauté tout ensemble; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. d'UR. Et quel est ce conseil?

STRA. J'étois de Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se revoltèrent, & égorgerent leurs Maîtres; mais un Esclave que j'avois, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roi celui d'entr'eux qui à un certain jour appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés sur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir; mon Esclave seul que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroissoient sur le haut d'une Tour fort élevée, & ses Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eue; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois encore, & aussi-tôt je fus élu Roi, comme un Homme divin.

R. d'UR. Je voi bien que le conseil que vous donnâtes à votre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voi pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah! tous les Philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Esclave ce que tous les Sages doivent pratiquer; que pour trouver la verité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes sont la regle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

R. d'UR. Ces Philosophes-là parlent bien en Philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes & des Préjugés; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

K 3

STRA.

STRA. A la maniere dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'UR. Je vous assure que si je me déclare pour les Préjugés, c'est sans intérêt; car au contraire ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des ruines pour en retirer des Statués & comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secrètement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il favoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au tems de Polyclète ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation qu'eussai je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous eussiez décidé selon la Raison.

R. D'UR. Et la Raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su en la consultant, si la Statuë étoit antique ou non; j'eusse seulement su qu'elle étoit très-belle; mais le Préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle Statuë doit être antique; voilà une décision, & je juge.

STRA. Il se pourroit bien faire que la Raison ne fourniroit pas des principes incontestables sur des matieres aussi peu importantes que celle-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des décisions très-sûres; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'UR. Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie, à la mort de ses Amis & de ses Parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des miseres de la vie; riez. Voilà des réponses de la Raison; mais la Coutume du País nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là; ou nous en rions, & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRA. La Raison n'est pas toujours si irrésoluë. Elle laisse à faire au Préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle-même; mais sur
com-

combien de choses très-considerables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

R. D'UR. Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe. On ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'UR. Cela ne se peut, parce que la Raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire va au profit des Préjugés, & les fausses opinions achevent de le remplir.

STRA. Et quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement? La Raison s'arrête quand elle ne fait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre secret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un seul pas; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne fait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

STRA. Aussi doit-on conserver les Préjugés de la coutume pour agir comme un autre Homme; mais on doit se défaire des Préjugés de l'esprit pour penser en Homme sage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux Réponses de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le Vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyèrent vers lui, pour lui en représenter les inconveniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains sans conditions. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugés. Il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir; & vous n'avez ni les lumieres de la Verité, ni l'agrément de l'Erreur.

STRA.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses Préjugés.

R. D'UR. Mais la Raïson chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espece de vuide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les Préjugés sont le supplément de la Raïson. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOUS ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte; mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi être la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée! N'avez-vous pas ouï dire que quelque mérite qu'ait une Personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite, par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette manière au-dessus de leur esprit même? Pour moi j'étois au-dessus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me fouciois d'en avoir.

LUCRECE. Bon. Vous badinez, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une Personne accomplie, je ne croi pas que j'acceptasse le parti; je sai qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'est-à-dire qu'en faveur des Femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre.

B. PLOM.

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur Accusatrice auprès du Public, si elles m'eussent cruë beaucoup plus severe qu'elles.

LU. Elles vous étoient en verité fort obligées, & sur tout la Princesse, qui étoit assez heureuse d'avoir trouvé une Mere pour ses Enfants. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit profiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifference que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La verité s'est fait connoître malgré tous mes soins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon Fils, ne l'étoit point; on m'a rendu plus de justice que je n'en demandois; & il semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle espece de generosité; il ne faut point là-dessus faire de grâce au Public.

B. PLOM. Vous le croyez! Il est bien bizarre, il tâche quelquefois à se revolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une manière trop imperieuse la necessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des Gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de compte de votre mort qu'elle le meritoit.

LU. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOM. Que fai-je. Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard, que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin, mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la legere, & sans bien savoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi, on me l'a renduë avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vint.

LU. Ajoûtez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible, pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien, que d'être modeste? Je l'étois assez
TOME I. L pour

pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une Assemblée de Parens. La vertu n'est-elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimere de gloire?

Lu. Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimere-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout, on la préfère à tout, & voyez comme elle peuple les Champs Elisés; la gloire nous amène ici plus de Gens que la fièvre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien prise pour dupe aussi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là; car du moment qu'on est ici bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

Lu. C'est-là un des secrets du lieu où nous sommes; il ne faut pas que les Vivans le sachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe?

Lu. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi? On les feroit par la vûe de son devoir. C'est une vûe bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la Raison.

Lu. Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La Raison elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne se conduisissent que par elle; elle fait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lors que Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie & de sauter tout armé & à cheval dans ce goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome; si on lui eût dit, *Il est de votre devoir de vous jeter dans cet abîme, mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action*; de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne répons point que je me fusse tuée, si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer? J'eusse crû que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite; tout au plus, j'eusse crû le satisfaire par des larmes; mais pour se faire un nom, il falloit se percer le sein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en pense? J'aimerois autant qu'on ne fit point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

Lu.

Lu. Vous allez un peu trop vite. Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoi qu'on ne les remplisse pas par la vûe du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes, se trouvent faites; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers, va toujours son train; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre Raison, elle l'obtient de notre folie.





85

DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi est-ce ici la première fois que je vous voi? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher? J'eusse eu dans mon Serrail la plus belle Personne de l'Italie, & à présent je ne voi qu'une Ombre qui n'a point de traits & qui ressemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, sur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aye passés. Sur tout, je me souviendrai toujours avec plaisir de la nuit, où le Pirate Barberousse, à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, pensa me surprendre dans Cayette, &

L 3

m'obli-

m'obligea à fortir de la Ville dans un desordre, & avec une précipitation extrême.

So. Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien aise qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquais au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si rempli de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agreable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pour celles qu'on y enferme.

So. Je voi bien ce qui vous faisoit peur; ce grand nombre de Rivaux ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniez-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

J. DE GON. Vous me donnez-là de jolis sentimens.

So. Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible?

J. DE GON. J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de votre grandeur y enfermez je ne sai combien de belles Personnes, dont la plupart vous sont inutiles, & ne laissent pas d'être perduës pour le reste de la terre. D'ailleurs, croyez-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables, & qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absolue? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point besoin que vous me fissent chercher, je n'eusse jamais fait votre bonheur.

So. Comment en êtes-vous si sûre?

J. DE GON. C'est que je sai que vous n'eussiez pas fait le mien.

So. Je n'entens pas bien la consequence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur, ou non?

J. DE GON. Quoi! vous concevez qu'on puisse être heureux en amour, par une Personne que l'on ne rend pas heureuse; qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer, & qu'on en jouisse quand on ne les donne pas? Ah! ces sentimens sont horreur à des cœurs bien faits.

So. Je suis Turc, & il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GON. Oui.

So.

So. Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insupportable, de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi? Un Sultan est plus modeste, il reçoit du plaisir de beaucoup de Femmes très-aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement, il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songez-y, étudiez le cœur humain, & vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant, n'est qu'une espece de retribution orgueilleuse; on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité est nécessaire.

So. Vous la blâmez tant tout à l'heure?

J. DE GON. Oui, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez d'un Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il feroit dangereux de le guerir de ses défauts?

So. Mais on ne fait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

J. DE GON. A un certain point, c'est vice; un peu en deçà, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je serois charmé de vous. Paracelse! On croiroit que vous seriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse étoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature, & sur tout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connoissance des Génies, & des Habitans Elementaires.

Mo. Je conçois aisément que ce sont-là les vraies Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'est toute autre chose.

PA.

P. A. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs differens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

M. o. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumieres! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Personnes n'ont pû seulement aller jusques-là.

P. A. Oh! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

M. o. Je le croi. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps.

P. A. Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultez sur ces matieres; mais enfin on en fait autant que la Philosophie en peut apprendre.

M. o. Et vous n'en saviez pas davantage?

P. A. Non. N'est-ce pas bien assez?

M. o. Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les Hommes que vous ne connoissiez pas pour aller aux Génies?

P. A. Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

M. o. Oui; mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les Hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de Sciences, qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarasse à plaisir; cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, assez d'occupation.

P. A. L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples, & court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

M. o. Tant pis pour l'esprit; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La verité se presente à lui; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnoît point, & il prend des mysteres ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mysteres. Je suis persuadé que si la plupart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni proprieté des Planetes, ni fatalitez attachées à de certains tems, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable; *Quoi, n'est-ce que cela?*

P. A.

P. A. Vous traitez de ridicules des mysteres où vous n'avez fû pénétrer, & qui en effet sont reservez aux grands Hommes.

M. o. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mysteres-là, que ceux qui les comprennent, mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

P. A. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie?

M. o. Un métier bien different du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies; & moi, j'ai étudié les sottises des Hommes.

P. A. Voila une belle étude. Ne fait-on pas bien que les Hommes sont sujets à faire assez de sottises?

M. o. On le fait en gros, & confusément; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette Science.

P. A. Et à la fin quel usage en faisiez-vous?

M. o. J'assemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois, & là, je leur faisois voir qu'ils étoient tous des fots.

P. A. Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité.

M. o. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises, sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnemens bien méditez. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

P. A. Je vous entens, vous étiez Comedien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comedie. On y va rire des mœurs qu'elle représente, & que ne rit-on des mœurs mêmes?

M. o. Pour rire des choses du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comedie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

P. A. Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout, dont on s'étoit moqué, & on recommence à en faire partie?

M. o. N'en doutez pas. L'autre jour en me divertissant, je fis ici une Fable sur ce sujet. Un jeune Oïson voloit, avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de son espece quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pié de terre, il insultoit au reste de la basse-cour. *Malheureux Animaux*, disoit-il, *je vous voi au-dessous de moi, & vous ne savez pas fendre ainsi les airs*. La moquerie fut courte, l'Oïson retomba dans le même tems.

TOME I.

M

P. A.

PA. A quoi donc servent les réflexions que la Comédie fait faire, puis qu'elles ressemblent au vol de cet Oïson, & qu'au même instant on retombe dans les sottises communes?

MO. C'est beaucoup que de s'être moqué de soi; la Nature nous y a donné une merveilleuse facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le tems qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement, une autre partie s'en moque? & s'il en étoit besoin même, on trouveroit encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble. Ne diroit-on pas que l'Homme soit fait de pièces rapportées?

PA. Je ne voi pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne méritent pas une grande estime; mais quels efforts de méditation ne faut-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés?

MO. Vous revenez à vos Génies, & moi je ne connois que mes Sots. Cependant, quoi que je n'aye jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la Mode; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des Habits. J'ai vu je ne sai combien de Livres & de genres d'écrire enterrez avec leurs Auteurs, ainsi que chez de certains Peuples, on enterre avec les Morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes Pièces. J'en sai bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NON, je ne me consolerai jamais de ma mort.

M. STUART. Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour

pour un Musicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecosse, & le Roi mon Mari lui-même, conspirassent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RIC. Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Joïeur de Lut que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours à votre Musique; que de m'élever dans un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. STUART. Je n'eusse jamais crû te trouver si peu sensible aux grâces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir, pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes Meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui eût jamais été, & qu'une longue fièvre quarte, dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne sai s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le Tombeau des Rois d'Ecosse.

D. RIC. Je suis dans le Tombeau des Rois d'Ecosse?

M. STUART. Il n'est rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon Lut! faut-il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume?

M. STUART. Tu te plains! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela; point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de génie pour jouer du Lut.

M. STUART. Ton Lut te tient toujours au cœur. Hé bien tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que Musicien?

cien ? Tu te ferois bien ennuyé dans une fortune si mediocre.

D. RIC. J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des reflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poète de mon País a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquietude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des Hommes, il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien; il se presente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon, & les chimères des Philosophes. Lors que rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre Raison ?

D. RIC. Le bonheur meritoit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement, il ne fauroit s'accorder avec elle; on cesse d'être heureux si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien ? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé, il faut qu'il soit dans les Hommes sans qu'ils l'y mettent; & s'il y a un bonheur que la Raison produise, il ressemble à ces fantez qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, & qui sont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIEME FAUX DEMETRIUS,
DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les País du Nort, presque aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande,

de, & enfin j'ai été mourir en Suede, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DE. Je voi par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la Philosophie; il s'en faut bien que je n'aye vécu si tranquillement.

DES. C'a été votre faute. De quoi vous aviez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie, & de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servîtes ? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le Prince Demetrius, à qui le Trône appartenoit, & vous aviez déjà devant les yeux l'exemple de deux Faux Demetrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit pas d'apparence que celle-là, qui étoit déjà usée, dût réussir.

LE FAUX DE. Entre-nous, les Moscovites ne sont pas des peuples bien rafinez. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu fait sur quoi cela est fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois Faux Demetrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous d'un air de dédain; *Quoi, est-il encore question de voir des Demetrius ?*

LE FAUX DE. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considerable. Le nom de Demetrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le Peuple.

DES. Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Demetrius, ne vous faisoit-il point de peur ?

LE FAUX DE. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Demetrius, pour oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres ? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Demetrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vrai-semblables ?

LE FAUX DE. Mais vous qui me faites tant de questions & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées ?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes, pour me

pouvoir flater qu'elles étoient vraies & assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DE. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sauriez nommer que deux faux Demétrius, qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisième dans mon espece, qui eût entrepris de tromper les Moscovites; mais vous n'étiez pas le milliême dans la vôtre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DES. Vous saviez bien que vous n'étiez pas le Prince Demétrius; mais moi, je n'ai publié que ce que j'ai crû vrai, & je ne l'ai pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DE. Il n'importe, votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assurer si hautement que vous aviez enfin découvert la Verité. On a déjà été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi, que quand il se présente de nouveaux Philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix; *Quoi, est-il encore question de Philosophes & de Philosophie?*

DES. On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de tems en tems quelques petites veritez peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoué que cela n'avance guere. Je croi aussi que l'on trouve quelquefois la verité sur des Articles considerables; mais le malheur est qu'on ne fait pas qu'on l'ait trouvée; car la Philosophie (je croi qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain Jeu à quoi jouient les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandez, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise & recommence à courir. Il en va de même de la Verité; il n'est pas que nous autres Philosophes, quoi que nous ayons les yeux bandez, nous ne l'attrapions quelquefois; mais quoi? nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée; & dès ce moment-là elle nous échape.

LE FAUX DE. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

DES.

DES. Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils font une fois entêtez. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres, lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philosophes, qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des Gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DE. Quoi! c'étoit hazarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisième fois; & à vouloir tromper tous les hommes pour la trente-millième, il n'y aura rien à hazarder? ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites?

DES. Oui, sur le chapitre de la Verité. Ils en font plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Demétrius.

LE FAUX DE. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux Demétrius, je me ferois Philosophe: mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie & à desespérer de pouvoir decouvrir la verité? car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviez bien plus sujet de craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les Hommes ne se décourageront point; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la Verité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'esperance de la decouvrir. Cette esperance est toujours agréable, quoi que vaine. Si la Verité n'est dûë ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS,
ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire votre bonheur. Il semble que S. Valier votre Pere ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête; vous allez demander sa grace au Roi; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussi-tôt vous voilà Maîtresse de François I.

LA

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie, par l'obligation où est une Fille, de sauver la vie à son Pere. Le penchant que j'y avois pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête & si favorable.

A. DE BOU. Mais votre goût se declara bien-tôt par les suites, car vos galanteries durerent plus long-tems que le peril de votre Pere.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde fait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la Fortune m'offrit, & que je ne passerai pas dans l'Histoire, pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorenci eût été le Ministre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtresse de deux, & je prétens que c'est davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de disconvenir de votre habileté, mais je croi que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long-tems, mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins; tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'est qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'esperance.

LA DUC. Vous faire épouser n'étoit pas une grande affaire, mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il est aisé d'irriter l'amour, quand on ne le satisfait pas, & fort mal aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuser toujours avec la même severité, & il falloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puis que vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois ainsi compris, car j'eusse compté la reputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidélitez que vous fites à votre Amant, & qui, selon toutes les apparences, furent secretes. Elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée

du

du Roi d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes aventures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUC. Je vous prouverois peut-être, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II. avec assez peu de mystere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher, ou reparer; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiez jeune, & vous vous laissâtes couper la tête. Toute Grand'Mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assez d'adresse, pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoué que c'est-là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même, qui est votre fort. Il étoit assurément moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la Raïson de celui qui se resoltvoit à me prendre pour sa Femme, mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en votre faveur, & accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse même, quoi qu'on ne soit rien moins; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux, aussi long-tems qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avez convaincué, je vous cede; mais du moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte, & vous pouvez me l'apprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne foi, je ne le fai pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses, sans savoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à César comment il se rendit le maître du monde, peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOU. La comparaison est glorieuse.

LA DUC. Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux Gens qui ont executé d'aussi grandes choses que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après-coup des desseins & des secrets infailibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

A Voüez la verité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Americains, quand vous preniez les Espagnols pour des Hommes descendus de la Sphère du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroissoient de grands Oiseaux qui voloient sur la Mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un Peuple poli que les Atheniens.

F. COR. Comment? Ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des Hommes.

MON. Et que dites-vous de la maniere dont se servit le Tyran Pisistrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athenes, d'où il avoit été chassé? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve? (car on dit que Minerve étoit la Déesse qui protegeoit Athenes.) Ne monta-t-il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Atheniens, *Voici Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir*; & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche?

F. COR. Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

MON. Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire par les conversations que j'ai eues avec differens Morts. Mais enfin vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canons, mais ils avoient vû des Femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre Artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris, la multitude entraîne les Gens de bon sens. Que vous dirai-je? Il se joint encore à cela des circon-

tan-

tances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont crû dans tous les tems, que la science de l'avenir étoit contenuë dans un trou souterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons, & par quel artifice leur avoit-on persuadé, que quand la Lune étoit éclipsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la Terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances, & de ces Poulets sacrez, dont l'appetit decidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amerique, que je ne vous en fournisse une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques ou Romaines.

F. COR. Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MON. Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être savans. On n'est pas toujours capable de fuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amerique avoit trouvé des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sait écrire; mais nous ne savions point écrire, & nous faisons des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sait bâtir dans l'eau; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu; je veux dire, par exemple, des Pierres prodigieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever sans machines aussi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à present vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amerique.

F. COR. Ils sont assez prouvez par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puif-

TOME I.

N 2

fan-

sances y sont moderées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes legitimes; & même voyez à quel point nous sommes scrupuleux; nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pais, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenait, & décidé cette question pour nous.

MON. Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne méritoient; mais je croi que vous êtes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalitez, la rendroit bien semblable à l'Amerique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions, mais elle ne va point jusqu'à vos sentimens; & toute la justice qui devoit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. COR. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Heritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Est-il bien affligé? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il blefferoit la Raison.

MON. J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la Raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devoient aller autrement qu'elles ne vont, que les Héritiers, par exemple, devoient regretter leurs Parens; ils reçoivent cette protestation, & pour lui en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer, & vous ne faites pas, mais vous représentez, ce que vous devriez faire.

F. COR. N'est-ce pas beaucoup? La Raison a si peu de pouvoir chez-vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devoit être.

MON. Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pais barbare, selon eux, & peu à peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sai quel déplaisir d'être devenus Barbares; & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore; ils pleuroient, & puis se separoient. Au sortir de-là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Pais. Il étoit question chez eux des Loix Grecques, comme

chez

chez vous de la Raison. Ils savoient que ces Loix étoient au monde, ils en faisoient mention, mais legerement, & sans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque sorte; mais pour la Raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître & de la mépriser.

F. COR. Du moins quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MON. Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cedons? Ah! que n'avions-nous des Vaisseaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient! Nous eussions eu autant de droit de les conquerir, que vous en eutes de conquerir les nôtres.



J U G E M E N T
D E
P L U T O N
S U R L E S D E U X P A R T I E S

DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

A M O N S I E U R
L. M. D. S. A.

M O N S I E U R ,

Tenez m'en compte, si vous voulez ; sans vous je n'eusse point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même tems de plus aisé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de son premier Jugement ? Personne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les Gens ? Leur premier jugement a souvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerez d'accord qu'on en a assez à decouvrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je suis, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoi que l'emploi paroisse assez étendu, je suis assuré qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beau-

coup

coup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient ; ou bien on les avoit apperçus, & on lui ôte la gloire de sa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par son Lecteur, ou il n'en est pas suivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une Critique ? Est-ce pour m'opposer au succès des Dialogues des Morts ? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts par tout ? Ce ne seroit rien de surprenant, Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique ? Moins encore cela que tout le reste. Quoi donc ? je ne sai si on voudra bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuscrit vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompense disoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premières pensées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès, je serai assez payé de la peine que j'ai prise, par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

D. H.

J U.



J U G E M E N T
D E
P L U T O N
S U R
LES DIALOGUES DES MORTS.

P R E M I E R E P A R T I E.

J A M A I S il n'y eut tant de desordre dans les Enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avoit auparavant differens Quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot; mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé; les Courtisanes se sont jettées dans le Quartier des Héros, & leur ont dit cent sottises, dont la gravité de ces Messieurs a été fort offensée. Les Savans qui faisoient la cour aux Princes, les

TOME I.

O

ont

ont traitez comme les Princes devoient traiter les Savans; les rangs qui étoient reglez entr'eux selon l'ordre naturel, ont été troublez, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la suite d'Erasme, & qui le traitoit de Majesté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne fait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il se fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Aristote qui parloient ensemble, & dans le tems qu'il pouffoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philosophes, il apperçût de là Homere & Esope qui étoient fortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens, & puis pour se dire des injures; & un peu plus loin l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la Critique publiquement; mais comme il n'est pas trop fin sur ces matieres, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais; que pour Lucien, & les trente-six Morts interessez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse, Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses côtes, plus refrogez & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond silence, lors que Pluton se leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois usé? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'Enfer soit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille jusqu'à la Boutique de Gosse.

Il n'en dit pas davantage. Aussi-tôt voilà je ne sai combien d'accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit signe de se taire, & dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang; & même pour observer un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu

de

de croire qu'un Livre eût été condamné sans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de représenter l'Auteur des Nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne se vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'est à vous qu'il est dédié, & vous ne le voudrez pas défendre? Il faut que celui à qui s'adresse l'Epître dedicatoire paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre Auteur, protégez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choisi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dedicatoires obligeassent à quelque chose? Informez-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom est à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chryssippe qui étoit présent, & qui, outre qu'il est naturellement chagrin, n'a pas trop de sujet d'être des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire le personnage d'Avocat, dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de son Imitateur pouvoient fort justement être mises sur son compte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fît le Procès à ceux même de Lucien; & Chryssippe ravi d'avoir une occasion de se vanger, continua ainsi.

Je voi, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les Rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne sai s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaïsans, fort sujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaifanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adresse; *Qu'on est bien fâché qu'il eût épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vieillards, dont ils croyoient heriter, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que quelque tentation qu'eût pû avoir son Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille manieres toutes fort semblables. Sur tout combien de Dialogues sur ces pauvres Heritiers trompez? Qui l'obligeroit à dire

TOME I.

O 2

tou-

toûjours des choses nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cause de ses répétitions, on le mît ici en la place de Sisyphé, & qu'on lui donnât cette grosse pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses Sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chryssippe encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre; mais Rhadamante qui est un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort sévèrement: Il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on s'y vouloit opposer, il falloit s'en aviser plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante: Et ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un Mort de seize cens ans, admiré pendant seize cens ans, & au bout de ce tems-là on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle est trop guindée*, dit-il. Je mourus trop sérieusement, je ne fus pas assez réjouissant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philosophe, je ne m'avisai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignone.

Enfin, ce qui gêne tout, je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout sans aucun trouble, que je ne diffèrai à me tuer, & je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes Amis qui s'étoient mis sur la mer, & qui tâchoient de se dérober à César; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise, afin qu'on se règle là-dessus, & qu'un Héros soit sûr de son fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content? Les grands Hommes seront-ils obligés à dire des sottises à leur ame, & les Filles à se plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix-sept siècles avoient prononcé sur ma mort? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses Héros?

Tou-

Toute l'Assemblée commençoit à être émuë de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien se leva, & dit froidement: Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité & vous ôte votre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien; car il me met aussi-tôt en votre place, moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la manière dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me refondre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Medecins imaginassent un moyen de me faire vivre, & je suis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son Livre est fort joli, & que je me plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sai qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut désespérer de rien. Je mourais comme un poltron dans la plupart des Histoires; & après je ne sai combien de tems, me voila sans y penser devenu Héros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh, reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'est la Loi commune. Les Auteurs sont maîtres de leurs graces, ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son sérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes si dangereuses; & pour régler ce qui étoit en contestation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante,

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laissât encore indécidée la principale Question, qui étoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts si venerables qui pussent être à l'abri des plaisanteries; qu'il falloit fixer un tems dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La

O 3

Ques-

Question que l'on traite, le regarde, il a appris à son Copiste à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout, ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiste un autre; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs, c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déjà souvenu de moi dans ses plaisanteries, mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phryné. On ne feroit pas surpris que Phryné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coqueterie, mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire! Phryné pouvoit prétendre à regler le nombre des conquêtes d'une Courtisane naissante, & lui dire, *Ne recevez point tant d'Amans à la fois; c'en est trop, il en arrivera quelque desordre: mais Phryné regle le nombre de mes conquêtes, & me dit; Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Isles voisines; & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie Mineure.* Enfin Phryné entend si bien la guerre qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *Petite Conquérante*, dit-il en se tournant vers elle? *Petite Conquérante*, repondez donc, où en aviez-vous tant appris? Phryné répondit toute en colere, j'ai déjà dit je ne sai combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces Morts me viennent rire au nez en me donnant ce nom-là; mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en est corrigé, & on m'a dit que dans sa seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je voi que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au desespoir, de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en possession, & il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Personne de mon métier; mais enfin je suis ravie que leur vanité ait été rabatuë, & que parmi toutes celles de mon espece, on ait fait choix de moi pour être la premiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante, la jolie Femme*, ou tout

tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au-dessous des Femmes, *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises, & que les Femmes n'en ont pas besoin pour les leurs; que vous étiez seule, executant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'étois pas le seul qui agit dans les miennes.* Laissez-moi en repos, répondit Phryné. Je ne veux disputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit; mais ici, vous êtes un vrai Sophiste. Je croi que c'est parce que vous êtes sous les yeux de votre Précepteur Aristote. Aussi-tôt Pluton prononça,

Que Phryné ne se mêleroit que de son métier.

Et elle en faisant une grande révérence, répondit, très-volontiers.

Aristote dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Disciple, disoit-il. On lui a mis en tête une Courtisane, & à moi un vieux Débauché, & c'est le vieux Débauché qui me fait la Leçon sur la Philosophie, comme c'est la Courtisane qui la fait à Alexandre sur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues c'est une regle infailible que vous trouverez toujours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un Sage & un Fou, assurez-vous que le Fou sera au-dessus du Sage. Si l'Auteur s'avise d'assortir ensemble Agamemnon & Thersite, soyez sûr qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pié-là, vous ne devez pas être étonnez qu'on m'envoie à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me définisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Lycée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phryné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne sai pas du moins le lui disputer un peu; je me plains de ce que je suis un Sot. Quoi! n'avoir pas un seul mot à lui répondre? Etre confondu par sa Chanfornette? Où sont tous mes Livres? Ne me fournissent-ils rien dont je pussé me servir? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon; quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai. Je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que

que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commission à tous les chers Disciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la santé de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Peripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Système de Philosophie dans l'Université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, & qu'il ne disoit rien de sérieux pour la défense du Dialogue, il déclara,

Qu'un Dialogue ne seroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout seul; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre, & qu'une petite Chanson ne seroit point du même poids que quantité de gros in folio.

Virgile prit aussitôt la parole pour se plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ses Géorgiques, où il faisoit un compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouissez sur cette Fille de Thétis, & sur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre siècle; mais dans le mien c'étoit comme si j'eusse loué Auguste sur sa valeur & sur sa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles sont de tous Pays, & moi je dis que les sottises sont de tous les siècles. Vous seriez bien heureux d'avoir été Ancien pour avoir droit de dire des choses, que nous autres Modernes nous n'eussions osé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Histoire Romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces Apothéoses qu'on faisoit pour les Empereurs? César étoit devenu une Etoile après sa mort; on pouvoit prédire à Auguste une destinée aussi glorieuse. Présentement que la mode des Apothéoses est passée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Aretin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoses. Vous pouviez louer Auguste d'une manière simple & naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après sa mort; mais parce que l'Apothéose est beaucoup plus surprenante, & moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coutume reçue chez les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elysées? Non, répondit Aretin, je ne croi pas que les Champs Elysées fussent mieux établis. Ce-
pen-

pendant, reprit Virgile, vous approuvez fort la manière dont je loue Caton, en disant qu'il préside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elysées sont séparés d'avec les autres. Si les Champs Elysées aussi bien que les Apothéoses ne passoient que pour des fadaïses, la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh! dit aussitôt Aretin, la louange que vous donnez à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elysées, on y sépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités, on respecteroit assez Auguste pour lui laisser choisir le rang, & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition, & l'une de ces suppositions n'est pas plus impossible que l'autre. En vérité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerez pas aisément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, se souvint que dans le même endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & se mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste & vraie dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choses aux louanges. Je suis donc le plus honnête Homme de tous les Gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait osé ni vivre ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je sois?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant; Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'est pas ici. Il s'est contredit, il est vrai; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien se contredisoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'est en partie sur mon chapitre que Lucien s'est contredit. Dans un de ses Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vu descendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regretant sa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne se souvient point que personne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'est plus de même; il n'y a que les sept Sages, Gens qui ne sont pas tout-à-fait irréprochables, comme on fait, qui soient morts gayement, & qui fassent voir dans les Enfers qu'ils sont contents

de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philosophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus vû qu'il ne dit; il paroît assez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il étoit de son devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureusement. Caton auroit extrêmement tort de se plaindre de lui, je ne me plains seulement pas de Lucien qui n'a aucune excuse, lui qui s'est contredit sans avoir imité personne.

Lucien qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point se commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de se défendre, ni de se justifier; & Pluton voyant son silence déclara,

Qu'il défendoit à tous Faiseurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de personne de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit signe qu'on l'écoutât, & dit d'une manière assez tranquille, qu'il avoit laissé parler ceux qui étoient les plus pressés de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poètes, & ne pas parler avant lui; que Lucien & son Imitateur, l'avoient assez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui disoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, & qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eût dit si l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte; qu'autrement il défavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de soutenir que ses Ouvrages étoient pleins de mystères, & d'allégories; que si l'on ne repriroit cette licence des Auteurs, Achille avoüeroit bien tôt qu'il mourroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulysse; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'assurer de n'être pas ressuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent si justes, & de plus son autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, sans écouter Esope qui vouloit répondre, défendit,

Que l'on fit jamais parler personne contre soi-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il

fal-

falloit vanger l'Antiquité, des insultes que les deux Auteurs de Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi, disoit-il, Lucien n'a pas respecté mon nom, qui s'étoit déjà établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce même nom, qui a présentement une antiquité de près de trois mille ans? Ce nombre infini d'Hommes qui dans une si longue suite de siècles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des Foux? On condamne dans un moment, & sans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préoccupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire, n'osent se déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pu avoir une si grande réputation sans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut secondé de je ne sai combien d'Anciens, qui étoient tous fort offensés du peu d'égards qu'on avoit eus pour eux. Chacun représentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en sa faveur. Enfin Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire sur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna:

Que les Anciens seroient toujours vénérables; que Lucien qui étoit un des premiers qui se fussent revoltés contre eux, & tous ceux qui suivroient son exemple, ne seroient jamais réputés Anciens, & seroient éternellement sujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elizabeth d'Angleterre; Quoi! Votre Majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle? Votre Majesté ne parlera point; mais je supplie Votre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grâce à Votre Majesté, je ne puis souffrir que Votre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre repeter tant de fois *Votre Majesté*, & de plus, ces titres-là ne sont guère usitez dans la Langue du País. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds & si peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de poli-

TOME I.

P 2

tesse

tesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût sù si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un Homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout à l'heure en contestation Elizabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une Femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissemens, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicester, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elizabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualités*; & en même tems on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Précieuse nouvellement morte, soupçonner Elizabeth de quelques actions indécentes! Cela se peut-il? Elizabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point*. Elizabeth faisoit peut-être quelque pas dans le País de Tendre; mais assurément elle se gardoit bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable; *ce qu'on obtient vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faisoit que l'espérer, & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte*?

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une Précieuse! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs, c'est tout le contraire. *Helas! que les Hommes sont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur Raison leur apprend à en goûter encore moins*. Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer? Je n'étois point un Homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs; je ne savois sur cette matiere-là que ce que tout le monde fait; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science, & à mon départ j'eus un beau present.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adressant à la Précieuse qui avoit parlé, que ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ses

ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taisez-vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne sai plus où j'en suis. Je ne sai plus dequoi il est question. Je n'entens rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entens rien non plus au caractère d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que des préparatifs, & des esperances. Et puis voilà Elizabeth qui a des goûts plus solides avec le Hollandois. On reproche à cette Personne, qui ne veut jamais de réalité, que sa Virginité est fort douteuse, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y sont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériser sur les plaisirs, on dit que les plus simples & les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embarras-là?

Ce ne sera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vider les differens de tous ces Discoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puis que vous ne savez tous deux par où en prendre, j'ordonne,

Que le Duc d'Alençon, Elisabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'aquiter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE
DES VIVANS
AUX MORTS.

TRE'S-HONOREZ MORTS,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom, parce qu'on y a traité des matieres si importantes, que des Vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables, & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes, que nous desespérassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulièrement croient qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel, & Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux Femmes d'ici haut; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit, que les Histoires d'Agnès Sorel & de Roxelane sont fort propres à persuader aux Femmes, qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination sur les sujets qui leur conviennent; mais enfin elles sont si con-

vain-

vaincues de leur propre mérite qu'elles ne trouvent point tout cela au-dessus de leur portée. Nous vous prions donc, Très-honorez Morts, de souffrir que nous ayons ici haut des Conversations aussi spirituelles & aussi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara:

Qu'il ne seroit point besoin d'être Mort, pour dire des choses aussi pleines de morale & de raisonnemens, que celles qui se disent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrêt. Elle representa que si elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, quand on veut qu'un Sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fond de Logique, & une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable; que si l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette pensée, il sembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou se défendre, & qu'après une mure délibération de Philosophes, qui auroient examiné la Question selon leurs regles, on auroit donné le parti d'attaquer aux Hommes, & celui de se défendre aux Femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres solidement; que cette solidité étoit d'autant plus admirable, que les matieres étoient galantes, & qu'enfin il étoit bien sûr que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'ésfleurer les choses legerement & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler, Petrarque se montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle vouloit presentement faire des Differtations sur tout; que sa nouvelle folie étoit d'aprofondir toujours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit lui dire quelque chose de galant & d'agréable, il trou-

trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuse compagnie; que véritablement Laure avoit pris le bon parti, en soutenant que c'étoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à se défendre; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons sentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII. Roi de France, & le Duc de Suffolc se joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre, les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princesses avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs & en propositions générales. Elles avoient ensemble de longues conversations, où elles ne se répondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'étoit presque plus possible de les tirer de leurs speculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait souffrir Louis XII. pendant sa vie, quoi qu'elle eût quelquefois l'humeur assez aigre & assez difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étoient mariez ensemble, quoi que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de justes apprehensions à un Mari.

Pluton, pour remédier à ces desordres, défendit,

Que l'on fit les Femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V. devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie, qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les Veines Lactées, & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire, il faut qu'Hervé soit fou. Faire des Questions d'Anatomie à Charles V! Est-il Chirurgien? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Erasme comme un Docteur, sur les fibres & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il fait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes, qui fait la différence des genies, & après cela il ne voudra pas répondre à mes Questions?

Qu'on

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'est rien du tout, répondit Charles V. ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une manière qui sent tout-à-fait son Physicien de profession: c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. est-il défendu à un grand Prince de savoir quelques termes des Sciences? Non, répondit Hervé; mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses, & laisse les termes aux Savans, & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il fait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna,

Que Charles V. ne parleroit plus si savamment de Physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je fais bien, ajouta le Roi des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui est un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle d'une *mort Grammaticale des noms*, & de l'embaras que ces noms donnent aux Savans, dès qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne conçois pas trop bien où une Femme & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère; mais laissons-la en repos, il faut finir, elle sera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se presenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V. qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Physique, & que presentement, il se plaignoit qu'Erasistrate qui étoit Medecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Medecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'est que sans savoir que le sang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Medecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Medecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les Femmes de sa connoissance, lui tiendra le poulx pendant ce tems-là, remarquera celle dont la vue redou-

TOME I.

Q

blera

blera l'émotion de son poulx, & ensuite ira négocier, pour faire obtenir à son Malade cette Femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient que la connoissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agissoit que de savoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'est-ce pas là une belle conséquence? Si c'est ainsi qu'il raisonneoit du tems qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre, mais Pluton qui ne crut pas que sa réponse pût être bonne, ne lui en donna pas le loisir, & prononça brusquement,

Qu'Erasistrate, quoi qu'il eût guéri Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avez-vous? Voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait accoucher dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette Sage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valaient pas mieux que les Hommes d'apresent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son tems les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui répons, *Que les Hommes ne font point d'expériences, parce que dans tous les siècles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la Raison n'a aucun pouvoir, & qu'ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vite, *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui?* La vérité est qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre; je suis pris, & j'accouche sottement.

ment. Je vous assure que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-Femme; car moi qui prétens que les Siècles aient degeneré, puis-je dire aussitôt; *Que tous les Hommes ont les mêmes penchans: que par tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes sottises?* J'avoué que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guere de memoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croi bien, un autre moins habile que lui auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur, je suis très-content de ce Dialogue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il est fort changé, & que je ne le reconnoitrois pas. Moi qui ai lû dans votre ame, & qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis, *Que je suis ravi de ce que vous m'apprenez, que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendrait meilleur, & plus sage qu'il n'étoit de mon tems;* car puis que ce n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité opposée à celle où vous étiez, & de commencer déjà à combattre votre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la savoir avant que vous me l'ayez dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne refute aucunes opinions, que je ne les aye fait repeter je ne fais combien de fois, & en je ne fais combien de manieres à ceux qui les soutiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'esprit, je devine ce que j'ai à refuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la Critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours sur le même ton; je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Propheète, il est vrai, mais assurément c'est à cause de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la chose serieusement, ordonna,

Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes de son Démon familier, pour deviner les pensées des autres; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une Seconde Partie que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jetterent sur Caron, lui arracherent le Livre, & sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble, sans songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton, qu'ils laissoient-là seul sur son Trône.



J U G E M E N T
D E
P L U T O N
S U R
LES DIALOGUES DES MORTS.

S E C O N D E P A R T I E.

IL s'amaña encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette Seconde Partie; chacun vouloit savoir s'il n'y étoit point intéressé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Assemblée si nombreuse; car il falloit satisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord, quand il nomma

Herostrate & Demétrius de Phalere, on remarqua la joye de Demétrius, qui s'attendoit bien à être loué, sur l'Art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux Spéculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire l'infame Herostrate baissa la tête & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son Procès sur l'embrasement du Temple d'Ephèse, avec toute la rigueur qu'il méritoit; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement que Demétrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue, que l'action qu'il croyoit qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, & que Demétrius étoit confondu.

Le pauvre Demétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses esperances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue en comparaison d'Herostrate, qu'il ne put, ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embaras où il étoit; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jetterent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages, à qui elle avoit oui dire, *Qu'une Femme devoit aider elle-même à se tromper pour goûter quelques plaisirs, qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui dans le dessein de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Morts disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant d'avefion pour la Philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarrassé, que les Amans fidèles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes crussent qu'on auroit pour elles une constance éternelle; & elle prétendit qu'aller se rejeter entre les bras de son faux Anubis, c'étoit la même chose que si elle eût été assez dupe pour compter sur la fidélité d'un Amant.

Tou-

Toutes les Morts généralement se récrierent là-dessus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flatées qu'on les dût aimer fidèlement; & qui n'eussent pourtant pas fait la sottise d'aller trouver Anubis dans son Temple. Pauline, qui étoit malheureusement engagée à soutenir que les Amans fidèles étoient extrêmement rares, s'embarassa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à sortir. Elle ne faisoit aucun cas des soins, des empressements, des sacrifices, de la préférence entière qu'on donne à sa Maîtresse sur toutes choses. Tout cela, dont bien des Femmes se contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidelle, tenir bon contre le tems & contre les faveurs; mais toute l'Assemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition si chimérique; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je croi que les Femmes vivantes seroient de même avis que les Morts. Il n'est point besoin que par des idées rigoureuses de fidélité on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à être fidèles; & tout ce que dit Pauline sur cette matiere-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoi qu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est d'ordinaire disposé plus favorablement pour ces fortes de Gens-là, que pour de faux beaux Esprits. Elizabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit, *Que les plaisirs étoient des Terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort légèrement, sans y arrêter le pied,* reprocha fierement à Callirhée que c'étoit être bien hardie que d'oser dire après cela, *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient plus guere, si l'on y faisoit une reflexion un peu sérieuse; que les plaisirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui étoit simple & timide n'osa répondre à Elizabeth; & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarrassée à se justifier.

Can-

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gygès qui lui a ôté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr ; il tâche seulement à deviner pourquoi Gygès l'a tué. Pourvu qu'il puisse prouver qu'il n'a point tant de tort d'avoir voulu faire voir sa Femme dans le Bain à ce perfide favori, il est content. Il se console, en s'imaginant que c'est une nécessité indispensable que de faire parade de son bonheur, & en supposant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *sottise, sottise*. D'un autre côté, on trouva Gygès bien cruel de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flatent un peu ; mais on fut encore bien plus irrité contre Gygès, quand on lui entendit dire, *Que la Nature a si bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite ; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destiné quelque autre cœur, & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe.*

Quoi, disoient les Morts, qui avoient été galants pendant leur vie, Gygès a-t-il entrepris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde ? Pourquoi ne veut-il point que les Amans sentent le plaisir d'être distingués ? Trouveroit-on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit ne l'être que par une certaine nécessité de la Nature qui a voulu qu'on aimât ? On ne pourroit donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite ? Et que devient l'amour ? Quand l'idée que Gygès en donne seroit solide, elle seroit du moins trop dure. On n'a point besoin de veritez desagréables.

Ah ! s'écria Elizabeth d'Angleterre, *Si l'on ôtoit les chimères aux Hommes, quel plaisir leur resteroit-il ?* Qu'ai-je fait à Gygès, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Est-ce pour me contredire, qu'il veut desabuser les Hommes des plus agréables chimères de l'amour ? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité, que personne n'y eût pu parvenir ; & voici présentement Gygès qui nous donne une idée de l'amour si méprisable, que je ne fais si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homere, lors qu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Hélène & de Fulvie ! Ce Prince des Poètes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, disoit-il tout en colere ? Toujours des plaisante-

ries

ries sur moi ? Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le Public ? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter ? Faut-il dire du mal de moi, pour être Bel Esprit ? A-t-on mis la réputation à ce prix-là ? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque ? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poèmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre ; mais comme il n'est pas tems alors de s'amuser à contester, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-tems, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces ; car ce sont deux choses différentes que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces, & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces Messieurs qui veulent plaïanter ; & souvent qui leur en changeroit un seul, feroit grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par l'usage populaire, pour être en droit de badiner sur la divine Iliade ? La réputation d'Homere ne sauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes ? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts se mirent de son parti, & Fulvie fut obligée à desavouer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque & de Théocrite de Chio, tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtez, pour voir si Théocrite de Chio & Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore plusieurs fois, *Parménisque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dès que Théocrite entendit son Histoire, il s'écria, Ah ! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend-il à r'ouvrir mes playes, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais plaïant, & qu'il m'en a coûté la vie ? Etoit-il besoin qu'il

TOME I.

R

eût

eût recours à moi, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parménisque parut si sublime & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y rendoient, étoient de ce style? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le repeter. Stentor le repeta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du tems pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts; prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes Sentences Enigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit été affectée par l'Auteur, & Parménisque répondit: il a mis les Morts dans ses Dialogues pour y parler; & parler, c'est ne savoir ce qu'on dit la plupart du tems. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur son secret. On devient sage, & on ne l'admire plus; on pense, & on n'est plus sa dupe; voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je sai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase, *Il y a une Raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées, il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de tems.

Là-dessus il y eût un Mort malicieux, qui dit à Parménisque; je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette Phrase-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche; c'est celle-ci: *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant, mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage.* J'aurois bien envie de savoir, continua-t-il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal faite. Est-ce là tant de quoi rire? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle

hu-

humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des Hommes? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone que ses Statuës soient de Marbre & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule? Parménisque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de tems après il y eût une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir, *Que les Hommes exercent leur domination sur les Femmes, même en amour; que quoi que l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant.* Je voi bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus ni de mon Histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis de gouverner toujours à ma fantaisie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des Hommes; elle qui a toujours fait de son Mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que presentement même elle voudroit qu'il ne fût point de Maris? Est-ce à elle à se plaindre que les Hommes usurpent la domination sur les Femmes?

Faustine ne demeura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la désavouèrent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnuë pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a que les Femmes soient gouvernées, & se plaindre en même tems de ce qu'elles le sont; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confusion étrange entre toutes les Mortes. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par les Hommes; les autres se loioient de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laissé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût fallu

TOME I.

R 2

qu'il

qu'il eût tâché d'accorder Faustine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'eût pas été trop aisé, ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux; & c'eût été décider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un Jugement regulier; mais les Morts ennuyés de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chasserent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine, & les envoyèrent vider ailleurs leurs differends.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Seneque & Scarron; & aussitôt Seneque se montrant à tous ces Morts: Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour savoir ce qu'il contient. Puis que moi, qui suis un Philosophe très-sérieux, & si je l'ose dire, assez considerable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien par-dessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-présent pour vaincu; je cede tout l'avantage à Scarron, je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira; mais Scarron avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe, & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par là qu'il l'emportoit sur Seneque, sur Chrysippe, sur Zenon, & sur tous les Stoïciens; Ah! par le Styx, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave Homme, il fait bien trouver le mérite des Gens. Je ne me connoissois point encore celui qu'il me donne, je n'avois pas fait reflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philosophie.

Mais quoi, dit fort serieusement Lucilius, le grand ami de Seneque, & son Disciple, d'où vient que cet Auteur se déclare toujours contre la Raïson? Quelle inimitié y a-t-il entre la Raïson & lui? *On ne doit point, à ce qu'il prétend, compter sur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne mérite point d'estime.* Et qu'est-ce donc qui en mérite? A quoi se fierait-on? Surquoi compterait-on? La Raïson seule ne produit-elle pas toutes les vertus? Car elles cessent de l'être, dès qu'elles ne sont que des effets du temperament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de Vertu; mais il faut s'y por-

porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualitez qui sont acquises à force de soins? Socrate est donc deshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu serieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artemise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Morts qui avoient été fort coquettes, & qui ne faisoient pas qu'Artemise fût des leurs. Elles furent charmées de la *comparaison du grand Oeuvre, & de la Fidélité Conjugale*, mais elles ne laisserent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la Fidélité Conjugale n'est pas aussi impossible que le Grand Oeuvre, elle a ses difficultés qui sont presque insurmontables avec de certains Maris de méchante humeur, bourrus & imperieux. Pour moi, j'avoue que je ne me serois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les Maris sont des Gens insupportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance, ni galanterie; ils courent par tout celles dont ils esperent se faire écouter; & voilà comment ils gâtent les Femmes qui sont portées naturellement à la sagesse, & qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Morts du caractère de celle qui débitoit ce raisonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuse qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les Sens l'emportassent sur la Raïson. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer, mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit, & qu'on lui fit dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philosophie. C'est lui qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel par ses Lunettes, & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enseveli dans les plaisirs grossiers de la Table, & par conséquent, disoit-on, selon les regles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit

Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote, Apicius ne vaut guere moins qu'Anacréon; & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les Morts redoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le Systême de Platon sur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris; & cette Princesse sans s'embarasser trop, leur répondit que ce n'étoit pas assurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette science sur les lèvres de ce Savant qu'elle avoit baillé; tant il y a toujours à profiter, disoit-elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus sérieusement. Il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire; il se plaignit qu'on eût renversé son caractère, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses sentimens. Marguerite d'Ecosse parle en Platonicienne, disoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le Divin Platon, ou du moins je me suis bien humanisé.

Là-dessus Arquéanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui à cause des Vers qu'il avoit faits sur elle, & qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été Vieille, foutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faisant parler sur l'amour d'une maniere assez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laissant à la Posterité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philosophe de sa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort surprenant, qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crût Galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philosophie. Il se trouva un Mort qui pour le consoler lui dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère, que comme sa maniere de s'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort enveloppée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embarras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit où il pré-

prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbain. Straton qui croyoit que son nom fût oublié depuis long-tems, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prepara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage; mais sa joye fut bien rabatuë, quand il ne pût rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoua qu'il ne savoit ce que c'étoit que les Préjugez, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son tems on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbain, grace à une application prodigieuse, entendit un peu dequoi il étoit question; mais il ne laissa pas d'être surpris, qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de son métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assez grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux su, c'étoient ces deux Arts, & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere-là, que des Préjugez. Je croi même, ajouta-t-il, que parce qu'on fait que je ne dois pas être fort habile sur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit, *Qu'il faut conserver les Préjugez de la coutume pour agir comme un autre Homme, & se défaire de ceux de l'esprit pour penser en Homme sage*, & je répons brusquement, *Qu'il vaut mieux les conserver tous*. Je n'entens pas bien ma réponse. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conserver tous les Préjugez, tant ceux de l'esprit que ceux de la coutume? Mais il est toujours bon de bannir ceux de l'esprit, puis qu'ils font obstacle à la découverte de toutes les veritez. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des Préjugez de l'esprit, que de s'en défaire, & de conserver en même tems ceux de la coutume; mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défit des Préjugez de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je croi que si on eût mis en ma place quelque Philosophe, on l'eût fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si près.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant, lors qu'il lui vint de

de la part de Pluton un ordre de quitter sa lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit aussi-tôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts, dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre) furent extrêmement fâchez de voir cette lecture finie. Ils se réjouissoient aux dépens des Morts illustres qui étoient intéressés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraitez; & pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les Histoires, ni dans le Dictionnaire historique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de la prise d'un Homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troublait leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prières d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins pour les Anciens leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions défavorables, & que leur gloire, qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes ses plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne: mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret, par les sermens les plus redoutables qui se fassent aux Enfers; mais à dire le vrai, tous les sermens des Enfers ne font pas grand' chose; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes! Ils alloient lui faire la cour avec grand soin pour l'empêcher de parler, & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point; mais Stentor qui se plaisoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le silence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui soutenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues; mais le secret ne put durer fort long-tems.

Un jour David Riccio eut la hardiesse de soutenir à Achille qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Lut, mais avec cette différence, qu'Achille s'étoit amusé à en jouer, tandis qu'il eût été question de fai-

fai-

faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Lut pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin, que les Heros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en même tems de la surprise, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoi qu'il ne fût Heros que par la force de ses poumons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, & propre à se faire entendre par tout l'Enfer; Est-ce là le téméraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bien qu'il sache que quoi qu'il ait été Ministre d'Etat, on se souvient toujours de son origine, & que dans les Nouveaux Dialogues on lui donne un caractère aussi bas qu'au plus misérable Violon qui ait jamais été.

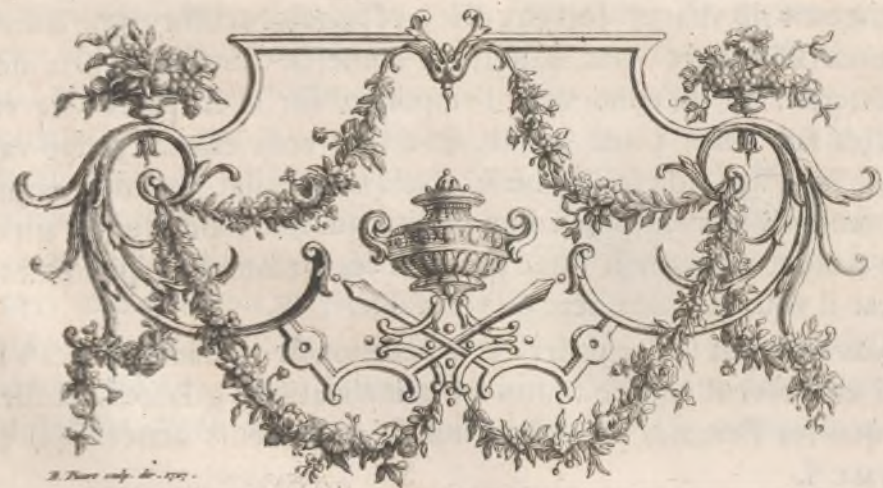
David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flaté qu'après ses aventures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne lui fût jamais tombé en pensée, que malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confusion de David Riccio; & la Duchesse de Valentinois, qui se trouva là présente, insulta encore à ce Malheureux, en disant qu'elle n'avoit jamais de joye plus sensible que quand elle voyoit rabatre l'orgueil de ces sortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, & qu'elle remerciroit volontiers, si elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Duchesse; & remerciez-vous cet Auteur s'il faisoit rouler toute votre gloire sur ce que vous avez été une vieille Coquette? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de visage? Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous disputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportez sur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute grand'Mere que vous étiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Duchesse? Cela n'est point du tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un mérite qui soit fondé sur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les Femmes, répondit Stentor, car il vous fait bien fiere de votre âge.

Moliere ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, & sur les foins que les Femmes prennent pour déguiser leurs années. Il traita

ta cette matiere si agréablement, que Stentor tout surpris de l'entendre, lui dit, mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains discours de Philosophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de Philosophie, s'écria Moliere! On se mocque. Mon caractère est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent? Je ne sai, répondit Stentor, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment, que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, & ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le Pere des Tourbillons & de la Matiere subtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faisoit revénir en enfance. Juliette de Gonzague fut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez la prudence dont elle se piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roi de Mexique eut su combien on le supposoit habile dans l'Histoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucydide & Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviserent à l'exemple de ces derniers de se plaindre aussi; & la foule fut aussi grande chez Pluton qu'elle l'avoit été la premiere fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.



A

A
P L U T O N.
R E Q U E T E

DES MORTS DESINTERESSEZ.

ROI des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échapez à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le Sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles sont de tout Païs, & les Rois même, ni les Conquerans n'en sont pas.

Est-ce que les Belles sont reconnues par tout pour belles, & que les Rois, ni les Conquerans ne sont pas reconnus par tout pour Rois ou pour Conquerans? Mais qu'une Belle Chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux, & son nez large. Elle s'appercvra bien que les Belles ne sont pas de tout Païs. Un Conquerant Chinois qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoître pour un Conquerant, si la fortune le favorisoit; & Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens? Phryné n'eût pas été leur charme. Un Grec savoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eût pas su si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont diffé-

TOME I.

S 2

rens

rens dans les Nations, mais dans toutes Nations on cede au plus fort. Ainsi les Conquerans sont de tout Pais, & les Belles n'en sont pas.

Les vraies loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenons que les loüanges qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis mêmes, sont de vraies loüanges; mais ce sont de vraies loüanges aussi, que celles qui sont données par des Gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louent, ne le fassent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flaté de cette loüange, parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritoit; & Attila étoit-il mieux loué par ceux qui en l'appellant le Fleau de la colere Celeste, étoient bien fâchez d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre?

La Nature agit toujours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'est avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devoit-il point l'arrêter pour lui en demander l'explication? La Nature agit toujours avec beaucoup de regle. C'est-à-dire dans le sens de Socrate, & par rapport à ce qui précède, que la Nature distribue également dans tous les siècles cette douzaine d'Hommes raisonnables, qu'elle a à répandre par toute la Terre; Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit, cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raisonnables à un siècle qu'à un autre. Mais qu'est-ce que juger également? Qu'est-ce qu'imiter dans ses jugemens l'égalité que la Nature observe dans cette distribution? Tout cela est sauvé en apparence par le mot de regle qui est équivoque & dont l'oreille se contente; mais l'esprit ne s'en contente pas, & du moment que cette expression est développée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère, elle est inquiète, pleine de projets chimeriques, elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualitez que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un Ouvrage de l'imagination du tems que nous étions Vivans, car il étoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne se contentoit presque jamais.

core

core tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou? D'une maniere fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des reflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques sont si fous, que le plus-souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les Frenétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus considerables dont nous avons cru être obligez de nous plaindre par le seul intérêt de la Raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues; nous n'avons point été de leur avis. Les Critiques qui se font aux Enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puis que c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Styx vaut bien l'Hippocrène.

Pluton répondit à cette Requête de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué; & sur les plaintes des autres Morts, voici des Reglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Hérostrate, il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

II.

Que des Amans fidèles ne passeroient point pour être aussi rares que des

Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son Avanture.

I I I.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

I V.

Que Scarron reconnoitroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philosophie, ni Descartes de Colin Maillard.

V I.

Que Montezume ne sauroit à fonds que l'Histoire du Mexique.

V I I.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

V I I I.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuse Chimie de Raimond Lulle.

I X.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gygès auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Faustine.

X I.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

X I I.

X I I.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

X I I I.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un joueur de Lut.

X I V.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises Pointes, & que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer, aussi bien qu'à Raphaël d'Urbain.

Ces Réglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiste par de Nouveaux Dialogues, qui méritassent d'être critiquez.



ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.

P R E-

P R E F A C E.

 E suis à peu près dans le même cas où se trouva Ciceron, lors qu'il entreprit de mettre en sa Langue des matieres de Philosophie, qui jusque-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philosophie s'étant bien donné de la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie ne se soucioient de la voir ni en Latin ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins; & que ceux qui l'étoient déjà par la Lecture des Livres Grecs, seroient bien-aisés de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Ciceron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, & la grande réputation qu'il avoit déjà acquise, lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop sèche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Savans. Mais si on me dit à peu près comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Savans, qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux Gens du monde, qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convînt à tout le monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, & je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque con-
voissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire,
TOME I. T mais

mais seulement les divertir, en leur présentant d'une manière un peu plus agréable & un peu plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement; & j'avertis ceux à qui ces Matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; & les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes semblables, & qui soient habitez aussi; mais après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit, & qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, & de ranger dans sa tête sans confusion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes cederoient-elles à cette Marquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir?

A la vérité elle s'applique un peu, mais qu'est-ce ici que s'appliquer? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément, c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Système de Philosophie, que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves, si on veut en suivre bien l'intrigue, & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce Livre-ci sont moins familières à la plupart des Femmes que celles de la Princesse de Clèves, mais elles n'en sont pas plus obscures, & je suis sûr qu'à une seconde lecture tout au plus, il ne leur en sera rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Système en l'air, & qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique, & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes, & que dans le même temps qu'elles contentent la Raison, elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espèce, je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques, où il sauve le fond de sa matière, qui est tout-à-fait sèche, par des digressions fréquentes & souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoique le fond de sa matière fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de besoin que lui du secours des digressions, je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la Conversation; je ne les ai placées que dans des endroits où j'ai cru qu'on seroit bien-aise de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoutumé aux idées principales que je lui offre: Enfin je les ai prises dans mon sujet même, ou assez proche de mon sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes, qui fût entièrement impossible & chimérique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlez ici, mais ils y sont toujours assez à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilège de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les Gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion, & celle-là même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage; si elle étoit contraire à mon sentiment: mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Système, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentez aussi-tôt des Hommes faits comme nous, & puis, si vous êtes un peu Théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusques dans la Lune, ni envoyer des Colonies en ce pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune

TOME I.

T 2

ne

ne sont donc pas Fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Théologie, qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entière sur les Hommes de la Lune, mais ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que j'en parle. Et ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée regne dans tout le Livre, & elle ne peut être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer? Non, c'en est un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.



E N.



ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES MONDES.
A MONSIEUR L***.

Vous voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez Madame la Marquise de G***. Savez-vous bien que ce compte exact sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie? Vous vous attendez à des Fêtes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, & vous aurez des Planètes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe, & vous ne vous en moquez pas tant qu'un autre. Peut-être même ferez-vous bien-aise que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable; car je compte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès, elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise? Sur tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens, je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretiens que j'ai eus avec cette Dame; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle, pour répéter ce qu'elle

T 3

qu'elle a dit, de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissez. Pour moi, je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque? d'avoir ouvert les yeux sur des Livres; cela n'est rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserois, si j'osois, le nom de Savans. Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obligation. Je sai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Conversations que j'ai eues avec la Marquise, je serois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée passer l'Automne. On a souvent décrit des Châteaux pour de moindres occasions; mais je vous ferai grace sur cela. Il suffit que vous sachiez, que quand j'arrivai chez elle, je n'y trouvai point de Compagnie, & que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils se passerent à épuiser les Nouvelles de Paris d'où je venois, mais ensuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.



B. Ponce del. 1727.



PREMIER SOIR.

*Que la Terre est une Planete qui tourne sur elle-même & autour
du Soleil.*

Nous allâmes donc un Soir après soupé nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux, qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure, & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faisoient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobat, ou qui obscurcit la moindre Etoile, elles étoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver; & peut-être sans la Marquise eussai-je rêvé assez long-temps; mais la présence d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une Beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une Beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien genereuse, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui font ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque tou-

toûjours blondes. Ce n'est rien que la Beauté, repiqua-t-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu prêt de tomber tout à l'heure à la vûe de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompense, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, repiqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puisque les Blondes doivent être dans ses intérêts, fit aussi le même effet. Pourquoi les Amans, qui sont bons Juges de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chançons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, lui dis-je; mais reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences; d'où cela vient-il? C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sai quoi de triste & de passionné. Il semble pendant la nuit que tout soit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de silence que le Soleil, les objets que le Ciel presente sont plus doux, la vûe s'y arrête plus aisément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la Nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un Soleil, & une voûte bleuë, mais il se peut que la vûe de toutes ces Etoiles semées confusément, & disposées au hazard en mille figures différentes, favorise la rêverie, & un certain desordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toûjours senti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûe tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en se tournant vers moi? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, & aussi-tôt mon imagination s'est échapée. Quelle est donc cette folie, reprit-elle? Helas! repiquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer, je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, & qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux Veritez à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien, reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la moi, je

croi-

croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comédie de Moliere; c'en est un qui est je ne sai où dans la Raïson, & qui ne fait rire que l'Esprit. Quoi donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la Raïson? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moi vos Etoiles. Non, repiquai-je, il ne me fera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philosophie à la plus aimable personne que je connoisse. Cherchez ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le secret, & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne savois par où commencer mon discours: car avec une personne comme elle, qui ne favoit rien en matière de Physique, il falloit prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toûjours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée generale de la Philosophie, voici par où je commençai.

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux & les yeux mauvais: car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les Etoiles sont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou si elles n'en sont pas; & si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous foudriez pas de le savoir, ce qui reviendroit au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est-là la difficulté. Encore, si ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce seroit toûjours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais Philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toûjours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Théâtre tout-à-fait comme il est; on a disposé les Décorations & les Machines pour faire de loin

TOME I.

V

un

un effet agréable, & on cache à votre vûe ces rouës & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela jouë. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre, qui s'inquiète d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument démêler comment ce Vol a été executé. Vous voyez bien que ce Machinistellà est assez fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard des Philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, & elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à deviner ce qui causoit les mouvemens de l'Univers. Car representez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pythagores, ces Platons, ces Aristotes, & tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne savoient point comment le derriere du Theatre étoit disposé. L'un d'eux disoit, *C'est une certaine Vertu secrete qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de certains Nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Theatre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre, *Phaëton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du Theatre vuide; & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de reputation toute l'Antiquité.* A la fin Descartes, & quelques autres Modernes sont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remuë, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derriere du Theatre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquise, la Philosophie est devenue bien mécanique? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bien-tôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens reglez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la verité. N'avez-vous point eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne meritoit? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sai qu'il ressemble

ble

ble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en verité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une espece de Magie où l'on n'entend rien; & il est sûr qu'une chose est deshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conquë. Mais, Madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné; c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte des Cieux, sont suspendus à différentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planetes n'étant point attachées à un même Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversément, & figurent diversément ensemble, au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres; le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept Etoiles, a toujours été fait comme il est, & le sera encore long-temps; mais la Lune est tantôt proche du Soleil, tantôt elle en est éloignée, & il en va de même des autres Planetes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premieres observations qui ont été le fondement de l'Astronomie; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie est fille de l'Oisiveté, la Geometrie est fille de l'Interêt, & s'il étoit question de la Poësie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien aise, dit la Marquise, d'avoir appris cette genealogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Astronomie. La Geometrie, selon ce que vous me dites, demanderoit

TOME I.

V 2

une

une ame plus intéressée que je ne l'ai, & la Poësie en demanderoit une plus tendre, mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, & nous y menons quasi une vie pastorale; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale, que de parler des Planetes, & des Etoiles Fixes. Voyez si c'est à cela que les Gens de l'Astrée passent leur temps. Oh, répondit-elle, cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celles de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées, & c'est-là ce que les Savans appellent faire un Systême. Mais avant que je vous explique le premier des Systêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athenien dont vous avez entendu parler, qui s'étoit mis dans la fantaisie que tous les Vaisseaux, qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la Nature, sans exception, est destinée à nos usages; & quand on demande à nos Philosophes, à quoi sert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Celestes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au-dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planetes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai. Mais je ne fais pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroît assez net, & assez intelligible, & pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce Systême. Si je vous le

don-

donnois tel qu'il a été conçu par Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, & qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne sais combien de Cercles différemment entrelassés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles étoit si grand, que dans un temps où l'on ne connoissoit encore rien de meilleur, un Roi de Castille, grand Mathématicien, mais apparemment peu dévot, disoit que si Dieu l'eût appelé à son Conseil quand il fit le Monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce Systême fût alors une occasion de péché, parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarrassé les mouvemens celestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au-delà des Etoiles Fixes. Ces Philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps Celestes, faisoient au-delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de crystal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement? C'étoit aussi-tôt un autre Ciel de crystal. Enfin les Cieux de crystal ne leur coûtoient rien. Et pourquoi ne les faisoit-on que de crystal, dit la Marquise? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière? Non, répondis-je, il falloit que la lumière passât au travers; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit absolument; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vu des Comètes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroient tout le crystal des Cieux par où elles passent, & casseroient tout l'Univers; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siècles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Systême est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, & qui dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis, car il est d'une simplicité charmante, & qui

seule le feroit préférer. Il sembleroit, interrompit la Marquise, que votre Philosophie est une espece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais, l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le Plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne seroit presque rien, foyez sûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit; cela est tout-à-fait ridicule. Je ferai bien-aise, dit-elle, que le Système dont vous m'allez parler, imite de fort près la Nature; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces Cercles différens, & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pieces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome, il prend la Terre & l'envoie bien loin du centre de l'Univers, où elle s'étoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne presentement autour du Soleil, la Terre y tourne elle-même, & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne croi pas les avoir entendues. Le Soleil est

au

au centre de l'Univers, & là il est immobile; après lui qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en sorte que le Soleil est à peu près le centre du Cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Venus, qui tourne de même autour du Soleil. Ensuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; aussi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planete à faire sa révolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la suit, en tournant toujours autour d'elle; & si elle tourne autour du Soleil, ce n'est que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous être restée lorsque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avouez que si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers; car je vois dans tout son procédé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui fai bon gré, repliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ai du plaisir à voir presentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je fai bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préséance de deux Planetes ne sera jamais une si grande affaire, que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Cérémonie, fait qu'un Philosophe dans un Système se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien-aise que tout soit fait pour lui; il suppose, peut-être sans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure speculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avez intentée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Système de Copernic, puis qu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic

pernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut à la prière de Gens très-considérables; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre, savez-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil; car enfin on ne change point de place, & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que comme la Terre toute entière marche. . . . Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un Bateau qui allât sur la Rivière, vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oui, mais, repliqua-t-elle, voici une différence, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les Cercles des Planètes sont les Etoiles Fixes, voilà notre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vue en ligne droite au-delà du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes, mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès qu'elles changent de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'est-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait son Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses Etoiles Fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Isle qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, en voyant de certains

nes

nes figures, des lignes & des Cercles tracez sur le bord de la Mer: *Courage, Compagnons, l'Isle est habitée, voici des pas d'hommes?* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est-à-dire, votre nom & vos chiffres gravez sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes, mais ce tour ne s'achève qu'en un an, & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens? elle iroit vers le bout de l'allée, & en même temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut, descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le Soleil, il semble qu'il s'élève; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planètes & les Etoiles Fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planètes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des tems inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planètes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans différens points de vue à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planètes, ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles sont toutes très-

TOME I.

X

re-

reglées. Je consens qu'elles le soient, dit la Marquise, mais je voudrais bien que leur regularité coûtât moins à la Terre, on ne l'a guere ménagée, & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Astres qui font de très-grands Corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense, que les Etoiles Fixes qui seroient dans le plus grand Cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cents soixante fois deux cents millions de lieux? Car il faut que tout cela arrive, si la Terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En verité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieux. Vous voyez bien que neuf mille lieux en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquise, le Soleil & les Astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroît guere portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une très-grande quantité de Marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit souffle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, & que se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du Navire; ou s'il est au milieu d'une Riviere, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la Terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matiere celeste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matiere celeste, & ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Riviere.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soutient-elle sur votre matiere celeste, qui doit être bien legere, puis qu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus leger. Que dites-vous de notre gros Vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puis qu'il yurnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurez le gros Vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une piroüette aussi legere que vous me faites

la

la Terre? Et bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Sytème, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvu à leur feureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconsiderés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matiere celeste. Je gage que si les Indiens favoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroiert les Elephans.

Cela le meriteroit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance, & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre Sytème autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Serieusement, reprit-elle, je ne croi pas dès à present qu'ils me soient fort necessaires, & je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, repliquai-je, vous tournerez avec plaisir, & vous vous ferez sur ce Sytème des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages differens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez, les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes cheveluës, & puis des Têtes rases; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Croissans, tantôt des Villes à Tours de Porcelaine, tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes; ici de vastes Mers; là des deserts épouvantables; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En verité, dit-elle, tout cela meriteroit bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à present, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons?

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de notre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y fera pas si à son aise

TOME I.

X 2

que

que nous. Après cela paroîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas foucier; des Femmes de la Terre de Jessô, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à se peindre de bleu les lèvres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde; des Tartares qui iront fort dévotement en Pelerinage vers ce Grand Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des Lampes, à la lumière desquelles on l'adore; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs Maris; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la Marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais si je voyois tout cela d'en haut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, selon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous assure que je ferois passer bien vite ceux qui s'embarassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous fuit, & tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre, qui est assez solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espèce de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'air est la matière céleste, incomparablement plus pure, plus subtile, & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentez la Terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à Soye qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, & pendant ce temps-

temps-là, la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement general, & se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on ne s'aperçoive du mouvement de la Terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir, cela est vrai jusques dans la Morale. Le mouvement de l'amour propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de Physique, cela s'appelle bailler. Retirons-nous, aussi-bien en voila assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Systèmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis pour épuiser la matière des Systèmes, qu'il y en avoit un troisième inventé par Ticho-Brahé, qui voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquise qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui; que ce Système ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la soutenir, & nullement à la persuader; & enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est, persuade, & sa hardiesse fait plaisir.



SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pu dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle étoit déjà toute accoutumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pu faire Copernic lui-même. Quelque tems après il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la Campagne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussi-tôt sur nos Systèmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être Planete, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est

est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croie la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avoit le dessus; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considerable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denys, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne sera jamais sorti de sa Ville, soit sur les Tours de Notre-Dame, & voye Saint Denys de loin; on lui demandera s'il croit que Saint Denys soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denys, je ne les vois point, on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera, qu'à la vérité quand on est sur les Tours de Notre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint Denis, mais que l'éloignement en est cause; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denis ressemble fort à Paris, que Saint Denis a des Clochers, des Maisons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore ressembler à Paris en ce qui est d'être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint Denis n'est point habité, puis qu'il n'y voit personne. Notre Saint Denis c'est la Lune, & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si fots que votre Bourgeois; puis qu'il voit que Saint Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la Raison pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, & je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse comme la Lune? car il faut cela pour leur ressemblance. Helas! Madame, repliquai-je, être lumi-

neux

neux n'est pas si grand' chose que vous pensez. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considerable. Il est lumineux par lui-même, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a; mais les Planetes n'éclaireront que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumiere à la Lune, elle nous la renvoie, & il faut que la Terre renvoie aussi à la Lune la lumiere du Soleil, il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquise, la Terre est-elle aussi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sauriez vous défaire. La lumiere est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, & retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur presente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur & solide, qui nous renvoie ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire, parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paroît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même maniere, dit la Marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des Conditions élevées au-dessus des nôtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de vûe. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre, ce seroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerais jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurez que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, & qu'ils prennent notre Terre pour un Astre, sans savoir que leur habitation en est un aussi. Pour

TOME I.

Y

ce-

cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissions faire assez régulièrement nos fonctions d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du Monde, y a toujours été tournée depuis; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche & le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se présentait à nous, d'autres taches différemment arrangées nous feroient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la Lune ne tourne sur elle-même, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'est-à-dire en un mois; mais lors qu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, & qu'il devroit se cacher à nous, une jouë, par exemple, de ce prétendu visage, & paroître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son Cercle autour de la Terre, & se mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même jouë. Ainsi la Lune, qui à l'égard du Soleil & des autres Astres, tourne sur elle-même, n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroissent tous se lever & se coucher en l'espace de quinze jours, mais pour notre Terre, elle la voit toujours suspendue au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un Corps qui doit passer pour un Astre, mais aussi elle n'est pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié opposée se montre. Or elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit, *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil*. La Lune dit, *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre*. Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je, il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentez-vous ces deux grandes Boules suspendues dans les Cieux. Vous savez que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du

So.

Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vitesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affoiblit lors qu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumière blanchâtre qui nous vient de la Lune, est la lumière même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lors qu'elle étoit reçue directement sur la Lune, & cette lumière éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lors qu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la manière dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vûë, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en Décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je saurai tout le reste quand il me plaira, je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expli-

TOME I.

Y 2

quer

quer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est Nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vûe par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipe de Soleil pour nous pendant notre jour, & une Eclipe de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine, la Terre est entre elle & le Soleil, & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune; si elle tombe sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyions, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipe de Lune pendant notre nuit, & une Eclipe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouissoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipses toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangez en ligne droite, & que par conséquent celui qui devoit faire l'Eclipe, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devoit être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain Demon qui a les Griffes fort noires, les étend sur ces Astres dont il veut se saisir; & vous voyez pendant ce temps-là les Rivières couvertes de Têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-devote selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Demon. En Amérique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchez quand ils s'éclipsaient, & Dieu fait ce qu'on ne faisoit pas pour se raccommo-der avec eux. Mais les Grecs qui étoient si rafinez, n'ont-ils pas crû long-temps que la Lune étoit enforcée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jeter sur les Herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas

bel-

belle peur il n'y a gueres plus de soixante ans, à une certaine Eclipe de Soleil qui arriva? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des caves, & les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas envain?

En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes, il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce Chapitre-là. Il faudroit donc, repliquai-je, que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choses, & défendît qu'on parlât jamais de rien, car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la Marquise, Ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune que nous en avons ici? Il me paroît tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres, que les Américains crussent notre Terre fâchée contre eux, que les Grecs s'imaginassent que nous fussions enforcés, & que nous allussions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien savoir pourquoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions? Je croirois même, ajoutai-je, en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez foux, & le sont encore assez pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre, & que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des crises à ses Malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoué que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espece de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu, & quoique je ne fasse que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus sûres qui nous viennent de-là.

Et quelles sont ces Nouvelles sûres, interrompit-elle? Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont rapportées par ces Savans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont

Y 3

dé-

découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalitez remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, & qui en renvoient moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoient toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se separe en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une espece de Puits. Nous pouvons nous flater avec bien de l'apparence que c'est une Riviere. Enfin on connoît assez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce sont presque tous noms de Savans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il y a un Promontoire des Songes, une Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer des Crises; enfin la Description de la Lune est si exacte, qu'un Savant qui s'y trouveroit presentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ferois bien-aise de savoir encore plus en détail comment est fait le dedans du Pays. Il n'est pas possible, repliquai-je, que Messieurs de l'Observatoire vous en instruisent, il faut le demander à Astolfe, qui fut conduit dans la Lune par saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste, & je suis sûr que vous serez bien-aise de la savoir. J'avoué qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler saint Jean, dont le nom est si digne de respect; mais enfin c'est une licence Poétique, qui peut seulement passer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme est dédié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions. Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou, parce que la belle Angelique lui avoit préféré Medor. Un jour Astolfe, brave Paladin, se trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur la cime d'une Montagne très-haute, où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra saint Jean, qui lui dit, que pour guérir la folie de Roland, il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la Lune. Astolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne se fait point prier; & aussi-tôt voilà un Chariot de feu qui enleve par
les

les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolfe n'étoit pas grand Philosophe, il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes, d'autres Villes, d'autres Forêts, & ce qui m'auroit bien surpris aussi, des Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'étoit un Vallon, où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espece qu'il fût, & les Couronnes & les Richesses & la Renommée, & une infinité d'Esperances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les aumônes qu'on fait faire après sa mort, & les Vers qu'on présente aux Princes, & les Soupirs des Amans.

Pour les Soupirs des Amans, interrompit la Marquise, je ne fais pas si du temps de l'Arioste ils étoient perdus; mais en ce temps-ci, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous, Madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas, que tout y est, mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite; & la verité est qu'on ne sauroit dire ce qu'elle est devenue. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre, s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celui à qui l'esprit appartient. Je croi que l'Arioste les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs très-sages, étoient pourtant bien pleines; & pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de Visions, tantôt Philosophiques, tantôt Poétiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bien-tôt aussi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en fit avec la permission de saint Jean, & reprit tout son esprit par le nez comme de l'Eau de la Reine d'Hongrie; mais l'Arioste dit qu'il ne le por-

porta pas bien loin, & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de-là. Il n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assez de peine à la porter; car l'Esprit de ce Heros étoit de sa nature assez pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa loüable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux Vers: *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin; mais s'il faut que la chose continue comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne croi pourtant pas que pour ravoir mon esprit, il soit besoin que j'aille par les airs, jusque dans la Lune; mon esprit ne loge pas si haut; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, & si vous voulez bien que je m'en resaisisse, permettez que je le recueille avec mes lèvres.* Cela n'est-il pas joli? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'esprit que par l'Amour; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des lèvres qui sachent le recouvrer; mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons, par exemple, à philosopher presentement, il va droit dans la Lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la Marquise, nos Phioles seront honorablement dans le Quartier des Phioles Philosophiques; au lieu que nos Esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en seroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, & dites-moi bien sérieusement, si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la Lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière assez positive. Moi, repris-je? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine; d'autres Visages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine font-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve, ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune Raison humaine. Qui pourroit pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles sortes de Gens seroient-ce donc, reprit la Marquise avec un air d'impatience? De bonne-foi, Madame, repliquai-je, je n'en fais rien.

rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison, & que nous ne fussions pourtant pas Hommes, & si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espece bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, & des réflexions si sages; une durée si courte, & des vûes si longues; tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les Dieux étoient pleins de Nectar lors qu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en fûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les pussions deviner; car en vérité cela inquiete, de savoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portez eux & nous sur un même Vaisseau, dont ils occupent la Prouë & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Prouë il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne fait point quelles Gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; & vous voudriez savoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flote loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoitra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours-là, & ne nous échapperont pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoitra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, repliquai-je, qu'on ne fait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, & je le meritois sans doute. Cependant je me défendrois assez bien, si je voulois. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vrai-semblance qui me surprend; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous reduire à avouer contre toute raison, qu'il pourra

y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amerique avant qu'elle eût été découverte par Christophle Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient jamais conçu que des hommes pussent être portez par des animaux; ils regardoient la Mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignoit au Ciel, & au-delà duquel il n'y avoit rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettoient sur la Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaisseau étoit sujet à être souvent renversé, il falloit qu'ils se missent aussi-tôt à la nage pour le ratraper, & à proprement parler, ils nageoient tous-jours, hormis le temps qu'ils s'y délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des Flots émus, qu'on étoit maître de la vitesse avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fût, n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourvu seulement qu'il y eût des Peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jeter sur le rivage des Gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent de Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus? Qui a pu les amener par dessus les Mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce les Enfans du Soleil? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sai, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Amériquains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Amériquains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amerique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune; mais ces gran-

grandes Mers paroissent-elles aux Amériquains plus propres à être traversées? En verité, dit la Marquise en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Amériquains étoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquai-je, on commence déjà à voler un peu; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par dessus des Rivieres, ou de voler d'un Clocher à un autre. A la verité, ce n'a pas été un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne represente encore que les premieres planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien-loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu-à-peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter? Eh de grace, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siecles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniere à se rompre aussi-tôt le cou. Et bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la Lune; ses Habitans seront plus propres que nous à ce métier; car il n'importe que nous allions-là, ou qu'ils viennent ici; & nous ferons comme les Amériquains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déjà venus, reprit-elle presque en colere. Les Européens n'ont été en Amerique qu'au bout de six mille ans, repliquai-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air, à l'heure qu'il est, ils s'exercent; quand ils seront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons, & Dieu fait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sai bien ce que j'ajouterai en-

core pour le fortifier. Remarquez que le Monde se développe peu à peu. Les Anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cause de l'excès ou du chaud ou du froid; & du tems des Romains la Carte generale de la Terre n'étoit guère plus étendue que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, & dans des Pays très-chauds, & dans des Pays très-froids; voilà déjà le Monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Océan couvroit toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvés contre toute esperance, devoient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le Monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connoitra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matiere, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en ferois bien fâché, répondis-je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bien pour la persuader. Il n'y a que la Verité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah! vous me soulagez, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROIS.



TROISIÈME SOIR.

Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planetes sont habitées aussi.

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos Entretiens, mais je lui representai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puis qu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en peril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne seroient seulement pas au monde? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ai surmonté la peine que j'y avois, je les croirai. Vous allez bien vite, repris-je, il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espece que l'on croit, & en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de saint Denis? Non, répondis-je, la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que Saint Denis ressemble à Paris.

Z 3

Le

Le Soleil élève de la Terre & des Eaux, des exhalaisons & des vapeurs, qui montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y rassemblent, & forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulièrement autour de notre Globe, & ombragent tantôt un Pays, tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarquerait souvent quelques changemens sur sa surface, parce qu'un grand Pays couvert par des nuages seroit un endroit obscur, & deviendrait plus lumineux dès qu'il seroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'assembleroient diversement, ou disparaîtroient tout à fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la face de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce compte-là, le Soleil n'élève point de vapeurs, ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un Corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelque amas de Rochers & de Marbres où il ne se fait point d'évaporations; d'ailleurs, elles se font si naturellement & si nécessairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je, j'en suis bien fâché; ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers, ne sont peut-être que de grandes cavitez. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune? Non pas tout-à-fait, Madame, répondis-je, nous ne nous déterminerons ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoué ma faiblesse, repliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé; mais conservons-les plutôt, s'il se peut, j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune déserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la vérité, puisqu'il n'y a que l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas

pas

pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie, tantôt une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs, ni d'exhalaisons. Nos nuages que nous voyons portez en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vûes, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées, & rendues visibles par la réunion de leurs parties, après quoi ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, & ne se rassemblent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres même n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change & s'altère, ou par le mouvement secret & invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune est environnée en son particulier, comme notre Terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui est quelque chose de plus que vrai-semblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant disposée dans la Lune autrement que sur la Terre, les effets soient différens, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses Habitans qui renaissent, & nous avons le fond nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la manière de la Lune, que je fais profession de ne pas connoître, le tout proportionné aux besoins de ses Habitans, que je ne connois pas non plus.

C'est-à-dire, me dit la Marquise, que vous savez seulement que tout est bien, sans savoir comment il est; c'est beaucoup d'ignorance sur bien

bien peu de science; mais il faut s'en consoler, je suis encore trop heureuse que vous ayez rendu à la Lune ses Habitans. Je suis même fort contente que vous lui donniez un Air qui l'enveloppe en son particulier, il me sembleroit désormais que sans cela une Planete seroit trop nue.

Ces deux Airs differens, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que savons-nous, comme je vous disois hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoué pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter, qui est assurément considerable; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas, quand même les deux Planetes seroient fort proches, il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau est l'Air des Poissons, ils ne passent jamais dans l'Air des Oiseaux, ni les Oiseaux dans l'Air des Poissons; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossieres que celui de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répandit ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considerer à notre aise les figures extraordinaires! Mais, repliquai-je, s'ils étoient assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de nôtre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairait-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songez, repliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre Air, il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des visites & très-rare & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais où nous sommes, que des plonges de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie

de

de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre consolation à deviner ce que nous pourrions de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est notre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, disent-ils, où sont attachées les Etoiles Fixes, n'a de lui-même aucune lumiere, & par consequent il devroit paroître noir; mais on le voit au travers de l'Air qui est bleu, & il paroît bleu. Si cela est, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur, & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne seroit pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur; & notre Air n'est non plus qu'un gros brouillard qui nous doit alterer la vraie couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere céleste de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que notre Air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre alteration aux couleurs des Corps célestes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la Lune, dit la Marquise, je ne saurois croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un Ciel rouge & des Etoiles vertes, l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble; mais, croyez-moi, la Nature a bien de l'esprit; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il fera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vue different, & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois son adresse, interrompit la Marquise, elle s'est épargné

TOME I.

A a

la

la peine de changer les objets pour chaque point de vûë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un Air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut-être avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'est pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination de certaines Lunettes, au travers desquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le séjour d'Astrée. Un Philosophe la voit comme une grosse Planete qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croi pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, repliquai-je, car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuscules. L'Air qui nous environne, & qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre; & parce qu'il est fort grossier, il en arrête une partie, & nous les renvoie, quoi qu'ils ne nous fussent pas naturellement destinez. Ainsi l'Aurore & les Crepuscules sont une grace que la Nature nous fait; c'est une lumiere que régulièrement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par-dessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune, où apparemment l'Air est plus pur, il pourroit bien n'être pas si propre à renvoyer en embas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil se leve, ou après qu'il est couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur, qui en se fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoiblissant comme de nuance en nuance, les accoutumeroit à sa perte. Ils sont dans des tenebres profondes, & tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappez de tout l'éclat qui est dans le Soleil; ils sont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voilà tombez dans des tenebres profondes. Le jour & la nuit ne sont point liez par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc en-Ciel est encore une chose qui manque aux Gens de la Lune car si l'Aurore est un effet de la grossiereté de l'Air & des Vapeurs; l'Arc-en-Ciel se forme dans les nuages d'où tombent les pluyes, &

nous

nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la Lune, ni vapeurs assez grossieres, ni nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoi ressembleront les Belles de ce Pays-là? Quelle source de comparaisons perdue?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la Marquise, & je trouve qu'on est assez bien recompensé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel; car on ne doit avoir par la même raison ni Foudres ni Tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le Soleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne se montrent; on ne connoît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paroît être un effet de la colere du Ciel; trouvez-vous qu'on soit tant à plaindre? Vous me faites voir la Lune comme un séjour enchanté, répondis-je; cependant je ne fai s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a creusé dans la Lune des especes de Puits, qui sont assez grands pour être apperçûs par nos lunettes; car ce ne sont point des Vallées qui soient entre des Montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que fait-on si les Habitans de la Lune incommodés par l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne se réfugient point dans ces grands Puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs, c'est-là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reste seroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un peuple est dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette vision, j'y consens de tout mon cœur; cependant, à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planete, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre: c'est tout le contraire, puisque nous habitons sur la surface de notre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la Marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous saviez qu'un grand Phi-

TOME I.

Aa 2

loso-

Iofophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être bien-heureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Célestes font par leurs mouvemens ; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie, alors, dit-il, ces Ames crient comme des désespérées, & la Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle voir arriver ici les Bien-heureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoie aussi ; & dans ces deux Planètes on croit avoir assez pourvu à la félicité des Ames, de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir médiocre de voir plusieurs Mondes différens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce, si on le faisoit en effet ? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planètes comme nous pourrons, qui nous en empêche ? Allons nous placer dans tous ces différens points de vue, & de-là considérons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce Monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvemens, par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous, étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devoit dérober, & qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye ; & comme la Lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachez au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure la lumière lui paroît se répandre sur la face de la Terre jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière ; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vue. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorsque tous les autres Corps Célestes se levent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur ;

car

car elle est soixante fois plus grosse que la Lune, & quand les Poëtes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la Lune notre Terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre en petit, & différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus ! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre il se fait des especes de Pèlerinages pour venir nous considérer, & qu'il y a des honneurs & des privilèges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la grosse Planète. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilège d'être mieux éclairés pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avons entrepris de faire de Planète en Planète, nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprens le Saint Denis. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune ; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Venus ne le fera-t-elle pas aussi ? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non*, vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planètes ? N'en doutez pas, repliquai-je, ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planètes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumière que du Soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, jusques-là tout est égal. Cependant il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habitez, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye ; pour moi, je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affirmé dans votre opinion depuis quel-

Aa 3

ques

ques instans. Je viens de voir le moment que la Lune feroit deserte, & que vous ne vous en souciez pas beaucoup, & presentement si on osoit vous dire que toutes les Planetes ne sont pas aussi habitées que la Terre, je vois bien que vous vous mettriez en colere. Il est vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les Habitans des Planetes, non seulement je vous les aurois soutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais si bien crûs que dans celui-là; presentement même que je suis un peu plus de sens froid, je ne laisse pas de trouver qu'il seroit bien étrange que la Terre fût aussi habitée qu'elle l'est, & que les autres Planetes ne le fussent point du tout; car ne croyez pas que nous voitions tout ce qui habite la Terre; il y a autant d'especes d'Animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'Elephant, jusqu'au Ciron, là finit notre vue; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il est l'Elephant, & que nos yeux ne sauroient appercevoir sans secours. On a vu avec des Lunettes de très-petites gouttes d'Eau de Pluie, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poissons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais soupçonné d'y habiter, & quelques Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir, sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou exposez-les au Soleil, ou laissez-les se corrompre, voilà aussi-tôt de nouvelles especes de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles, à qui elle paroît d'une étendue immense, qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes, & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse Planete fera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusque dans des especes de pierres très-dures de petits Vers sans nombre, qui y étoient logez de toutes parts dans des vuides insensibles, & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable; & sur cet exemple,

quand

quand la Lune ne feroit qu'un amas de rochers, je la ferois plutôt ronger par ses Habitans, que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant, tout est animé; mettez toutes ces especes d'Animaux nouvellement découvertes, & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vues, vous trouverez assurément que la Terre est bien peuplée, & que la Nature y a si liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vit seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une sterilité à n'y rien produire de vivant?

Ma Raison est assez bien convaincuë, dit la Marquise, mais mon Imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux; car je vois bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des repetitions, les aura tous faits differens; mais comment se représenter cela? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vue universelle, la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en general sur un même modele; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulez, & des Africains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux modeles particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille dont tous les visages se ressemblent; dans une autre Planete, c'est une autre Famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix; ailleurs on ne parle que par signes; plus loin on ne parle point du tout. Ici, le raisonnement se forme entierement par l'expérience; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de chose; plus loin les Vieillards n'en savent pas plus que les Enfans. Ici, on se tourmente de l'avenir plus que du passé, ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit

dit qu'il pourroit bien nous manquer un fixième Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce fixième Sens est apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelque'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en est échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pû passer, il y a un point où elles nous manquent tout-à coup; le reste est pour d'autres Mondes, où quelque chose de ce que nous favons est inconnu. Cette Planete-ci jouit des douceurs de l'Amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on jouit d'une Paix éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les Mondes, & elle se fera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, & de les égaler en même temps par les compensations.

Etes-vous contente, Madame, ajoutai-je en quittant le ton sérieux? Vous ai-je débité assez de chimeres? Vrayement, répondit-elle, il me semble que j'ai presentement moins de peine à attraper les différences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné. Je me represente comme je puis des Caracteres & des Coûtumes extraordinaires pour les Habitans des Planetes, & je leur compose même des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, repliquai je, je vous conseille d'en laisser le soin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien servie, & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planete.

QUA-



QUATRIÈME SOIR.

Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

Les Songes ne furent point heureux, ils représenterent toujours quelque chose qui ressembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochons à la vûe de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & grotesques. *Bon*, nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & se contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On est bien sûr, dis-je à la Marquise, que Venus tourne sur elle-même, mais on ne fait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de près de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle est une fois & demie grosse comme la Terre, ce qui est une différence absolument insensible aux yeux de si loin, & par conséquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en suis bien aise, dit la Marquise, la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours, comme Venus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete, qui soit

TOME I.

Bb

jo-

jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je. Mais savez-vous ce qui rend Venus si jolie de loin ? c'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vu avec les lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointuës, & apparemment fort sèches; & par cette disposition la surface d'une Planete est la plus propre qu'il se puisse à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre dont la surface est fort unie auprès de celle de Venus, & en partie couverte de Mers, pourroit bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très-favorable aux Amours, Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je vois présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins; un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danfes & des Tournois. Permettez-moi de vous dire, Madame, repliquai-je, que vous ne connoissez guère bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groenlandois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que fera-ce des Habitans de Mercure ? Ils sont encore plus proches du Soleil, & ils en sont deux fois & demie plus proches que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je croi qu'ils n'ont point de memoire, non plus que la plupart des Negres, qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien, qu'ils n'agissent qu'à l'aventure, & par des mouvemens subits, & qu'enfin c'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons de l'Univers. Ils voient le Soleil plus de six fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoie une lumiere si forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuscules, & peut-être n'y pourroient-ils pas distinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils sont accoutumés est si excessive,

que

que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or se fondroient chez eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoi qu'en de certains temps ce soit un Corps fort solide. Les Gens de Mercure ne soupçonneront pas que dans un autre Monde ces liqueurs-là, qui sont peut-être leurs Rivières, sont des Corps des plus durs que l'on connoisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue, parce que Mercure est si petit & si proche du Soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des Astronomes, & qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre; mais ses Habitans ont besoin qu'il achève ce tout en peu de temps; car apparemment brûlez comme ils sont par un grand Poêle ardent suspendu sur leurs têtes ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce temps-là de Venus, & de la Terre qui leur doivent paroître assez grandes. Pour les autres Planetes, comme elles sont au-delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumiere.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, jusques-là que les Rivières se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaïsons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulez, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne sauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourroit même se passer dans

TOME I.

Bb 2

Mer-

Mercuré du Salpêtre & des Pluyes,

Après Mercure, vous savez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoi non* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espèce qu'elle, doivent l'être aussi; mais le Soleil n'est point un Corps de la même espèce que la Terre, ni que les autres Planètes. Il est la source de toute cette lumière que les Planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtes; de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, & d'une Planète à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumière qui se croisent, se traversent, & s'entrelacent en mille façons différentes, & forment d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier, mais quelle sorte de Corps? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours cru que c'étoit un feu très-pur; mais on s'en défabusa au commencement de ce Siècle, qu'on aperçut des Taches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planètes dont je vous parlerai, que tout le Monde Philosophe n'avoit l'esprit rempli d'autre chose, & qu'enfin les nouvelles Planètes s'étoient mises à la mode, on jugea aussi-tôt que ces Taches en étoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les Savans faisoient leur cour de ces prétendues Planètes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-être il y auroit eu querelle entre eux à qui seroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Savans & d'Astronomes, & j'en étois fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Savans se réservent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devoient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puissent, du moins en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quel-

quelque partie de la Lune. Quant aux Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoient point des Planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparaissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'Or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consomment, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce sont là, il y en a tel qui est dix-sept cens fois plus gros que la Terre; car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle est la quantité de cet Or fondu, ou l'étendue de cette grande Mer de lumière & de feu. D'autres disent, & avec assez d'apparence, que les Taches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles, & qui se dissipent au bout de quelque temps, mais de grosses masses solides, de figure fort irrégulière, toujours subsistantes, qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins, & qu'elles se tournent vers nous de différents côtes. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin quoique ce puisse être que le Soleil, il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle. On feroit au centre de tout, on verroit toutes les Planètes tourner régulièrement autour de soi, au lieu que nous voyons dans leur cours une infinité de bizarreries, qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile, & justement dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil, ne verroit rien, ni Planètes, ni Étoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce feroient ses Habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé, répondis-je, je ne songeais qu'à la
situa-
B b 3

situation où est le Soleil, & non à l'effet de sa lumière; mais vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi; les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en être à quelque distance, & tout bien considéré, le Soleil ne feroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité; mais voulez-vous que nous poursuivions notre Voyage des Mondes? Nous sommes arrivés au centre qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond, & je vous dirai en passant, que pour aller d'ici-là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieux, il faudroit présentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planètes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sache, ses jours sont de plus d'une demie-heure plus longs que les nôtres, & ses années valent deux de nos années, à un mois & demi près. Il est environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand, & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites! Ce sont quatre petites Planètes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoi y a-t-il des Planètes qui tournent autour d'autres Planètes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieusement il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planètes, & grandes & petites, n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, repliquai-je, si vous saviez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible, & l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de savoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenue sur la Philosophie; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je; c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens; permis à
elles

elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi un Tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond toutes ensemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous savez que les Planètes sont portées dans la matière céleste, qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matière céleste, qui est depuis le Soleil jusqu'aux Étoiles Fixes, tourne en rond, & emportant avec soi les Planètes, les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne sur lui-même, parce qu'il est justement au milieu de toute cette matière céleste; vous remarquerez en passant, que quand la Terre feroit dans la place où il est, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand Tourbillon dont le Soleil est comme le Maître; mais en même temps les Planètes se composent de petits Tourbillons particuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matière céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est-là le Tourbillon particulier de la Planète, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planète, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fîmes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bien-séance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre petites Planètes, il se les assujettit toutes quatre, & nous qui sommes une Planète principale, croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne ferions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une
qui

qui est dans la nôtre; tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiere céleste, elle devoit agiter les Planetes irregulierement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, repondis-je, peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus petites Planetes, & qui ne nous pourroient resister. Mais nous n'avons rien à esperer ni à craindre, les Planetes se tiennent où elles sont, & les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous savez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un Corps extrêmement leger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs, qui ne se mêlent point, deux Corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places différentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matiere céleste qui remplit ce grand Tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont aussi différentes pesanteurs; chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, & qui lui fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les reglât parmi nous, & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aïse qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec no-

tre

tre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues, & par conséquent ses Lunes ne reçoivent, & ne lui renvoyent qu'une lumiere assez foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela, comme Jupiter tourne sur lui-même en dix heures, & que ces nuits qui n'en durent que cinq, sont fort courtes, quatre Lunes ne paroïtroient pas si nécessaires. Celle qui est la plus proche de Jupiter fait son Cercle autour de lui en quarante-deux heures, la seconde en trois jours & demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept, & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se levent toutes quatre ensemble, & puis se separent presque dans le moment; tantôt elles sont toutes à leur Midi rangées l'une au dessus de l'autre; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des distances égales; tantôt quand deux se levent, deux autres se couchent; sur tout j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Eclipses qu'elles font; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipsent le Soleil; & assurément les éclipses s'étant rendues si familières en ce monde-là, elles y font un sujet de divertissement, & non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquise, à faire habiter ces quatre Lunes, quoique ce ne soient que de petites Planetes subalternes, destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits? N'en doutez nullement, repondis-je. Ces Planetes n'en sont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fussent comme des Colonies de Jupiter; qu'elles eussent reçu de lui, s'il étoit possible, leurs Loix & leurs Coûtumes; que par conséquent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage, & ne regardassent la grande Planete qu'avec respect. Ne faudroit-il point aussi, lui dis-je, que les quatre Lunes envoyassent de temps en temps des Députés dans Jupiter, pour lui prêter serment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de superiorité que nous avons sur les Gens de notre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup sur les Habi-

TOME I.

C c

tans

tans des siennes; & je croi que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui est la plus proche de lui, ils le voyent seize cens fois plus grand que notre Lune ne nous paroît, quelle monstrueuse Planete suspendue sur leurs têtes! En verité, si les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât sur eux, & ne les écrasât, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipses, dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue, répondis-je. L'Inventeur du troisième Système dont je vous parlois l'autre jour, le celebre Ticho-Brahé, un des plus grands Astronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipses, comme le Vulgaire les craint, il passoit sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en sortant de son logis la premiere personne qu'il rencontroit étoit une Vieille, si un Lièvre traversoit son chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse, & retournoit promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu se délivrer impunément de la crainte des Eclipses, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils subiront la Loi commune; & s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

De bonne foi, je croi que cela est ainsi, répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne la voyons. C'est trop peu, il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui après avoir bien pris de la peine à composer des Lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planete qu'ils n'avoient jamais vûe. D'abord le Journal des Savans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philosophes dont cela détruit les opinions forment le dessein de

n'en

n'en rien croire; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite Planete; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Savans, on fait dans Jupiter que notre Terre est au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la vûe à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de favoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me représenterois avec plaisir ces Lunettes de Jupiter dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, & cette curiosité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconsiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde est-ce là? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas si vite que vous pensez, repliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoitroit, notre Terre ce n'est pas nous; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu fait comme tout Jupiter se moque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y a fait le Procès à des Philosophes qui ont voulu soutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter sont assez occupez à faire des découvertes sur leur Planete, pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande, que s'ils navigent, assurément leurs Christophles Colombes ne sauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoissent pas seulement de réputation la centième partie des autres Peuples; au lieu que dans Mercure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres; ils vivent familièrement ensemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins Venus qui est plus éloignée de lui, & encore moins Mercure qui est & plus petit & plus éloigné. En récompense ses Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les siennes & Mars. Voilà assez de Planetes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont Astronomes; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'Univers.

TOME I.

Cc 2

Quoi,

Quoi, dit la Marquise, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon seize Planetes. La Nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que sept, n'est-ce pas là une assez grande faveur? Mais nous, qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées; aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'Astronomie demande presentement.

Je voi, reprit-elle, par ce nombre de seize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a aussi, repliquai-je, & avec d'autant plus de justice, que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter, & par consequent dix fois plus que nous, ses cinq Lunes si foiblement éclairées lui donneroient-elles assez de lumieres pendant ses nuits? Non, il a encore une ressource singuliere & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle, & un grand Anneau assez large qui l'environne, & qui étant assez élevé pour être presque entierement hors de l'ombre du Corps de cette Planete, réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point, & la réfléchit de plus près, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En verité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vûe les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendez, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne favons pas. Vous avez vu des Phosphores, de ces matieres liquides ou seches, qui en recevant la lumiere du Soleil s'en imbibent & s'en penetrent, & ensuite jettent un

un

un assez grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort élevez, qui sont des Phosphores naturels, & qui prennent pendant le jour une provision de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriez nier que ce ne fût un Spectacle assez agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché, & faire sans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous savez encore qu'il y a en Amerique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que favons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux, qui dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtez, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos Rochers, ni de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli; mais puisque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien-aise que tous les Mondes éloignez du Soleil en eussent eu, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah! vraiment, repliquai-je, si vous vous mêliez de Philosophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs Systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse-là, si on desespere d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favorable, & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnez si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi Cercle d'un bout à l'autre de l'Horison, & qui nous renvoyant la lumiere du Soleil feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoi que je fois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout assez hardiment, je vous avouë que je n'oserois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irreguliere. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près & eussent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoi qu'il en soit, les Gens de Saturne sont assez misérables, même avec le secours

cours de l'Anneau. Il leur donne de la lumière, mais quelle lumière dans l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil même qu'ils voyent cent fois plus petit que nous, n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible; & si vous les mettiez dans nos Pays les plus froids, dans la Groënlande, ou dans la Lapponie, vous les verriez fuir à grosses gouttes, & expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau, ce ne seroit point de l'Eau pour eux, mais une pierre polie, un Marbre; & l'Esprit de Vin, qui ne gèle jamais ici, seroit dur comme nos Diamans.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la Marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquai-je, que les deux Mondes qui sont aux extrémités de ce grand Tourbillon, soient opposés en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage dans Saturne, car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne, repris-je, du moins, selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont gens qui ne savent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, & qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

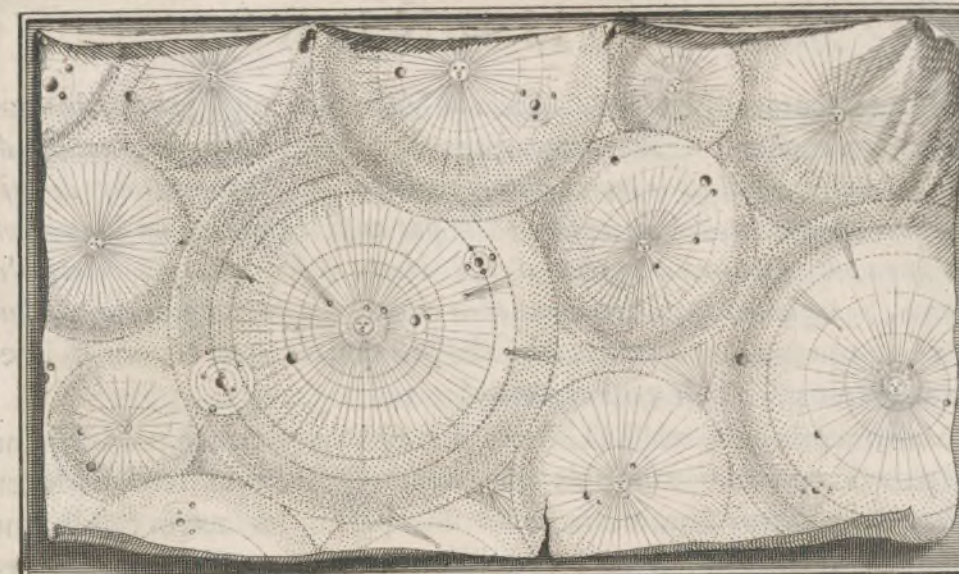
Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous les uns sont vifs, les autres lents; cela ne viendrait-il point de ce que notre Terre étant justement au milieu des autres Mondes, nous participons des extrémités? Il n'y a point pour les Hommes de Caractère fixe & déterminé; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous sommes un mélange de toutes les espèces qui se trouvent dans les autres Planètes. J'aime assez cette idée, repris-je, nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourroit croire que nous serions ramassés de plusieurs Mondes différens. A ce compte il est assez commode d'être ici, on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins, reprit la Marquise, une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation; c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Venus, ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud ni du froid. En vérité si un certain Philosophe rendoit grâce à la Nature d'être Homme & non pas Bête, Grec,

Grec, & non pas Barbare, moi je veux lui rendre grâce d'être sur la Planète la plus tempérée de l'Univers & dans un des lieux les plus temperez de cette Planète. Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous lui rendrez grâce d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoisse, & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnaissance, que ceux que vous tirez de la situation de votre Tourbillon, ou de la température de votre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laissez-moi avoir de la reconnaissance sur tout, jusques sur le Tourbillon où je suis placée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée, est assez petite, il n'en faut rien perdre, & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes, & les moins considérables un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquai-je, que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriez des Tourbillons & de moi, & que vous ne nous négligeriez pas tout-à-fait? Oui, répondit-elle, mais faites que la Philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles fixes, qui passent tout ce que vous avez vu jusqu'ici.





CINQUIÈME SOIR.

Que les Etoiles Fixes sont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planètes, me dit-elle ? Ne le seront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut-être, si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne sauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-sept mille six cents soixante fois la distance d'ici au Soleil qui est de trente-trois millions de lieues, & si vous sachiez un Astronome, il les mettroit encore plus loin. La distance du Soleil à Saturne, qui est la Planète la plus éloignée, n'est que trois cents trente millions de lieues ; ce n'est rien par rapport à la distance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive & assez éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déjà bien foible après un si épouvantable trajet ; il faudroit que par une reflexion qui l'affoiblirait encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumière qui auroit essuyé une réflexion, & fait deux fois un semblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

TOME I.

Dd

Ne

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire: *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils, notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoi chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Enone, *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers si grand que je m'y perds, je ne fais plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en Tourbillons jetez confusément les uns parmi les autres? Chaque Etoile sera le centre d'un Tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense qui comprend notre Soleil & nos Planetes, ne sera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'espaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue, où les Etoiles étoient cloûées, l'Univers me paroissoit petit & étroit; je m'y sentois comme oppressé; présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, & que je suis dans un plus grand air, & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produisant, elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtes les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnés, mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumière foible, empruntée de leur Soleil, ne la poussent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espece de perspective si longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les Habitans de la Terre, ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de notre Tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la Terre; après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les ap-

apperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne feriez presque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne croi pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai: *Ah! si vous saviez ce que c'est que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort serieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au desespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guerissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, & je ne croi pas que les Tourbillons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant; il se fauve de tout, & il n'y a point de Système qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlez-moi franchement, votre Système est-il bien vrai? Ne me déguisez rien, je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien legere. Une Etoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil, par conséquent il faut qu'elle soit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ses Planetes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absolue? Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque

nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnemens de Mathématique sont faits comme l'Amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bien-tôt après il ne faille lui en accorder davantage, & à la fin cela va loin. De même accordez à un Mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence, qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, & de cette conséquence encore une autre; & malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre, les autres Planètes, parce qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes ressemblent à notre Soleil, je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & notre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Notre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planètes qui tournent autour de lui, notre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espèce, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité diffèrent en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies?

Assu-

Assurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que fais-je? Un Tourbillon a plus de Planètes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planètes subalternes, qui tournent autour de Planètes plus grandes; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au-delà duquel s'étend un grand espace vuide; qui va jusqu'aux Tourbillons voisins; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons déserts & sans Planètes; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, & emporte ses Planètes avec soi; d'autres dont les Planètes s'élèvent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guère, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, & j'en voi d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc, repris-je, si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez; qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux, & que dans une seule Constellation où l'on en comptoit peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel?

Je vous demande grâce, s'écria-t-elle, je me rends; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je sais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voie de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, & semées si près les unes des autres, qu'elles paroissent former une lueur continuë. Je voudrois que vous vissiez avec des Lunettes cette fourmillière d'Étoiles, & cette graine de Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Îles Maldives, à ces douze mille petites Îles ou Bancs de sable, séparés seulement par des Canaux de Mer, que l'on sauteroit presque comme des fossés. Ainsi les petits Tourbillons de la Voie de Lait sont si serrés qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler, ou même se donner la main. Du moins je croi que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre, & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent

D d 3

ici

ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes forment apparemment de la règle générale, par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous, & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voisins. Vous voyez donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui sont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lors que vous perdez de vue votre Soleil particulier, il vous en reste encore assez, & votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour, du moins la différence ne peut pas être sensible; & pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils feroient bien étonnés, les Gens de ces Mondes-là, accoutumés comme ils sont à une clarté perpétuelle, si on leur disoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténèbres profondes, & qui quand ils jouissent de la lumière, ne voyent même qu'un seul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Êtres disgraciés de la Nature, & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquise, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait; je voi bien qu'elles ne feroient de nul usage aux Planètes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarraffer de cet attirail de Planètes subalternes. Mais savez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule? Je veux m'imaginer cela, & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir résoudre? car elle est très-bonne en soi, & de la manière dont vous la concevez, elle est sans réponse, & c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé, il auroit six faces plates, & seroit bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui, chacun sur une

une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond, en sorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtes, si les facettes étoient fort petites, seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales; ici elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui sont appuyés sur deux faces voisines, laissent quelque vuide entre eux par en bas, comme cela doit arriver très-souvent, aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'aient été faits que pour être jetés dans des coins de l'Univers qui fussent demeurez inutiles, quoi qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contents d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place, chacun prend la manière de tourner, qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrènent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, est comme un Balon qui s'étendrait, si on le laissoit faire, mais il est aussi-tôt repoussé par les Mondes voisins, & il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, & ainsi de suite; & quelques Philosophes prétendent que les Étoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, & ne paroissent briller à reprises, que parce que leurs Tourbillons poussent perpétuellement le nôtre, & en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se defenflent à chaque moment, & ces Mondes qui se combattent toujours; & sur tout j'aime à voir comment ce combat fait

fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Cometes, qui sont toujours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe venerable, ou d'une queue majestueuse.

Ah! quels Députés, dit-elle en riant! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les Cometes ne sont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extremités: mais ce Tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, & plus plat par en-bas, & c'est par en-bas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle ne prévoient pas qu'en-bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé; & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je suppose qui est le nôtre, & qu'elles en coupent les extremités. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard, on peut croire qu'elles marchent au dessus de Saturne. Il est nécessaire, vu la prodigieuse distance des Etoiles fixes, que depuis Saturne jusqu'aux extremités de notre Tourbillon, il y ait un grand espace vuide, & sans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'usage, c'est l'appartement des Planetes étrangères qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de notre Tourbillon, & de se mêler avec nos Planetes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople, mais seulement dans un Faux-bourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambassadeurs sans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voisins.

A en juger par toutes ces choses, repliqua-t-elle, nous sommes bien fiers. Cependant je ne fais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu

lieu que les nôtres qui ne sont pas faites de la même maniere, ne seroient pas si propres à se faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queues & les barbes, répondis-je, ne sont que de pures apparences. Les Planetes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais en entrant dans notre Tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre-nous n'a pas encore été trop bien expliquée; mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espece d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroi, & qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt se ranger ici avec les autres Planetes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent, & se repoussent l'un l'autre; je croi que dans ce pas-là une pauvre Planete est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete; c'est la Comete elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comete ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre Monde, ceux qui ont déjà fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tôt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle, disent-ils peut-être, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre Monde, & qui crient aussi tôt, *Nouveau Soleil, Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre, Terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oui, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vu dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces So-

leils ont perdu leur lumière; grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité générale sur toutes les Planètes; car que faire sans Soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Étoiles fixes qui ont disparu ne se font pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, & qu'alors nous les voyons, tantôt la moitié obscure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences la cinquième Lune de Saturne est faite ainsi, car pendant une partie de sa révolution, on la perd absolument de vue, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la Terre, au contraire elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir. Et quoique cette Lune soit une Planète, qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de passagères. Je prendrai bien pour vous obliger cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Étoiles qui ont des temps réglés pour paroître & pour disparaître, ainsi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des Étoiles qui disparaissent, & ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auroient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-Soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se feront pas éteints; ils se feront seulement enfoncer dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura suivi son Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Étoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous; car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus légers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Étoiles fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de

temps

temps à ne faire que paroître & disparaître, & enfin disparaissent entièrement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des temps réglés, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparaîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-tems. Prenez votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Étoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obscurcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres, ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matière solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matière solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entières; pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire; la force du Soleil la rompit & la dissipa, mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Presentement que je fais les conséquences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah! Madame, répondis-je, rassurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette masse immense de matière qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps célestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Mémoires les unes aux autres, les premières auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Rose, les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela

TOME I.

E e 2

elles

elles diroient, *Nous avons toujours vu le même Jardinier, de memoire de Rose on n'a vu que lui, il a toujours été fait comme il est, assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas.* Le raisonnement des Roses seroit-il bon? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paroïtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la Marquise, je voi les Mondes bien éloignez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roses, ils ne sont que comme les Roses mêmes qui naissent & qui meurent dans un jardin les unes après les autres; car je m'attens bien que s'il disparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles, il faut que l'espece se répare. Il n'est pas à craindre qu'elle perisse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je croi aisément que tout cela peut être, mais je croi aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiere propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits differents, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jeter les fondemens d'un nouveau Monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planetes ou des Animaux par une révolution continuelle? Je suis persuadé, & vous l'êtes déjà aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes, & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans, que l'on voit avec les Lunetes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y

a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible; & c'est dans la voye de Lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilliere de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement & d'inquietude. De bonne foi, dit la Marquise, je trouve à present les Mondes, les Cieux, & les Corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyez, repliquai-je, n'en parlons plus, aussi-bien vous voilà arrivée à la dernière voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà, il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes que ces grands Pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut, il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le Systême de l'Univers! je suis savante! Oui, repliquai-je, vous l'êtes assez raisonnablement, & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ni le Ciel, ni les Etoiles, sans songer à moi.

Puis que j'ai rendu compte de ces Entretiens au Public, je croi ne lui devoir plus rien cacher sur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien, qui vint long-temps après les autres, mais qui fut précisément de la même espece. Il portera le nom de Soir, puis que les autres l'ont porté, il vaut mieux que tout soit sous le même titre.





SIXIÈME SOIR.

*Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres
Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.*

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus de Mondes, Madame L. M. D. G. & moi, & nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, & y entrai justement comme deux hommes d'esprit & assez connus dans le monde, en sortoient. Vous voyez bien, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avouërai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous, je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne sai comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planetes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas; moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une

d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a cruë sur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habitans des Planetes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mystères dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront Peuple sans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'en vangent en tournant les raisonneurs en ridicules, & c'est, ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espece méprise ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaïsanter des Habitans des Planetes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puisqu'ils savent plaïsanter, que d'en raisonner, puis qu'ils ne le savent pas faire. Vous en seriez fortie avec leur estime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité, dit la Marquise! vous n'avez point de conscience. Je vous avouë, répondis je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces veritez-là, & que je les sacrifie volontiers aux moindres commoditez de la Société. Je voi, par exemple, à quoi il tient, & à quoi il tiendra toujours, que l'opinion des Habitans des Planetes ne passe pour aussi vrai-semblable qu'elle l'est; les Planetes se présentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumière, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes seroient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La Raïson a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies, la Raïson vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne sont que des Corps lumineux; & puis comment seroient faits leurs Habitans? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les intérêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination? Il faudroit bien du cou-

courage pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur Raïson en la place de leurs yeux. Je voi quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les Planetes sont des Terres; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas vûes sous une apparence différente; il leur souvient toujours de la première idée qu'ils en ont prise, & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui en croyant notre opinion, semblent cependant lui faire grace, & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Et quoi, interrompit-elle, n'en est-ce pas assez pour une opinion qui n'est que vrai-semblable? Vous seriez bien étonnée, repris-je, si je vous disois que le terme de vrai-semblable est assez modeste. Est-il simplement vrai-semblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort sûre, & sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez souhaiter en pareille matière, & qu'il ne se présente pas le moindre sujet de douter, qui suspende & qui arrête votre esprit; car du reste, vous n'avez jamais vû Alexandre, & vous n'avez pas de démonstration Mathématique qu'il ait dû être; mais que diriez-vous si les Habitans des Planetes étoient à peu près dans le même cas? On ne sauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathématique; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez, la ressemblance entière des Planetes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les besoins de leurs habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées; & ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne sauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient, ces Habitans des Planetes, ils ne sauroient se déclarer par plus de marques, & par des marques plus sensibles; après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de chose purement vrai-semblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été? Non pas tout-à-fait, répondis-je; car quoi que nous ayons sur

les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne fai plus en quel rang les mettre dans mon esprit; ils ne sont pas tout-à-fait certains, ils sont plus que vrai-semblables, cela m'embarasse trop. Ah! Madame, repliquai-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus grossieres, marquent les heures, il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la difference d'une simple vrai-semblance à une certitude entiere; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-semblance, & qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. Placez les Habitans des Planetes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sai combien de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-fait prouvez, je croi qu'ils seront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaisir d'arranger mes idées; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là? Parce que quand vous croirez les Habitans des Planetes un peu plus, ou un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devoit être crû, en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je croi fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, repliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons? Je ne vous prouvois les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, & accommodez à votre usage; en eussai-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur? Oui, dit-elle, prenez-moi présentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je croi l'avoir trouvée; cependant elle est si bonne & si naturelle, que je n'oserois m'assurer d'en être l'Inventeur. Il est toujours sûr qu'un Savant entêté qui y voudroit répondre, seroit réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule maniere dont un Savant puisse être confondu. Il faut ou que tous les Corps Celestes tournent en vingt-quatre

tre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, attribué ce mouvement à tous les Corps Celestes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'absurdité n'en faute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planetes sont certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil; mais ces révolutions sont inégales entre elles, selon les distances où les Planetes sont du Soleil; les plus éloignées sont leurs cours en plus de temps, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, sont leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planete, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. De plus, il est sûr que les Planetes ont des mouvemens sur leurs propres centres, ces mouvemens sont encore inégaux, on ne fait pas bien sur quoi se regle cette inégalité, si c'est ou sur la difference grosseur des Planetes, ou sur leur difference solidité, ou sur la difference vitesse des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles sont portées, mais enfin l'inégalité est très-certaine, & en general, tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses, se trouve en même temps varié par des differences particulières.

Je vous entens, interrompit la Marquise, & je croi que vous avez raison. Oui, je suis de votre avis; si les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux selon leurs distances, ainsi qu'elles sont autour du Soleil; n'est-ce pas ce que vous voulez dire? Justement, Madame, repris-je; leurs distances inégales à l'égard de la Terre, devoient produire des differences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre; & les Etoiles fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement general, du moins situées en lieu où ce mouvement devoit être fort affoibli, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche? Les Cometes qui sont étrangères dans notre Tourbillon, qui y tiennent des routes si differentes les unes des autres, qui ont aussi des vitesses si differentes, ne devoient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures?

Mais non, Planetes, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de difference, on pourroit s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En verité, cela doit être étrangement suspect.

Oh! dit la Marquise, puis qu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien-aise qu'une chose qui n'est point du genie de la Nature, retombe entierement sur nous, & qu'elle en soit déchargée, quoique ce soit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je suis si ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même, soient précisément de vingt-quatre heures, & toujours égaux les uns aux autres, j'aurois assez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité? Oh! répondis-je, je refuse les Pendules; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait justes, & quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures fera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de soupçonner la Terre de quelque irregularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on a pour elle, je ne me ferois guere plus à la Terre qu'à une Pendule; les mêmes choses à peu près qui déregleront l'une, déregleront l'autre; je croi seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour se déregler sensiblement, c'est tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil? Et alors se trouvant dans un endroit où la matiere seroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-même. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante & cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons presentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siècles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brus-

que,

que, & sa methode est d'amener tout par des degrez qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisez. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel, & par consequent tout change; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vûe dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considerablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son front & son menton se sont avancez, de sorte que tous ses agrémens sont évanouis, & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une tête de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes, & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté? c'a été justement cette tête de Demoiselle, qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en récompense, repliquai-je, les changemens qui arrivent sur notre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent, j'entens quelque visage à la maniere de la Lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles, il pourroit être que des Femmes qui observeroient, y verroient de beaux visages d'Hommes. Moi, Madame, je ne fais si je ne vous y verrois point. J'avoué, dit-elle, que je ne pourrais pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure; arrive-t-il sur la Terre des changemens considerables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui marquent necessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Souvent, assez loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons petrifiez. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été? Les Fables disent qu'Hercule separa avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant

F f 3

fi-

situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan, & qu'aussitôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des temps reculez, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains, cela n'est pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre, & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre; car vous savez, Madame, que les mers sont des taches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes, en ont fait naître d'autres, & ont changé le cours des Rivières; les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui sont des terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de soufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles renferment & qu'elles exhalent présentement par des soupiraux tels que le Vésuve & l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes, dont il seroit envelopé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entr'elles, par les différens degrez de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entre-elles. Tantôt ces Bandes s'étrecissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réunissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables, que si notre Océan inondoit toute la Terre ferme, & lais-

soit

soit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies, & qu'ils ne vivent également sur la Terre, & dans l'Eau, je ne sai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens, & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planete est bien tranquille auprès de ces deux-là, & nous avons grand sujet de nous en louer, & encore plus s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit-là une nouvelle considérable! Très-considérable, répondis-je. On a vu dans Jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumière, plus éclatante que le reste de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement, peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies, sans préjudice des Déluges, qui y sont communs. Mais quoi qu'il en soit, cette lumière de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui, selon les apparences, est aussi ancienne que le Monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais vûe. Comment une lumière fait-elle pour se cacher, dit-elle? Il faut pour cela une adresse singulière.

Celle-là, repris-je, ne paroît que dans le temps des Crépuscules, de sorte que le plus souvent ils sont assez longs & assez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laisser paroître, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les Crépuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement, & elle a fait quelque temps les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en étoient presque plus touchés; les deux dernières Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravies, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc un mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil est couché, & le Crépuscule fini, une certaine lumière blanchâtre qui ressemble à une queue de Comète. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crépuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solstice d'Hiver on la voit soir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crépuscules, qui ont trop de force & de durée;

durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, & l'apparence y est toute entière. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matière un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étendue; la plupart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la surface intérieure de cette matière, en sont renvoyés vers nous, & y arrivent lors que les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crépuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crépuscules lui viendront de cette espèce d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoie les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crépuscules assurés pour toutes les Planètes, qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planètes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature selon le penchant que je lui connois à l'économie, ne se feroit servir que de ce seul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette économie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crépuscules, dont l'une, qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi des vapeurs & des exhalaisons assez grossières pour produire des Crépuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen général aux besoins de toutes les autres Planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon, à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planètes, s'ils favoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquise, on n'est pas à mépriser pour être enveloppé d'un air épais, puisque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil, &

ne

ne sert-il point à rompre la première force des rayons, qui auroit peut-être été excessive? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Système que vous avez fait assez heureusement. On y pourroit ajouter que ces vapeurs produiroient des espèces de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous, & on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoi qu'on en ait toujours assez d'envie, & les vrais Philosophes sont comme les Elephans, qui marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit bien affermi. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espèces, Elephans & Philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moi encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Systèmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je fai du Ciel, & je ne croi pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes & aussi merveilleuses que quelques Observations que je lisois l'autre jour dans un Abrégé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent, & s'en vont en pluie; cela n'a pas été vu pour une fois à la Chine, j'ai trouvé cette Observation en deux temps assez éloignés, sans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fusée, toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient réservés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philosophes se croyoient fondez en expérience, pour soutenir que les Cieux & tous les Corps Célestes étoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dissoudre par milliers, cela est assez différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours ouï dire que les

TOME I.

Gg

Chi-

Chinois étoient de si grands Astronomes? Il est vrai, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à être separez de nous par un long espace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être separez par une longue suite de siecles; tout éloignement est en droit de nous imposer. En verité, je croi toujours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, & que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouïssons-en tandis que nous le possédons; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les Sciences & dans les speculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent composer toute votre Philosophie.



HIS-

HISTOIRE

DES

ORACLES.

TOME I.

Gg 2

P R E F A C E.

Ly a quelque temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Medecine, & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démon, & de leur cessation entiere à la venue de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin ne fussent point privés d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis reflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Savans, & il a eu raison de négliger des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il cite très-fidèlement, & dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse lors qu'il les prend du Grec; il entre dans la discussion de beaucoup de points de critique, quelquefois peu nécessaires, mais toujours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des reflexions, par des traits ou de Morale, ou même de Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnaissance. De plus Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très-souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se présente, & dans cette parenthese-là il y enchasse une autre parenthese, qui même n'est peut-être pas la dernière; il a encore raison, car ceux pour qui il a prétendu écrire, sont faits à la fatigue en matiere de lecture, & ce desordre savant ne les embarrasse pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fussent guere accommodés si elle eût été en cet état; les Dames, & pour ne rien dissimuler, la plupart des Hommes de ce Pais-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Sur tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être

être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus songé à traduire, & j'ai crû qu'il valoit mieux en conservant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avoue qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ai fait; j'ai changé toute la disposition du Livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi, ou trop peu d'agrément pour récompenser le peu d'utilité; j'ai ajouté non-seulement tous les ornemens dont j'ai pu m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question; sur les mêmes faits & sur les mêmes passages que me fournissoit Monsieur Van-Dale, j'ai quelquefois raisonné autrement que lui, je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup de raisonnemens qui ne sont que de moi, enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'eusse mis d'abord selon mes vûes particulieres, si j'avois eu autant de savoir que Monsieur Van-Dale. Comme j'en suis extrêmement éloigné, j'ai pris sa Science, & j'ai hasardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est; je n'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien si j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que ceci vienne à sa connoissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé, elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puis qu'assurément ce qui lui appartient ici paroitra encore tout-à-fait beau, quoi qu'il passe par mes mains.

Au reste, j'apprens depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ai prise dans les Nouvelles de la Republique des Lettres, est que Monsieur Moebius, Doyen des Professeurs en Theologie à Leipsic, a entrepris de refuter Monsieur Van-Dale. Veritablement il lui passe que les Oracles n'ont pas cessé à la venue de Jesus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'aient pas été les Auteurs des Oracles. C'est déjà faire une breche très-considerable au Systeme ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au-delà du temps de la venue de Jesus-Christ, & c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons, si le Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre, ou même la ruine entierement; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pensée; mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la Republique des Lettres il paroît qu'une des plus fortes raisons de Monsieur Moebius contre M. Van-Dale, est que Dieu défendit aux Israélites de consulter les Devins & les Esprits de Pithon, d'où l'on conclut que Pithon, c'est-à-dire les

les Démons, se mêloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuel vient à la suite. Monsieur Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos; pour moi, je déclare que sous le nom d'Oracle je ne prétends point comprendre la Magie dont il est indubitable que le Demon se mêle; aussi n'est-elle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas même selon le sens des anciens Payens, qui d'un côté regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion, & de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Necromancien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Erieto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle; & s'il faut marquer encore cette distinction, même selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venue de Jesus-Christ, & cependant on ne peut pas prétendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de Monsieur Moebius ne fait rien contre moi, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ai à dire, c'est que l'on m'a averti que le R. P. Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une piété solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe, en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement les Poëtes. J'avoue que j'en ai été un peu fâché; cependant je me suis consolé par la lecture du Chap. XXI. du Liv. II. de cette Méthode, où je n'ai trouvé que dans l'Article XIX. en assez peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle. La veritable raison du silence imposé aux Oracles, étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Verité éclairoit le monde, & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures, des Astrologues, des observations des entrailles des Bêtes, & de la plupart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impostures, où les hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures, & à double sens. Enfin, s'il y avoit des Oracles où les Demons donnoient des réponses, l'avenement de la Verité incarnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'assure de Saül. Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, très-brievement, & sans aucun dessein d'approfondir la matiere, c'est bien en dire

dire assez que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des hommes, de revocquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Demons que dans les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisément parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les esprits plus éclairés par la publication de l'Evangile se desabusèrent, ce qui suppose encore des fourberies humaines, & ne s'est pu faire si promptement. Cependant il me paroît qu'une question décidée en si peu de paroles, peut être traitée de nouveau dans toute son étendue naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la répétition; c'est lui remettre en grand ce qu'il n'a encore vu qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en étoient quasi imperceptibles.

Je ne sai s'il m'est permis d'allonger encore ma Preface par une petite observation sur le stile dont je me suis servi. Il n'est que de Conversation; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur; j'ai pris cette idée d'autant plus aisément qu'il falloit en quelque sorte disputer contre lui, & les matieres que j'avois en main étant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont invité à une maniere d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel! J'avoüe que le stile bas est encore quelque chose de pis; mais il y a un milieu, & même plusieurs. C'est ce qui fait l'embaras; on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut, & à n'en point sortir.



HISTOIRE DES ORACLES.

MON dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux Demons, & les fait cesser à la venue de JESUS-CHRIST; mais en la combattant, il faudra nécessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leurs progrès, les différentes manières dont ils se rendoient, & enfin leur décadence, avec la même exactitude que si je suivois dans ces matières l'ordre naturel & historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philosophes. Les principes en sont si cachez que la Raison humaine ne peut presque sans temerité songer à les découvrir; mais quand il n'est question que de savoir si les Oracles ont pu être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut être la difficulté? Nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou Imposteurs, ou Dupes? sur tout, quand il n'est question que de savoir en quel temps les Oracles ont cessé, d'où peut naître le moindre sujet de douter? Tous les Livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont été rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

TOME I.

Hh

Mais

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile; nous y faisons entrer des préjugés, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvez naturellement, & ces difficultez, qui ne viennent que de notre part, sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croi, de bien considérables, si nous ne les y avions mises. Elle étoit de sa nature une affaire de Religion chez les Payens, elle en est devenue une sans nécessité chez les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugés, qui ont obscurci des veritez fort claires.

J'avoue que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses Religions. Ils regnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain, mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher, & d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement? il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'Ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire je les en loue, mais enfin quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'Erreur d'avec la Verité, que de respecter l'Erreur mêlée avec la Verité.

Le Christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves, mais il y est encore presentement plus que jamais, par les soins que de grands Hommes de ce Siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis sur notre Religion d'une juste confiance, qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre Parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils aient été, n'ont point été rendus par les Demons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jesus-Christ. Chacun de ces deux Points mérite bien une Dissertation.

P R E-

P R E M I E R E DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point été rendus par les Demons.

IL est constant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faisans, & condamnez à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la Raison nous apprend ensuite que ces Demons ont pu animer des Statues & rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis; il n'est question que de savoir s'ils ont reçu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un Point de fait dont il s'agit; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être révélé, si la connoissance nous en eût été nécessaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles aient été rendus par des Demons, & dès lors nous sommes en liberté de prendre parti sur cette matiere; elle est du nombre de celles que la Sagesse Divine a jugées assez indifférentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partagez; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les Oracles. D'où vient cela? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le temps present. On a crû dans les premiers Siècles du Christianisme, que les Oracles étoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, soit bon, soit mauvais, est sujet à être bien répété, & ce qu'ils n'ont pu eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. S'ils ont prévu cela, ils ont bien fait de ne se pas donner toujours la peine de raisonner si exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils crû que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel? Recherchons-en presentement les raisons; nous verrons ensuite, si elles étoient assez solides.

TOME I.

Hh 2

C H A-

CHAPITRE I.

Première Raison, pourquoi les anciens Chrétiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Demons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles & des Génies.

L'Antiquité est pleine de je ne sai combien d'Histoires surprenantes, & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde fait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaisseau étant un soir vers de certaines Isles de la Mer Egée, le vent cessa tout-à-fait. Tous les Gens du Vaisseau étoient bien éveillés, la plupart même passoient le temps à boire les uns avec les autres, lors qu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Isles, & qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre, mais à la troisième il répondit. La Voix lui commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fût faisi de frayeur & d'épouvante. On délibéroit si Thamus devoit obéir à la Voix, mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivés au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire; mais que si un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, & aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtes des plaintes & des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le Vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome, & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens sçavans dans la Theologie Payenne, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan, & il fut conclu que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'est ainsi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cleombrote conte cette Histoire, & dit qu'il la tient d'Epithérès son Maître de Grammaire, qui étoit dans le Vaisseau de Thamus lors que la chose arriva.

Thu-

Thulis * fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Océan. C'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle presentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusque-là, il étoit d'une belle étendue. Ce Roi enflé de ses succès & de sa prospérité, alla à l'Oracle de Serapis, & lui dit:

Toi qui es le maître du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la vérité. Ta-t-il jamais eu, & y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moy?

L'Oracle lui répondit.

Premierement Dieu, ensuite la Parole, & l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie est toujours incertaine.

Au sortir de-là, Thulis fut égorgé.

Eusebe a tiré des Ecrits même de Porphyre, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles suivans.

1. *Gémissez, Trépiaz. Apollon vous quitte; il vous quitte, forcé par une lumière celeste. Jupiter a été, il est, & il sera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déjà condamnée au silence depuis longtemps. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre, disoit Apollon à son Prêtre, ne m'interroge plus sur le divin Pere, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

Auguste † déjà vieux, & songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoi qu'Auguste n'épargnât pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéissent, me chasse d'ici & me renvoie dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler.

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pu douter que les Demons ne se mêlassent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere, aussi-bien que Jesus-Christ, est le Maître des Demons, dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers; ou si cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut sans impiété donner des sens contraires à une même chose quoi qu'elle

re-

* Suidas. † Suidas, Nicephore, Cedrenus.

regarde la Religion, ce grand Pan est Jesus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur & une consternation generale parmi les Demons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis, un Oracle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mêmes?

Si ces autres Oracles eussent été rendus par des Prêtres Impositeurs, qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mêmes, & à publier la cessation de leurs Oracles? n'est-il pas visible que c'étoient des Demons que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la Verité? De plus, pourquoi les Oracles cessoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres?

CHAPITRE II.

Seconde Raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Système du Christianisme.

Les Demons étant une fois constans par le Christianisme, il a été assez naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles & les autres miracles Payens qui sembloient en avoir besoin. Par-là on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces evenemens, on confirmât leur existence, & la Religion même qui nous la révèle.

De plus, il est certain que vers le temps de la Naissance de Jesus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs prophanes. Pourquoi ce temps-là plutôt qu'un autre avoit-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Système de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils; mais alors il les dépouille

pouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout flechisse sous Jesus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sai quoi de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la verité desquelles on est bien aise d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.

CHAPITRE III.

Troisième raison des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

Jamais Philosophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chez les Chrétiens pendant les premiers Siecles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les différentes Sectes de Philosophes; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens favans. De-là vint l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon; on le regardoit comme une espece de Prophete, qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme, sur tout la sainte Trinité, que l'on ne peut guere nier qui ne soit assez clairement contenuë dans ses Ecrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit conçû. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des Creatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être forties immédiatement de ses mains, & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jesus-Christ, & c'est-là peut-être la cause pourquoi jamais Heresie n'a été ni plus generalement embrassée, ni soutenue avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lors qu'il lui étoit favorable, se trouva tout plein de Demons, & de-là ils se repandirent aisément dans le Système que les Chrétiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Demons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des hommes; que ce soient des Genies aériens destinés à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoi qu'ils

qu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils pénétrant dans toutes nos pensées; qu'ils aient de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchants; & que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de fortes de Sacrifices, & tant de Ceremonies différentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Demons, auxquels on pût donner le soin des fourberies des Oracles. Plutarque * cependant assure qu'il en reconnoissoit; & à l'égard des Platoniciens, la chose est hors de doute. Eusebe dans sa Préparation Evangelique, † rapporte quantité de passages de Porphyre, où ce Philosophe Payen assure que les mauvais Demons sont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, & des Malefices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantômes; que le Mensonge est essentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la plupart de nos passions; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des Dieux; que leurs corps aériens & spirituels se nourrissent de suffumigations, de sang répandu, & de la graisse des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, soit tombée en partage; & enfin à la tête de cette troupe de mauvais Demons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joye, & y ajoutèrent même un peu du leur, ‡ par exemple, que les Demons déroboient dans les Ecrits des Prophetes quelque connoissance de l'avenir, & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Système des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il decouvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la source de l'Erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient persuadés qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à disputer contre eux, ne songeoient point à leur ôter cette pensée. Les Demons dont on convenoit de part & d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espece de miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auxquels on l'attribuoit, & cette voye étoit bien plus courte & plus aisée que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà

* Dialogue des Oracles qui ont cessé. † Liv. 4. 5. 6. ‡ Tertullien dans son Apologétique.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Eglise, l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raisons que j'ai apportées en ajouter une quatrième, aussi-bonne peut-être que toutes les autres, c'est que dans le Système des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux, & si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on fait quelle force le Merveilleux a sur lui. Mais je ne prétens pas m'étendre sur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver, & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement l'une après l'autre les raisons qu'on a eues de croire les Oracles surnaturels.

CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprenantes qu'on debite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportés sans avoir recours aux Demons, mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette methode est bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du Siecle passé à quelques Savans d'Allemagne, que je ne puis m'enpêcher d'en parler ici.

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet Enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrivit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Savant,

TOME I.

li

écrit

écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte Replique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse: mais on commença par faire des Livres, & puis on consulta l'Orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui menent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très-bien avec le faux.

De grands Physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en Hyver, & froids en Eté; de plus grands Physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette forte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens, mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni credules. ni mal instruits, ni negligens? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion, il est assez difficile que selon le Parti dont on est, on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne lui sont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devroit être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses,

Quelques Chrétiens des premiers Siecles, faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissés aller à faire en faveur du Christianisme des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des Chrétiens ont ensuite desavouées. Ce zèle inconsidéré a produit une infinité de Livres apocryphes auxquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs; car comme l'Eglise avoit affaire à ces deux fortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des Livres, qui, quoi que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Parti, fussent néanmoins très-avantageux au Christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces

Ou-

Ouvrages supposez un grand effet pour la Religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils sont les trahit, & nos mystères y sont si nettement developpez, que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Testament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces Livres, on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté insurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de supposer des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne feroient point de façon d'en supposer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles, fausses Epîtres d'Apôtres, fausses Histoires de leurs Vies, & ce ne peut être que par un effet de la Providence Divine que la Vérité s'est démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étoient.

Quelques grands hommes de l'Eglise ont été quelquefois trompez, soit aux suppositions des Heretiques contre les Orthodoxes, soit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus souvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur sembloit favorable à la Religion; l'ardeur avec laquelle ils combattoient pour une si bonne cause, ne leur laissoit pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des Livres des Sibylles, ou de ceux d'Hermès Trismegiste, Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affaiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombez sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnemens solides, & de belles découvertes, surquoi on ne les peut assez admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects; c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime, & à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zèle les ait persuadés de la vérité de je ne sais combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siecles de l'Eglise. Les Auteurs des Livres des Sibylles, & de ceux d'Hermès ont bien pu l'être aussi de ces Oracles. Du moins il étoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamuz est Payenne d'origine, mais Eusebe & d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire.

TOME I.

112

Cepen-

Cependant elle est immédiatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule, qu'il suffiroit pour la décrediter entièrement. Demetrius dit dans cet endroit que la plupart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes, & consacrées à des Demons & à des Heros; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs qu'assurément quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoute que l'une de ces Isles est la prison de Saturne qui y est gardé par Briarée, & enseveli dans un sommeil perpetuel, ce qui rend, ce me semble, le Geant assez inutile pour sa garde, & qu'il est environné d'une infinité de Demons, qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Demetrius ne faisoit-il pas des Relations bien curieuses de ses Voyages? Et n'est-il pas beau de voir un Philosophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques qui, à ce compte-là, sont ses Filles, tiennent beaucoup de son genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merveilleux, & de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'Histoire de Thamus seroit presque suffisamment refutée quand elle n'auroit point d'autre défaut, que celui de se trouver dans un même Traité avec les Demons de Demetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan étoit un Demon, les Demons ne pouvoient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles? & d'ailleurs sont-ils si imprudens que de révéler aux hommes leurs malheurs, & la foiblesse de leur nature? Dieu les y forçoit, direz-vous. Dieu avoit donc un dessein, mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se défabusât du Paganisme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celui que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoi que la Voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, sa mort ne tira guere à consequence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si

Si ce grand Pan étoit Jesus-Christ, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, & cependant personne ne s'étoit encore avisé que Pan fût Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses; mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Serapis peche de la même maniere que les Livres des Sibylles par le trop de clarté sur nos mysteres. Mais de plus, ce Thulis Roi d'Egypte, n'étoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Savans le prétendent sur des apparences très-fortes? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux Actes de Saint Pierre qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui devoit ceux que son Maître ne vouloit pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en favoit pas moins que saint Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussi-tôt. Voila ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe lui-même se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constan-

Ii 3

tes

tes. Les premiers défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Theophile, Tatien auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Etoient-ils assez peu zelez pour negliger cet avantage? Mais ceux * même qui nous donnent cet Oracle le gâtent, en y ajoutant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription; *C'est ici l'Autel du Fils unique, ou Aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'Auguste depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19. ans avant la Naissance de Jesus-Christ, n'y retourna jamais; & même lors qu'il en revint, il n'étoit guere dans la disposition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à lui; car il souffrit non-seulement † que les Villes d'Asie lui en élevassent, & lui celebrassent des Jeux sacrez, mais même qu'à Rome on consacra un Autel à la Fortune qui étoit de retour, *Fortuna reduci*, c'est-à-dire à lui-même, & que l'on mit le jour d'un retour si heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphyre paroissent plus embarrassans que tous les autres. Eusebe n'aura pas supposé à Porphyre des Oracles qu'il ne citoit point, & Porphyre qui étoit si attaché au Paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphyre n'étoit pas assez mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, & c'est ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles eussent été alleguez par les Chrétiens, & que Porphyre en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, se fût défendu des consequences qu'on en vouloit tirer, il est sûr qu'ils seroient d'un très-grand poids; mais c'est de Porphyre même que les Chrétiens, selon qu'il paroît par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles, c'est Porphyre qui prend plaisir à ruiner sa Religion, & à établir la nôtre. En verité cela est suspect de foi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose, car on nous rapporte de lui-même je ne sai combien d'autres Oracles très-clairs & très-positifs sur la Personne de Jesus-Christ, sur sa Resurrection, sur son Ascension; enfin, le plus habile des Payens nous ac-

* Cedrenus, Suidas, Nicephore.

† Tacite, Dion, Cassius.

cable de preuves du Christianisme. Défions-nous de cette generosité.

Eusebe a crû que c'étoit un assez-grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'Oracles si favorables à la Religion. Il nous les donne dépouillez de tout ce qui les accompagnoit dans les Ecrits de Porphyre. Que savons-nous s'il ne les refutoit pas? Selon l'intérêt de sa cause, il le devoit faire, & s'il ne l'a pas fait, assurément il avoit quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphyre étoit assez méchant pour faire de faux Oracles, & les présenter aux Chrétiens, à dessein de se moquer de leur credulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuyoient leur Religion sur de pareils fondemens. Il en eût tiré des consequences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles, & eût attaqué tout le Christianisme par cet exemple, qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphyre qui nous fournit tous ces Oracles, soutenoit, comme nous avons vu, que les Oracles étoient rendus par des Genies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les Mysteres de notre Religion, exprès pour tâcher à les détruire, & pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auroient été attestez par de faux-témoins. Je sai bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainsi; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement, que les Demons étoient quelquefois forcez à dire la vérité? Ainsi Porphyre demeurait toujours en état de se servir de ses Oracles contre eux; & selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions presentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphyre étoit si prodigue d'Oracles favorables à notre Religion, & quel tour avoit pu prendre le grand Procès d'entre les Chrétiens & les Payens; nous ne faisons que le deviner, car toutes les pieces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reste est de la même nature.

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'Ecriture sur ces mauvais Demons que l'on prétend qui président aux Oracles ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte assez naturellement. Seroit-il possible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner sûrement par leur Raison naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement de savoir, pour n'être pas ébranlez par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres Religions? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leurs connoissances qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi si les Oracles eussent été rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-même, & qu'il y eût quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens, des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole, & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures, je ne voi pas que David eût pu faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils eussent dû être fâchez de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emporent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien; & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuissance, il falloit defabuser les Peuples du pouvoir extraordinaire qui paroissoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine, ou tout au moins, d'une vertu plus qu'humaine? Il est vrai que ces Demons étoient ennemis de Dieu; mais les Payens pouvoient-ils le deviner? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels; mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes, & ils ne sa-

voient

voient pas que le vrai Dieu leur offroit sa protection contre eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit apaiser à quelque prix que ce fût, & cette soumission & cette crainte n'étoient pas sans fondement, si en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fussent au-dessus de la Nature. Enfin le Paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire & excusable.

Mais, direz-vous, si les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Etre supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent être jetez par d'autres hommes, mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jetez par des Genies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumieres fussent pour examiner si une Statue parle ou ne parle pas; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus defabuser de la Divinité que je lui attribue. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même; pour les autres, c'est à ma Raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en même temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pu être trompé par ses Magiciens; mais Moïse étoit là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surprenantes, que du temps de Jesus-Christ & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toujours été appelé avec justice le culte des Demons. Premièrement l'idée qu'on y prend de la Divinité ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces Genies reprouvez & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Etre, la source de tous les biens, que ces Etres malfaisans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons qui ont, sans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pieges, favorisoient autant qu'il étoit en eux, l'erreur grossiere des Païens, & leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De-là vient qu'on dit que le Paganisme rouloit, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des Demons, ce qui suppose qu'en tout ce

TOME I.

Kk

qu'ils

qu'ils faisoient, il n'y avoit rien de réel, ni de vrai, ni de tel que de donner effectivement la parole à une Statuë.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons d'animer des Idoles. Si cela est arrivé, Dieu avoit alors ses raisons, & elles sont toujours dignes d'un profond respect. Mais à parler en general la chose n'a point été ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les maisons de Job, de désoler ses pâturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de fraper son corps de mille playes; mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier, on raisonne indépendamment de cela, & nos raisonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire pour se justifier, que ce n'étoit pas merveille qu'ils eussent obéi à des Genies qui animoient des Statuës, & faisoient tous les jours cent choses extraordinaires; & les Chrétiens pour leur ôter toute excuse, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une imposture des Prêtres, le Christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état, lors que Porphyre avouoit si volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons lui étoient d'un double usage. Il s'en servoit, comme nous avons vu, à rendre inutiles, & même defavantageux à la Religion Chrétienne, les Oracles dont les Chrétiens prétendoient se parer, mais de plus, il rejettoit sur ces Genies cruels & artificieux, toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphyre jusque dans ses derniers retranchemens, & c'est prendre les vrais interêts du Christianisme, que de soutenir que les Demons n'ont point été les auteurs des Oracles.

C H A.

C H A P I T R E VI.

Que les Demons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.

DAns les premiers temps, la Poësie & la Philosophie étoient la même chose: toute sagesse étoit renfermée dans les Poëmes. C'en est pas que par cette alliance la Poësie en valût mieux, mais la Philosophie en valoit beaucoup moins. Homere & Hesiodé ont été les premiers Philosophes Grecs, & de là vient que les autres Philosophes ont toujours pris fort serieusement ce qu'ils avoient dit, & ne les ont citez qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les Dieux & les Demons; mais Hesiodé distingue quatre especes de natures raisonnables, les Dieux, les Demons, les Demi-Dieux ou Heros, & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons; car ce sont des Demons, que les Nymphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainsi.

Une Corneille, dit Hesiodé, vit neuf fois autant qu'un homme; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nymphes enfin dix fois autant que le Phenix.

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un Philosophe y fassé aucune reflexion, & indigne même qu'un Poëte l'imité; car l'agrément lui manque autant que la verité: mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de 70. ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Demons devoient vivre 680400. ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû avoir l'experience d'une si longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Hesiodé par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'est pas trop naturelle; mais sur ce pied-là on ne compte pour la vie des Demons que 9720. ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pythagoriciennes, qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voilà les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

TOME I.

Kk 2

Des

Des Poèmes d'Homere & d'Hesiodé les Demons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des especes moyennes qui fissent la communication de deux extrêmes si éloignées, & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtes égaux, les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi? ne se trouve-t-il pas après tout, que Platon a raisonné juste, & ne savons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Ministres des volontés de Dieu, & ses Messagers auprès des hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumières naturelles?

J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La Révélation nous assure de l'existence des Anges & des Demons, mais il n'est point permis à la Raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Genies & de Demons; mais de quoi remplira-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu & ces Genies, ou ces Demons mêmes? Car de Dieu à quelque creature que ce soit la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vuide infini pour aller jusqu'aux Demons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes, puis qu'ils ne sont plus éloignés que de quelques degrez, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les hommes par le moyen des Anges, ce n'est pas à dire que les Anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le pretendoit, Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite en Creature plus parfaite, on montât enfin jusqu'à Dieu; de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrez de perfection par dessus la premiere des Créatures. Mais il est visible que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui, les différences

de

de perfection qui sont entre elles disparaissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les élève les unes au-dessus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi à ne consulter que la Raison humaine, on n'a pas besoin de Demons, ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ni pour mettre entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas aussi sûr de l'existence de ses Demons que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est Fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté; qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence; mais qu'il tient de sa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà, à mon sens, une des plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fit quelquefois d'aussi galantes & d'aussi agréables qu'auroit pu faire Anacréon lui-même, & quelquefois aussi ne raisonnât pas plus solidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature, mais aussi on ne fait plus ce que c'est que les Demons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & philosophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Etre hors de nous, qui habitât les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses Demons sont de la même espece que l'Amour; & puisqu'il mêle de gayeté de cœur des Fables dans son Systeme, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Systeme passe pour fabuleux. Jusqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel, commençons presentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même, où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soutenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secrètement. La Philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti; mais les Cyniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en mocquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'étoit pas tant que la moitié des Savans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs; ce qui mérite d'être compté pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles, mais je croi qu'un certain Oenomaüs, dont il nous parle, & dont il nous a conservé quelques Fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'être regretez.

Il y a plaisir à voir dans ces Fragmens qui nous restent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cynique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Crésus.

Crésus en passant le Fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet, Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cyrus, qui, comme tout le monde sait, vint fondre sur lui & le dépouilla de tous ses Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit Oenomaüs à Apollon, que tu savois le nombre des grains de sable, tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortue que Crésus faisoit cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier. Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la Guerre de Crésus

* L. A. de la Prép. Evang.

& de Cyrus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne fais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le fais, tu te plais donc à te jouer de nous; si tu ne le fais point, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser avec tes ambiguïtés? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles? Pourquoi tous ces Sacrifices que nous te faisons? Quelle faveur nous possède?

Mais Oenomaüs est encore de plus mauvaise humeur, sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxès fondit sur la Grece avec toutes les forces de l'Asie. La Pythie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaïser la colere de Jupiter, que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cérès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Oenomaüs perd entierement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du Pere & de la Fille, dit-il, sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Perses; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre Armée; mais ne fais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le fais point? Tu caches le temps de la Bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cérès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux. Mais ne sait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au temps des Semailles, ou de la Moisson? Apparemment ce ne sera pas en hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve*

ve tâche d'appaier. Si les Grecs perdent la Bataille. Jupiter a été inexorable; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuyé dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moi qui ne sai point deviner, j'en eusse bien dit autant, j'eusse bien jugé que l'effort de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puis que les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville, & de se mettre tous sur la Mer.

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assez plaisant que toute la Religion Payenne ne fût qu'un Problème de Philosophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes? N'en prennent-ils pas soin? Cela est essentiel: il s'agit de favoir si on les adorera, ou si on les laissera là sans aucun culte; tous les Peuples ont déjà pris le parti d'adorer, on ne voit de tous côtez que Temples, que Sacrifices; cependant une grande Secte de Philosophes soutient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations sont autant de choses inutiles, & que les Dieux, loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires, mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philosophie, on ne traite hautement les Oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette reflexion, elle pourra servir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en general avoient extrêmement de l'esprit, mais ils étoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de se modérer sur rien; & pour dire tout ce que j'en pense, ils avoient tant d'esprit, que leur Raïson en souffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractère; Gens solides, serieux, appliquez, qui favoient fuivre un principe, & prévoir de loin une conséquence. Je ne serois pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des Sacrifices, en disputant si les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils eussent consulté les Oracles, sans être assurés que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les Philosophes s'intéressoient assez peu au Gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la Religion dans leurs disputes, & peut-être le Peuple n'avoit pas assez de foi aux Philosophes pour abandonner la Religion, ni pour y rien changer sur leur parole; & enfin la passion dominante des Grecs étoit de discourir sur toutes les matieres

à

à quelque prix que ce pût être. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains, & ceux qui favoient le mieux combien la Religion tiroit à conséquence pour la politique, ayent osé publier des Ouvrages, où non seulement ils mettoient leur Religion en question, mais même la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Cicéron, qui dans ses Livres de la Divination n'a rien épargné de ce qui étoit le plus Saint à Rome. Après qu'il a fait voir assez vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'étoit de consulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre que les Dieux qui sont tout-puissans, changent ces entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrysippe, d'Antipater, & de Posidonius, tous grands Philosophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah! que dites-vous*, reprend Cicéron, *il n'y a point de Vieilles si credules que vous. Croyez-vous que le même Veau ait le foye bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne; & mal disposé, s'il est choisi par une autre? Cette disposition de foye peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? Ne voyez-vous pas que c'est le hazard qui fait le choix des Victimes; l'expérience même ne vous l'apprend-elle pas? Car souvent les entrailles d'une Victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la Victime qu'on immole immédiatement après, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles? Ou comment les Dieux se sont-ils appaisés si promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut necessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pu vivre sans cœur, & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne sai où? Et un peu après il ajoute: Croyez-moi, vous ruinez toute la Physique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le neant. Quel Physicien a jamais soutenu cette opinion? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.*

Je ne donne ce passage de Cicéron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grace aux Poulets sacrez, au vol des Oiseaux, & à tous les miracles, dont les Annales des Pontifes étoient remplies.

TOME I.

LI

Pour-

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impiété? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoi tous les Colleges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique, dont la speculation étoit indifférente. Faites comme les autres, & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irrités, tous leurs foudres sont prêts à tomber, comment les apaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voyes de la Justice naturelle qui devroit être entre tous les hommes? Point du tout. Il faut seulement prendre un Veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, & cela défarmera tous les Dieux: Encore vous est-il permis de vous moquer en vous-mêmes du Sacrifice, si vous voulez, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles; y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la Raison.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oracles.

Les Histoires sont pleines d'Oracles, ou méprisez par ceux qui les recevoient, ou modifiez à leur fantaisie. * Pactias Lydien, & Sujet des Perses, s'étant réfugié à Cumes, Ville Grecque, les Perses ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent aussitôt consulter l'Oracle des Branchides, pour savoir comment ils en devoient user. L'Oracle répondit qu'ils livrassent Pactias. Aristodicus, un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis, obtint par son crédit qu'on envoyât une seconde fois vers l'Oracle, & même il se fit mettre du nombre des Députés. L'Oracle ne lui fit que la réponse qu'il avoit déjà faite. Aristodicus peu fat-

* Herodote l. I.

tisfait, s'avisa en se promenant autour du Temple, d'en faire sortir de petits oiseaux, qui y faisoient leurs nids. Aussitôt il sortit du Sanctuaire une voix qui cria: *Detestable Mortel, qui te donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection? Et quoi, grand Dieu, répondit bien vite Aristodicus, vous nous ordonnez bien de chasser Pactias qui est sous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne*, reprit le Dieu, *afin que vous qui êtes des Impies, vous perissiez plutôt, & que vous ne veniez plus importuner les Oracles sur vos affaires.*

Il paroît bien que le Dieu étoit poussé à bout, puis qu'il avoit recours aux injures, mais il paroît bien aussi qu'Aristodicus ne croyoit pas trop que ce fût un Dieu qui rendoit ces Oracles, puis qu'il cherchoit à l'attraper par la comparaison des oiseaux, & après qu'il l'eut attrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guere persuadés, puis qu'ils croyoient qu'une seconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en passant, que puis qu'Aristodicus tendoit un piège à ce Dieu, il falloit qu'il eût prévu qu'on ne lui laisseroit pas chasser les oiseaux d'un asyle si saint sans en rien dire, & que par conséquent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique, & les Atheniens se préparoient à une Expedition contre Egine, lors qu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entière, s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans; mais ces trente ans passés, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoit réussir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de se vanger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent sans retardement; mais pour les trente ans, ils s'en moquerent, ils allerent aussitôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles, c'est tout un Peuple, & un Peuple très-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soumissent aux Ceremonies, cela n'est pas tout-à-fait vrai. Je ne sache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux Dieux, ni de faire son personnage comme les autres dans les fêtes pu-

* Herodote l. 5.

bliques; cependant le Peuple lui fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit presque deviner en lui, parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoissance de ce qui se traitoit dans les Ecoles de Philosophie, & comment souffroit-il qu'on y soutint hautement tant d'opinions contraires au culte établi, & souvent à l'existence même des Dieux? Du moins il savoit parfaitement ce qui se joüoit sur les Theatres. Ces Spectacles étoient faits pour lui, & il est sûr que jamais les Dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les Comedies d'Aristophane. Mercure dans le Plutus vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vûë au Dieu des Richesses, qui auparavant étoit aveugle, & de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pousse jusqu'à demander un Emploi, quel qu'il soit, dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoi manger. Les Oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la Piece roule sur ce qu'une certaine Ville des Oiseaux que l'on a dessein de bâtir dans les Airs, interromproit le commerce qui est entre les Dieux & les hommes, rendroit les Oiseaux maîtres de tout, & réduiroit les Dieux à la dernière misere. Je vous laisse à juger si tout ce la est bien devot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là ce je ne sai quoi d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit besoin, que le Peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquietudes qu'il eût pu avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond, il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obeir. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinitez.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de grands Capitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans

ces

ces temps d'une heureuse grossiereté, où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papirius faisoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures, où l'on étoit, l'Armée Romaine souhaitoit, avec une extrême ardeur, que l'on en vînt à un Combat. Il fallut auparavant consulter les Poulets sacrez, & l'envie de combattre étoit si generale, que quoi que les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en même temps à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contestation entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auspice favorable, & qu'il s'en tenoit-là; que si on ne lui avoit pas dit la verité, c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices, & que tout le mal devoit tomber sur leur tête. Aussi-tôt il ordonna qu'on mit ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eût encore donné le signal de la Bataille, un trait partit, sans que l'on fût de quel côté, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dès que le Consul fut cette nouvelle, il s'écria: *Les Dieux sont ici presens, le criminel est puni, ils ont déchargé toute leur colere sur celui qui la meritoit, nous n'avons plus que des sujets d'esperance.* Aussi-tôt il fit donner le signal, & il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets, & que le General en voulut tirer un sujet de rassurer les Soldats, que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlé. Les Romains savoient déjà de ces fortes de tours dans le temps de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire ni les Auspices, ni les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en sommes pas aussi desabusez que quelques Philosophes, & quelques Generaux d'Armée, soyons-le du moins autant que le peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens méprisoient-ils les Oracles? Non, sans doute. Et bien, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard, suffisoient-ils pour les décréditer entierement? A l'autorité de ceux qui n'y

L1 3

croyoient

* Tite Live l. 10.

croyoient pas, il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autoritez ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie, n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croient, peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire; mais il ne se peut guere que ceux qui ne croient point, ne soient point instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit; le témoignage de ceux qui la croient, est de soi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point; car naturellement ceux qui la croient, doivent l'avoir examinée; & ceux qui ne la croient point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croient, ou ne croient point, soit de décision; je veux dire seulement que si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquels les deux partis se fondent, l'autorité des uns est tantôt plus recevable, & tantôt celle des autres. Cela vient en general, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque usage de sa Raison, bon ou mauvais; mais il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre.

Et il n'importe sur le fait des Oracles, que parmi ceux qui y croyoient quelque chose de divin & de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux Oracles? ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chrysippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

C H A.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les Oracles fussent rendus par les Demons.

Quoiqu'il paroisse que les Chrétiens Savans des premiers Siecles aimassent assez à dire que les Oracles étoient rendus par les Demons, ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils étoient jouez par leurs Prêtres. Il falloit que la chose fût bien vraie, puisqu'ils la publioient aux dépens de ce Systeme des Demons, qu'ils croyoient leur être si favorable.

Voici comment parle Clement Alexandrin au troisième Livre des Tapisseries. *Vante-nous, si tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pythien, de Didyme, d'Amphiaräus, d'Amphilochus. Tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interpretes des Songes, & des Prodiges. Faites-nous paroître aussi devant l'Apollon Pythien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimez parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egyptiens, & que la Necromantie des Etrusques demeurent dans les tenebres; toutes ces choses ne sont certainement que des Impostures extravagantes, & de pures tromperies à celle des jeux de dez. Les Chèvres qu'on a dressées à la Divination, & les Corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les Associez de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Eusebe au commencement du quatrième Livre de sa Préparation Evangelique, propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pu n'être que des Impostures, & ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite, quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoi qu'Eusebe fût si bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux Demons, & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe, après avoir fort bien prouvé que les
Ora-

Oracles ont pû n'être que des Impostures des Prêtres, assure sans détruire ni affoiblir ces premières preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des Demons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances, que quoi que beaucoup d'autres pussent être imputez à l'artifice des Prêtres, celui-là n'y pût jamais être imputé; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je voi bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Demons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des temps où il s'est trouvé n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Demons; mais qu'en faisant semblant de le soutenir, il eût insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe. Pour moi, je croi voir clairement que dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit, & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene dans son Livre septième contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'accommoder au temps, & à l'état où étoit alors cette grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. *Je pourrois, dit-il, me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Pythie fort suspecte; je pourrois tirer des Ecrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures; voyons si en ce cas-là même, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Demons, & des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroît assez que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croyons; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément, & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles, ce n'étoit pas à dire que la vraie Divinité y eût eu part, & alors on étoit obligé de mettre les Demons en jeu.

Il est vrai qu'absolument parlant, il valloit mieux en exclure tout-à-fait les Demons, & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne; mais tout le monde ne penetrait peut-être pas si avant dans cette matiere, & l'on croyoit faire bien assez, lors que par l'hypothese des Demons, qui satisfait à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siecles de l'Eglise on embrassa si generalement ce Systeme sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les tenebres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme, s'ils renaissent dans les temps où nous sommes, delivrez comme nous des raisons étrangères qui les terminoient à ce parti, je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui sont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Systeme de la Religion Chrétienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment general des Payens, & des Chrétiens même. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent en attaquant. Il faut présentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribuez à des Genies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes. *La Pythie Philippise*, disoit Demosthene, lors qu'il se plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

* Quand Cleomene Roi de Sparte voulut dépouiller de la Royauté Demarate l'autre Roi, sous prétexte qu'il n'étoit pas Fils d'Ariston son Prédecesseur, & qu'Ariston lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit

TOME I.

M m

né

* Herodote l. 6.

né trop peu de temps après son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cleomène avoit pris les devans auprès de la Supérieure des Prêtresses de Delphes; elle déclara que Demarate n'étoit point Fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque temps après, & la Prêtresse privée de sa Dignité. Il falloit bien vanger l'honneur de l'Oracle & tâcher de le réparer.

* Pendant qu'Hippias étoit Tyran d'Athènes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pythie à force d'argent, que quand il viendrait des Lacédémoniens la consulter sur quoi que ce pût être, elle leur dit toujours qu'ils eussent à délivrer Athènes de la tyrannie. Les Lacédémoniens, à qui on redisoit toujours la même chose à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneraient jamais de mépriser des ordres si fréquens, & prirent les armes contre Hippias, quoi qu'il fût leur allié.

Si les Demons rendoient les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguste. Quelques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité absolue être Fils de Jupiter Hammon, & pour l'intérêt de sa vanité, & pour l'honneur de sa Mère qui étoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considérable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de sa volonté, & que le Dieu l'exécuta de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginerent d'eux-mêmes ce moyen de flater Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette Divinité d'Alexandre sur une méprise du Prêtre d'Hammon, qui en saluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'étant Libyen il ne savoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement signifioient, *O Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre, & sans doute le Prêtre lui-même la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, & confirma par des Oracles sa mauvaise prononciation. Cette dernière façon de conter l'Histoire est peut-être la meilleure; les petites origines conviennent assez aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son Mari toute grosse.

* Herodote l. 5.

grosse qu'elle étoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, * on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui savoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un Mariage ne réussiroit mieux que quand on épousoit une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pût prendre des Rois. Lyfander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pu espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une Démonstration de Mathématique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit être grosse d'Apollon. Lyfander jeta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vûes bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'Apollon avoit réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son Sang, & qui viendrait à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit être le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles si mystérieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au mérite, sans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroît fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer? Déjà Silenus étoit en Grece, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureusement un des Ministres de Lyfander fut effrayé, quoi que tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles; mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lyfander avoit déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, & n'en avoit pu venir à bout.

Dodone avoit résisté à son argent, Jupiter Hammon avoit été inflexible, & même les Prêtres du lieu députèrent à Sparte pour accuser Lyfander, mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande Prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix, & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres. & l'autre de Prêtresses; car Lyfander qui ne put corrompre la grande Prêtresse, corrompit bien les Prêtres. Les Prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, & qui fissent les enragées sur le Trepie, mais apparemment les Prêtres avoient un Bureau de Prophetes écrites, dont ils étoient les Maîtres, les Dispensateurs, & les Interprètes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'étoit la nouveauté que Lyfander avoit dessein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas, qui étoit alors opposé à celui de Lyfander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libye à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lyfander, s'ils ne se fussent entendus avec ses Ennemis, & s'ils n'y eussent été poussés par eux?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

Les Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion, Alexandre voulut absolument pour se consoler, qu'Ephestion fût Dieu. Tous les Courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Ephestion en plusieurs Villes, des Fêtes qu'on institua en son honneur, des Sacrifices qu'on lui fait, des guerisons miraculeuses qu'on lui attribue, & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la Divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même. & se fût bon gré de n'être pas

pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir en mémoire de lui la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit saint Jérôme; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Grecque qui porte,

A ANTINOÛS.

Le Compagnon des Dieux d'Egypte, M. Ulpius Apollonius son Prophete.

Après cela, on ne fera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs & Ephestion, qui, selon toutes les apparences, ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des reflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas assez de sujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraius, de Trophobius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Ephestion, & d'Auguste?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fussent dans le même crédit que les Anciens; il s'en falloit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponses qu'il en falloit, pour en pouvoir faire sa cour aux Princes, mais du reste on ne les consultoit pas bien serieusement; & quand il étoit question de quelque chose d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépies étoient en possession de l'avenir depuis un temps immémorial, & la parole d'un Dieu expérimenté étoit bien plus sûre, que celle de ces Dieux qui n'avoient encore nulle expérience.

Les Empereurs Romains qui étoient intéressés à faire valoir la Divinité de leurs Predecesseurs, puisqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tâcher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Deifies comme Auguste, si ce n'eût été que les Peuples accoutumés à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules Superstitions, ils se mocquoient de ces nouveaux Oracles, & en general de toutes les nouvelles Institutions de

Dieux. Le moyen qu'on prît l'Aigle qui se lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la premiere Institution des Dieux & des Oracles? En voici, je croi, la raison. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales, ou des Dieux, que l'on supposoit être essentiellement de nature Divine, ou des Dieux qui ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les Législateurs avec beaucoup de Myſteres, & le Peuple, ni ne les voyoit, ni ne les avoit vus. Les seconds, quoi qu'ils euſſent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchés de leurs bienfaits. On se formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui, outre cela, venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespérerai pas que des Nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne, & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chevres & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, & dit quelque vérité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les ceremonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'Oracle de Delphes; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit, il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophetiser. Dans la plupart des autres Oracles, la fureur n'étoit pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les Peuples frappés du merveilleux de la chose, & avides de l'utilité qu'ils en esperent, ne demandent qu'à voir naître des Oracles

Oracles en tous lieux, & puis l'Ancienneté survient à tous ces Oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant, c'étoient les Princes qui les établissoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela, que dans le temps de la premiere Institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'étoit point encore née, & les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à effuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé; cependant la grossiereté dont il est toujours, reçoit encore quelques différences selon les Siècles; du moins il y en a où tout le monde est Peuple, & ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des Erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens; mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Démon alloit se loger dans un Temple d'Ephestion pour y rendre des Oracles, dès qu'il avoit plu à Alexandre d'en faire élever un à Ephestion comme à un Dieu; ou s'il se rendoit des Oracles dans ce Temple sans Démon, il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pythien. Or il feroit, ce me semble, fort étrange & fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un Démon en possession d'un Temple, & faire naître par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

Nous allons entrer presentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres: cela renferme beaucoup de choses de l'Antiquité assez agréables & assez particulieres.

Les Pais montagneux, & par conséquent pleins d'antres & de cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Beotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avoit une très-grande quantité. Remarquez en passant que les Beotiens étoient en réputation d'être les

les plus sottes gens du monde; c'étoit-là un bon País pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne croi point que le premier établissement des Oracles ait été une imposture méditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition, qui donna lieu à des gens un peu plus rafinez d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pû être prévues, & quelquefois ceux qui le trompent, ne songeoient à rien moins & ont été invitez par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a pas mis d'abord des Oracles dans la Beotie, parce qu'elle est montagneuse, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le país, furent mis dans des Cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par-tout. Le prétexte des Exhalaisons divines rendoit les Cavernes nécessaires, & il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sai quelle horreur, qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une Ville sainte. Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui étoit au-dessus, avoit à peu près la figure d'un Theatre, & les cris des hommes, & le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces Echos qui ne valussent leur prix.

La commodité des Prêtres, & la majesté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de Temples prophetiques en plat pays; mais s'il y en avoit quelques-uns, on savoit bien remédier à ce défaut de leur situation. Au lieu de Cavernes naturelles, on en faisoit d'artificielles, c'est-à-dire, de ces Sanctuaires qui étoient des especes d'antres, où résidoit particulièrement la Divinité, & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pythie se mettoit sur le Trépié, c'étoit dans son Sanctuaire, lieu obscur & éloigné d'une certaine petite chambre* où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire

* Plutarque Dial. des Oracles qui ont cessé.

tuaire étoit toute couverte de feuillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un Bassin d'airain, & sur l'autre la Statue d'un Enfant qui tient un fouët, dont les cordes étant aussi d'airain, font du bruit contre le Bassin lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de Bassins, qui aussi-tôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure assez de tems.

D'autres disent que c'étoit un Chêne résonnant qui secouoit ses branches & ses feuilles, lors qu'il étoit consulté, & qui declaroit ses volontez par des Prêtresses nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant, parce qu'on l'entendoit de dehors; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle, on ne savoit que par conjectures, ou sur le rapport infidèle des Prêtres, ce qui causoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'Histoire, que quelques personnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins considerables qu'Alexandre & Vespasien. Strabon rapporte de Callisthene, qu'Alexandre entra seul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Hammon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, & ayant déjà des desseins sur l'Empire, voulut consulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce compte les exemples d'un tel privilege seront très-rares; car mon Auteur avoue qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prêtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses

ses qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien, la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand credit pour les obliger à la confiance de leurs Mysteres, & même ils ne la faisoient qu'à des Princes naturellement interessez à leur garder le secret, & qui dans le cas où ils se trouvoient, avoient quelque raison particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires ténébreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres, & ils y entroient par des conduits souterrains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts; & pour apporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prêtres de Belus, qui savoient bien rentrer secretement dans son Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes? Il me semble que cette Histoire seule devoit décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganisme qui étoit crû le plus universellement, de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribue-t-elle ce prodige aux Demons? Point du tout, mais à des Prêtres imposteurs; & c'est-là la seule fois où l'Ecriture s'étend un peu sur un prodige du Paganisme; & en ne nous avertissant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien après tout devoit-il être plus aisé de persuader aux peuples que les Dieux descendoient dans des Temples pour leur parler, & leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons; & si les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyez-vous dans tous les Poètes que la Pythie pouffoit une voix plus qu'humaine; peut-être même les Trompettes qui multiplioient le son, n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnues; peut-être le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les Prêtres Payens avoient su avant lui, & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Père Kirker assure qu'Alexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en même temps.

Je

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur très-agréable, qui remplissoit tout le lieu où étoient les Consultants. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez si des gens qui pouffoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien négliger d'essentiel.

* *Plut. Dial. des Or.*

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.

Les Prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mystérieux, ce qui est déjà beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de silence ils prenoient leurs mesures, & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; & la Prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ah! mon Fils, on ne peut te résister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du temps, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier, & si les entrailles des Victimes n'étoient pas heureuses, le Dieu n'étoit pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Prêtres. Le plus souvent même, ainsi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient seuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Mysteres & les Ceremonies secretes d'un Dieu, étoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres eussent imaginé pour leur sûreté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur

TOME I.

Nn 2

jeu,

jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'aviserent d'établir de certains Myſteres, qui engageoient à un ſecret inviolable ceux qui y étoient initiez.

Il eſt vrai qu'il y avoit de ces Myſteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit auſſi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celui de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue ſi ſouvent cité, dit qu'il n'y avoit perſonne à Delphes, ni dans tout ce pays, qui ne fût initié aux Myſteres. Ainſi tout étoit dans la dépendance des Prêtres; ſi quelqu'un eût oſé ouvrir la bouche contre eux, on eût bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on lui eût fait des affaires dont il ne ſe fût jamais tiré.

Sans les Myſteres, les Habitans de Delphes n'euffent pas laiſſé d'être toujours engagez à garder le ſecret aux Prêtres ſur leurs friponneries, car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de ſon Temple & qui ne vivoit que d'Oracles; mais les Prêtres ſ'afſu- roient encore mieux de ces peuples en ſe les attachant par le double lien de l'intérêt & de la ſuperſtition. On eût été bien reçu à parler contre les Oracles dans une telle Ville.

Ceux qu'on initioit aux Myſteres, donnoient des aſſurances de leur diſcretion; ils étoient obligez à faire aux Prêtres une confeſſion de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'étoit après cela à ces pauvres initiez à prier les Prêtres de leur garder le ſecret.

Ce fut ſur cette confeſſion qu'un Lacedemonien qui ſ'alloit faire initier aux Myſteres de Samothrace, dit bruſquement aux Prêtres, *Si j'ai fait des crimes, les Dieux les ſavent bien.*

Un autre répondit à peu près de la même façon. *Eſt-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confeſſer ſes crimes? C'eſt au Dieu,* dit le Prêtre. *Et bien, retire-toi donc,* reprit le Lacedemonien, *& je les confeſſerai au Dieu.* Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrêmement l'eſprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas ſe trouver quelque impie, qui allât avec une fauſſe confeſſion ſe faire initier aux Myſteres, & qui en découvrit enſuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres?

Je croi que ce malheur a pû arriver, & je croi auſſi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit poſſible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point reçus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiez aux Myſteres, parce

parce que c'étoient des gens qui faiſoient profeſſion de ſ'en moquer, & je ne croi pas même qu'on leur rendit d'Oracles. Ce n'étoit pas une choſe difficile que de les reconnoître, tous ceux d'entre les Grecs qui ſe mêloient un peu de Litterature, faiſoient choix d'une Secte de Philoſophie, & le ſurnom qu'ils tiroient de leur Secte, étoit preſque ce qu'eſt parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On diſtinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un étoit Demetrius le Cynique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les Myſteres étoit ſi generale, & ſi neceſſaire pour la ſûreté des choſes ſacrées, qu'elle fut priſe par ce grand fourbe, dont Lucien nous décrit ſi agréablement la Vie, cet Alexandre qui joua ſi long-temps les Grecs avec ſes Serpens. Il avoit même ajoûté les Chrétiens aux Epicuriens, parce qu'à ſon égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres; & avant que de commencer ſes ceremonies, il crioit: *Qu'on chaffe d'ici les Chrétiens,* à quoi le peuple répondoit comme en une eſpece de Chœur, *Qu'on chaffe les Epicuriens.* Il fit bien pis; car ſe voyant tourmenté par ces deux ſortes de Gens, qui, quoique pouſſez par différens intérêts, conſpiroient à tourner ſes Ceremonies en ridicules, il déclara que le Pont où il faiſoit alors ſa demeure, ſe rempliſſoit d'Impies, & que le Dieu dont il étoit le Prophete, ne parleroit plus, ſi on ne l'en vouloit défaire, & ſur cela il fit courir ſus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, étoit dans la même peine, lors que du temps de Julien l'Apoſtat il répondit à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il ſ'en falloir prendre à de certains Morts enterrez dans le voiſinage. Ces Morts étoient des Martyrs Chrétiens, & entre autres ſaint Babylas. On veut communément que ce fût la preſence de ces Corps bien-heureux qui ôtoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui ſe faiſoit aux Sepulchres de ces Martyrs, incommodoit les Prêtres d'Apollon, qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fit jeter hors de-là ces Corps dont le Dieu ſe plaignoit.

Pour revenir preſentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins, & pour comprendre en une ſeule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-deſſus, je voudrois bien qu'on me dit pourquoi les Demons ne pouvoient predire l'avenir que dans des Trous, dans des Ca-

vernes, & dans des lieux obscurs, & pourquoi ils ne s'avisent jamais d'animer une Statuë, ou de faire parler une Prêtresse dans un Carrefour, exposé de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui se rendoient sur des Billets cachez, & plus encore ceux qui se rendoient en songe, avoient absolument besoin de Démons, mais il nous fera bien aisé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachez.

Les Prêtres n'étoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les billets qu'on leur apportoit; il falloit qu'on les laissât sur l'Autel, après quoi on fermoit le Temple, où les Prêtres savoient bien rentrer sans qu'on s'en aperçût, ou bien il falloit mettre ces billets entre les mains des Prêtres, afin qu'ils dormissent dessus, & reçussent en songe la réponse qu'il y falloit faire, & dans l'un & l'autre cas ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils savoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophète de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens sans qu'il y parût.

Assurément on s'étoit servi de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne savoit que croire des Dieux; il étoit obsédé d'Epicuriens qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un Espion chez les Dieux, pour apprendre ce qui en étoit. Il lui donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en Songe un homme fort bien fait, qui lui dit, *Noir*. Il porte cette réponse au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de sa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant son Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immolerai-je un Bœuf blanc ou noir?* après ce miracle, il fut toute sa vie fort devot au Dieu Mopsus. Nous éclair-

cirons

cirons ensuite ce qui regarde le songe, il suffit présentement que le billet avoit pu être décacheté & refermé avec adresse. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été nécessaire qu'il fût sorti des mains du Gouverneur, si un Démon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'osoient se hasarder à décacheter les billets, ils tâchoient de savoir adroitement ce qui amenoit les gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des Gens considérables, qui avoient dans la tête quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnue dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux, à l'occasion des Sacrifices, qu'il falloit faire, ou des délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlât, qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel étoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer Sacrifices sur Sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui sous prétexte de leur en montrer les Antiquitez, les Statuës, les Peintures, les Offrandes, savoient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, se trouvoient dans tous les Temples un peu considérables. Ils savoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits; ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du Dieu; ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque Présent qu'on luy avoit consacré. Sur cela Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne subsistoient que de Fables, & que dans la Grece on eût été bien fâché d'apprendre des veritez dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils? Il faut savoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophetes & Prêtres, les autres Poètes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Prose, les autres simples Interpretes, les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums, ou d'encens, ou de bêtes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'étoient que des Hôtelliers que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens-là étoient dans les intérêts de l'Oracle & du Dieu; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers, ils découvroient quelque chose qui fût bon à savoir, vous ne devez pas douter que les Prêtres n'en fussent avertis.

Le faux Prophète Alexandre qui avoit établi son Oracle dans le Pont,

Pont, avoit bien jusque dans Rome des Correspondans, qui lui mandoient les affaires les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir des billets, & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus, aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au 2. 1. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter, ensuite il se retire dans une grotte, & ayant pris de l'eau d'une source qui y est, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoiqu'il le plus souvent il soit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'étoit question que d'y faire la Demoniaque, mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Prophete, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée; qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il étoit, ne pouvoit se passer de savoir les noms de ceux qui le consultoient; mais nous n'en sommes pas-là presentement, c'est assez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non-seulement à des billets cachetez, mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde & que ce que le Prêtre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pu faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songe.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'étoit qu'un simple Heros, mais ses Oracles se rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias qui avoit été lui-

lui-même le consulter, & qui avoit passé par toutes ces ceremonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je croi qu'on fera bien aise de trouver ici un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'Antre de Trophonius, il falloit passer un certain nombre de jours dans une espece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce temps on recevoit des expiations de toutes les sortes; on s'abstenoit d'eaux chaudes; on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinas; on sacrifioit à Trophonius, & à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerès Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien; les entrailles qui decidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosyne qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statue de Trophonius, à qui vous faisiez vos prieres; on vous equipoit d'une Tunique de lin; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obeliques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit point par des degrez, mais par de petites échelles. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit assez étroite. On se couchoit à terre; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il falloit nécessairement porter; on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au dedans avec beaucoup de force & de vitesse.

C'étoit-là que l'avenir se déclaroit, mais non pas à tous d'une même

TOME I.

Oo

me

me maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous fortiez de l'Antre couché par terre comme vous y étiez entré, & les pieds les premiers. Aussi-tôt on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosyne, où l'on vous demandoit ce que vous aviez vu ou entendu. De-là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu, & vous recommenciez à pouvoir rire; car jusque-là la grandeur des Mysteres & la divinité dont vous étiez rempli, vous en avoient bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas sorti. C'étoit un certain Espion que Démétrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce Lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos reflexions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prêtres pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faisoient faire, d'examiner si on étoit propre à être envoyé dans l'Antre; car assurément Trophonius choissoit ses Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces voyages nocturnes, & ces passages dans des cavernes étroites & obscures, remplissoient-elles l'esprit de superstition, de frayeur, & de crainte? Combien de machines pouvoient jouer dans ces tenebres? L'Histoire de l'Espion de Demetrius nous apprend qu'il n'y avoit pas de sûreté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoit pas de bonnes intentions; & de plus, qu'outre l'ouverture sacrée qui étoit connue de tout le monde, l'Antre en avoit une secrète qui n'étoit connue que des Prêtres. Quand on s'y sentoient entraîné par les pieds on étoit sans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains, puis qu'elles étoient embarrassées de ces compositions de miel, qu'il ne falloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau; ces eaux de Lethé & de Mnemosyne pouvoient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté, & quand on sortoit de là tout hors de soi, on disoit ce qu'on avoit vu ou entendu à des gens, qui profitant de ce desordre, le recueilloient comme il leur plaisoit, y changeoient

geoient ce qu'ils vouloient, ou enfin en étoient toujours les interpretes.

Ajoutez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par songes, il y en avoit ausquels il falloit se préparer par des jeûnes, comme celui * d'Amphiaraus dans l'Attique; que si vos songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais, que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des songes, où il entrât des Dieux, & des choses extraordinaires, & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fit son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres qui en dormant sur les Billets cachetez, avoient eux-mêmes les Songes prophetiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En verité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assez credule & assez stupide pour se contenter de leurs Songes, & pour y ajouter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se réserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe † un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte? Après beaucoup de ceremonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la Réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être aperçu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir.

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands secrets des Oracles, & une des choses qui marque autant que les hommes s'en méloient, c'est l'ambiguité des Réponses, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvoit prévoir.

TOME I.

Oo 2

* Lors

* Philostrato l. 2. de la Vie d'Apollonius. † Pausanias.

* Lors qu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de sa Cour allèrent passer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne seroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raison, car s'il se le fût fait apporter, & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple; que n'eût-on pas dit; mais si le Roi recouvroit sa santé à Babylone, quelle gloire pour l'Oracle? S'il mourait, c'est qu'il lui étoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter, ni conserver. Il s'en fallut tenir à cette dernière interprétation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis, si-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en consulter l'Oracle de la Ville d'Héliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoya un billet cacheté, où il n'y avoit rien, on lui en renvoya autant. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoya une seconde fois un autre billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prit une Vigne qui étoit une des Offrandes de son Temple, qu'on la mit par morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta à Rome ses os qui avoient été representez par la Vigne rompuë.

Tout le monde savoit assurément que l'Empereur songeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela, & l'Oracle eut l'esprit de lui rendre une Réponse allegorique, & si generale qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retourna à Rome victorieux, mais blessé, ou ayant perdu une partie de ses Soldats, qu'il fût vaincu, & que son Armée fût mise en fuite; qu'il y arrivât seulement quelque division; qu'il en arrivât dans celle des Parthes; qu'il en arrivât même dans Rome, en l'absence de l'Empereur; que les Parthes fussent absolument défaits; qu'ils ne fussent défaits qu'en partie; qu'ils fussent abandonnez de quelques-uns de leurs allies; la Vigne rompuë convenoit merveilleusement à tous ces cas differens; il y eût eu bien du malheur, s'il n'en fût arrivé aucun; & je

* Arrian. l. 7.

croi

croi que les os de l'Empereur reportez à Rome, surquoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, étoient pourtant la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne, je ne croi pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déesse de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le sens étoit : *Les Bœufs attelés coupent la terre, afin que les Campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage, c'étoit la chose même, des Bœufs attelés ensemble, des Campagnes fécondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour la labourer, voilà des champs fertiles. Si on les consultoit sur un Voyage, les Bœufs sont attelés, & tout prêts à partir, & ces Campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis? Cette Déesse de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'événement, & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, se trouvoit en avoir deux après l'événement, & le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils, qu'il lui donnât Pythagore & Homere, il entendoit tout simplement qu'on lui fit étudier la Philosophie & les belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on representoit à Rutilien que son Prophete s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle, parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.



Oo 3

CHA-

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

Ln'est plus question de deviner les finesse des Prêtres par des moyens, qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins, un tems a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Paganisme sous les Empereurs Chrétiens.

Theodoret dit que Theophile, Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statuës creuses où les Prêtres entroient par des chemins cachez pour y rendre les Oracles.

Lors que par l'Ordre de Constantin on abatit le Temple d'Esculape à Eges en Cilicie, *on en chassa*, dit Eusebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ni un Demon, mais le Fourbe qui avoit si longtemps imposé à la credulité des peuples.* A cela il ajoute en general que dans les Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons, non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & tenebreux, mais seulement du foin & de la paille ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statuë de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puis qu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par-là en si grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius étant venu à Antioche, & se doutant de l'imposture, fit mettre à la Question les Prêtres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avoient tout, & furent punis du dernier supplice, eux & leurs associez, & avant eux tous, Theotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure encore au 4. Liv. de la Prep. Ev. que de son temps les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, & leurs Théologiens les plus celebres, dont quelques-uns même étoient Magistrats dans leurs Villes, avoient été obligez par les tourmens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agissoit presentement de ce que les Chrétiens en ont crû, tous ces passages d'Eusebe décideroient, ce me semble, la question. On plaçoit les Demons dans un certain Systeme general qui servoit pour les

les Disputes; mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je ne croi pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Demons que les Prêtres Payens; ainsi après leurs dépositions, la chose me paroît terminée. J'ajouterai seulement ici un Chapitre sur les Sorts, non pas pour en découvrir l'imposture, car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles, & de plus elle se découvre assez d'elle-même, mais pour ne pas oublier une espece d'Oracles très-fameux dans l'Antiquité.

CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort est l'effet du hazard, & comme la décision ou l'Oracle de la Fortune; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour savoir quelle est cette décision.

Les Sorts étoient le plus souvent des especes de Dez sur lesquels étoient gravez quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les usages étoient differens sur les Sorts; dans quelques Temples, on les jettoit soi-même, dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venue cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs, *le Sort est tombé.*

Ce jeu de Dez étoit toujours precedé de Sacrifices, & de beaucoup de ceremonies. Apparemment les Prêtres savoient manier les Dez; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller, ils étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacedemoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprennent; car outre les Chênes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les ceremonies faites, sur le point qu'on alloit jeter les Sorts avec beaucoup de respect & de veneration, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le Temple, renverse les Sorts & l'Urne. La Prêtresse effrayée dit aux Lacedemoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver,

sauger, & tous les *Ecrivains assurent que jamais Lacedemone ne reçut un presage plus funeste.

Les plus celebres entre les Sorts étoient à Préneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneste étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des Statuës qui se remuoient d'elles-mêmes, selon le témoignage de Macrobe, l. 1. chap. 23. & dont les mouvemens differens, ou servoient de Réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

Un passage de Cicéron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune favoit aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontez.

Nous trouvons encore quelques Statuës qui avoient cette même propriété. Diodore de Sicile, & Quinte-Curce disent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingts Prêtres dans une espece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il étoit suivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays, & que ce Dieu porté par ses Prêtres, les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Héliopolis de Syrie, selon Macrobe, en faisoit autant. Toute la difference étoit qu'il vouloit être porté par des Gens les plus qualifiés de la Province, qui eussent long-temps auparavant vécu en continence, & qui se fussent fait raser la tête.

Lucien dans le Traité de la Déesse de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux; car étant porté sur les épaules de ses Prêtres, il s'avisait de les laisser là, & de se promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui est considerable.

Je suis si las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuserai point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des Fleches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en servent de la même maniere. Ezechiel dit que Nabuchodonosor mêla ses Fleches contre Ammon & Jerusalem,

* Cicéron l. 2. de la Divination.

lem, & que la flèche sortit contre Jerusalem. C'étoit-là une belle maniere de refoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Grèce & dans l'Italie on tiroit souvent les Sorts de quelque Poète celebre, comme Homere, ou Euripide; ce qui se presentoit à l'ouverture du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cens ans après la mort de Virgile, on faisoit déjà assez de cas de ses Vers pour les croire prophetiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Préneste. Car * Alexandre Severe, encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponse dans le Temple de Préneste cet endroit de Virgile dont le sens est, *Si tu peux surmonter les Destins contraires, tu seras Marcellus.*

Ici mon Auteur se souvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgiliennes* que Panurge va consulter sur son mariage, & il trouve cet endroit du Livre aussi savant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit beaucoup d'esprit & de lecture, & un art très-particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaïses; & de dire de pures fadaïses le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politesse.

Les Sorts passerent jusque dans le Christianisme, on les prit dans les Livres Sacrez, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poètes. Saint Augustin dans l'Épître 119. à Januarius, paroît ne désapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siècle. Gregoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit sa pratique; il passoit plusieurs jours dans le jeûne & dans la priere, ensuite il alloit au Tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Écriture qu'il vouloit & il prenoit pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit à ses yeux. Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre Livre de l'Écriture.

D'autres prenoient pour Sort divin la première chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

TOME I.

Pp

Mais

* Lampridius.

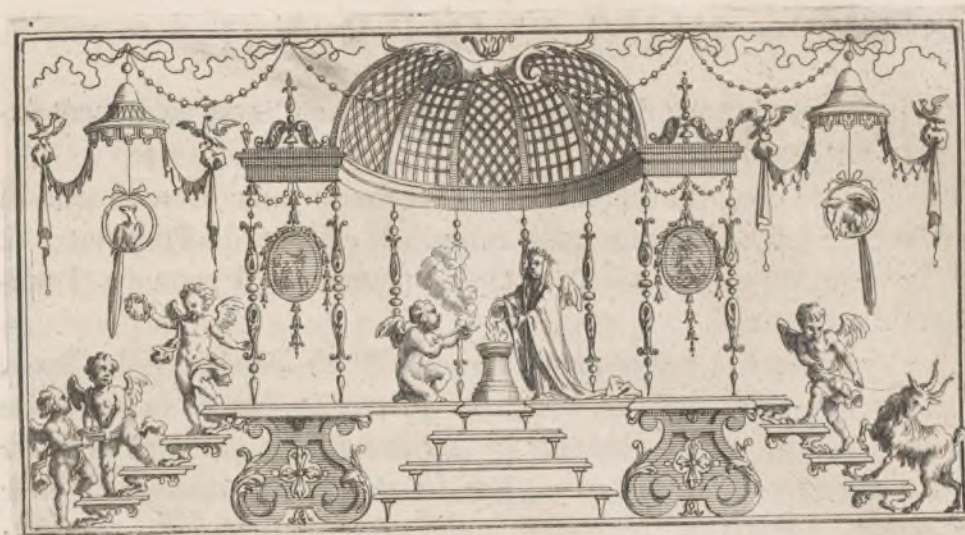
Mais qui croiroit que * l'Empereur Heraclius délibérant en quel lieu il feroit passer l'hyver à son Armée, se détermina par cette es-
pece de Sort? Il fit purifier son Armée pendant trois jours, ensuite il
ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'hyver lui
étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût es-
perer de trouver la décision dans l'Ecriture?

L'Eglise est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition, mais
il lui a fallu du temps. Du moment que l'Erreur est en possession des
esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

* Cedrenus.



S E.



S E C O N D E DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venue de Jesus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmon-
tée, depuis que nous avons reconnu que les Demons n'ont
point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus
indifférens à la Religion Chrétienne, on ne s'intéressera plus à les faire
finir précisément à la Venue de Jesus-Christ.

C H A P I T R E I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.

CE qui a fait croire à la plupart des Gens que les Oracles avoient
cessé à la Venue de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui
ont été rendus sur le silence des Oracles; & l'aveu des Payens qui
vers le temps de Jesus-Christ disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà vu la fausseté de ces prétendus Oracles par lesquels
un Demon devenu muet disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été

TOME I.

Pp 2

ou

ou supposez par le trop de zèle des Chrétiens, ou trop facilement reçus par leur credulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphyre, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la vérité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prêtre. Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre, par les changemens continuels que le tems amene, a repris & fait rentrer en elle-même & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Mycale dans les Campagnes de Didyme, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse. Sur cela Eusebe conclut en general que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptez selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable, & ne s'inquiete point du reste.

Mais cet Oracle de Porphyre nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? point du tout. Eusebe veut l'entendre du temps de la Venue de Jesus-Christ, son zèle est louable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphyre parleroit du temps de Jesus-Christ, il s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cessèrent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-être crû que cette exception n'étoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des Demons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamné au silence, nul Demon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage, ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition generale.

Mais peut-être les Demons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jesus-Christ; on n'a remarqué aucune difference entre ces Oracles, qui ont suivi la Naissance

ce

ce de Jesus-Christ, & ceux qui l'avoient précédée. Si les Prêtres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venue de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonius, & celui de Delphes, où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'étoit assez d'une. Du reste il avoué que les Oracles étoient taris dans la Beotie, qui en avoit été autrefois une source très-feconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles, ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le Systeme commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchû du temps de Plutarque; car lui-même dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vu, qu'on en avoit relevé d'anciens Bâtimens que le temps commençoit à ruiner, & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu à peu auprès de Delphes, en tiroit sa nourriture comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville étoit parvenue à être plus considerable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont cessé, Demetrius Cilicien, l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençât ses Voyages, les Oracles d'Amphilochus & de Mopsus en son Pays étoient aussi florissans que jamais; que veritablement depuis qu'il en étoit parti, il ne savoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sais combien de gens savans vous renvoyent pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venue de J. C.

Ici mon Auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une méprise grossiere, sur un passage du second liv. de la Divination. Cicéron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pyrrhus qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains.

Pp 3

Cet

Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne fait s'il veut dire que Pyrrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincraient Pyrrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la Phrase Latine, & nous ne la saurions rendre en François. Voici les propres termes de Cicéron sur cet Oracle.

Premièrement, dit-il, Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisièmement Apollon du temps de Pyrrhus avoit déjà cessé de faire des Vers. Enfin, quoi que les Eacides, de la famille desquels étoit Pyrrhus, ne fussent pas Gens d'un esprit bien fin, ni bien pénétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit si manifeste, que Pyrrhus eût dû s'en apercevoir mais ce qui est le principal, pourquoi y a-t-il déjà longtemps qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y a présentement rien de plus méprisé?

C'est sur ces dernières paroles que l'on s'est fondé, pour dire que du temps de Cicéron il ne se rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on se trompe, & que ces mots, *pourquoi ne se rend-il plus d'Oracles de cette sorte*, marquent bien que Cicéron ne parle que des Oracles en Vers; puisqu'il étoit alors question d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne fais s'il faut être tout-à-fait de son avis; car voici comme Cicéron continué immédiatement. Ici quand on presse les Défenseurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaison de la terre & qui inspiroit la Pythie, s'est évaporée avec le temps. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer ou épuiser une vertu toute divine? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'ame, qu'elle lui donne & la connoissance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?

Il me semble que Cicéron entend que la vertu toute entière avoit cessé, & il eût bien vu qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne se fût plus rendu à Delphes que des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophétie, à moins qu'elle ne soit en Vers?

Je ne croi pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entière de l'Oracle de Delphes; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jésus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt, puisque, selon ce passage, il avoit cessé long-temps avant Cicéron.

Mais

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Cicéron paroît l'avoir entendu en cet endroit. Lui-même au 1. liv. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son frere, qui soutient les Oracles. *Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célèbre, & jamais il n'eût reçu tant d'Offrandes des Peuples & des Rois, si de tout temps on n'eût reconnu la vérité de ses Prédications. Il n'est pas si célèbre présentement. Comme il l'est moins, parce que ses Prédications sont moins vraies, jamais si elles n'eussent été extrêmement vraies il n'eût été célèbre au point qu'il l'a été.*

Mais ce qui est encore plus fort, Cicéron même, à ce que dit Plutarque dans sa Vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il lui avoit été répondu qu'il suivit son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Cicéron ait consulté l'Oracle de Delphes, il faut du moins que du temps de Cicéron on le consultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs Anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessation des Oracles.

D'où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. l. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considérable de toutes les faveurs du Ciel que notre Siècle a perdus.* Et peu après, Appian qui vouloit savoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eût la hardiesse d'aller interroger cette caverne depuis si long-temps muette, & d'aller remuer ce Trepie oisif depuis si long-temps.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes?*

D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même temps on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore? & d'où vient que quelquefois un même Auteur se contredit sur ce chapitre?

C'est qu'assurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue,

gue, & qu'aussi ils n'étoient pas encore tout à fait ruinés. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien; & en effet, ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un temps, & qu'ensuite il se relevoit; car les Oracles étoient sujets à diverses aventures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait deserter l'Oracle de Delphes; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude; que depuis la Grèce s'étoit remplie de Villes, &c.

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un temps assez éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déjà été abandonné une fois, ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxès, par les Phocenses, par Pyrrhus, par Neron, enfin par les Chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle; les Prêtres étoient ou massacrés, ou dispersés; on abandonnoit le lieu, les ustensiles sacrés étoient perdus, il falloit des soins, des frais, & du temps pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Cicéron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes; que pendant la Guerre de César & de Pompée, & dans ce desordre general de l'Univers, l'Oracle ait été muet, comme le veut Lucain; qu'enfin après la fin de cette Guerre, lors que Cicéron écrivoit ses Livres de Philosophie, il commençât à se rétablir assez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde, & assez peu pour donner lieu à Cicéron de supposer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polybe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renversa de fond en comble le lieu sacré de l'Oracle, piller ou ruiner toutes les Offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pu dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siècle suivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponse.

CHAPITRE III.

Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

Nous ne saurions mieux prouver que vers le temps de la Naissance de Jésus-Christ, où l'on parle tant du silence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas cessé, tout-à-fait, mais étoit seulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occasions différentes, où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé.

Suetone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des 73 ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là, & ne songea point au vieux Galba qui étant âgé de 73 ans, lui ôta l'Empire. Cela le persuada si fort de son bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choses d'un très-grand prix, il se vanta que les poissons les lui rapporteroient.

Il falloit qu'il eût reçu du même Oracle de Delphes quelque réponse qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre 73 ans, * lors qu'il ôta aux Prêtres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 Statues soit d'hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'Esprit divin.

Que l'Oracle après une telle aventure ait été muet jusqu'au temps de Domitien, en sorte que Juvenal ait pu dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voici comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a vu Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraius, &c. Ailleurs il parle encore ainsi. Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes, illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le savez vous-même, en peu de paroles, & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoi qu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement*

la vérité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir.

Il est assez plaifant que Philoftrate prétende faire valoir fon Apollon, parce qu'il n'étoit pas grand faifeur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vû comment du temps de Plutarque, qui vivoit fous Trajan, cet Oracle étoit encore fur pied, quoi que réduit à une feule Prêtreffe, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chryfostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponfe qui lui parut assez embaraffée, & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre fi les Oracles qui fe rendoient alors à Didyme, à Claros, & à Delphes, étoient veritablement des réponfes d'Apollon, ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du fien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de favoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il feroit après fa mort, on lui répondit hardiment *Tu feras Chameau, puis Cheval, puis Philofophe, puis Prophete auffi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs fe disputerent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. On consulta Delphes, dit Spartien, pour favoir lequel des trois la Republique devoit fouhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, *le Noir est le meilleur, l'Africain est bon, le Blanc est le pire.* Par le Noir on entendoit Pescennius Niger, par l'Africain, Severe qui étoit d'Afrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda enfuite qui demeureroit le Maître de l'Empire, & il fut répondu: *On versera le sang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le monde.* On demanda encore combien de tems il gouverneroit, & il fut répondu: *Il montera fur la Mer d'Italie avec vingt Vaisseaux, si cependant un Vaisseau peut traverser la Mer: par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans.* Il est vrai que l'Oracle se refervoit une restriction obscure pour fe pouvoir sauver en cas de befoin; mais enfin dans le temps que Delphes étoit le plus florissant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans fon Exhortation aux Gentils, qu'il a composée, où fous Severe, ou à peu près en ce temps-là, dit nettement que la Fontaine de Castalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fon-

taines

taines Prophetiques avoient enfin, quoi que tard, perdu leurs vertus fabuleuses.

Peut-être en ce temps-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces silences auxquels ils étoient devenus fujets par intervalles; peut-être, parce qu'ils n'étoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout.

Il est toujours certain que fous Constantius pere de Constantin, & pendant la jeunesse de Constantin, Delphes n'étoit pas encore ruiné, puis qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prêtreffe, mais du fond de fon obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre, étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaifant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien miserable, puis qu'on en avoit retranché la dépense d'une Prêtreffe.

Il reçut un terrible coup fous Constantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. Alors, dit Eusebe dans la Vie de Constantin, *on produisit aux yeux du Peuple dans les places de Constantinople, ces Statues dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de veneration & de culte. Ici l'Apollon Pythien, là le Sminthien, les Trepiez dans le Cirque, & les Muses Heliconides dans le Palais furent exposez aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien * l'envoya consulter fur l'Expedition qu'il méditoit contre les Perfes. Si l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pouffer plus loin fon Histoire. Il n'en est plus parlé dans les Livres; mais en effet, il y a bien de l'apparence que c'est là le temps où il cessa, & que fes dernieres paroles s'adresserent à l'Empereur Julien qui étoit si zelé pour le Paganisme. Je ne fai pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguste en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponfe qu'il avoit renduë à Auguste fur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs † modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lû dans Sozoméne & dans Theodoret, que fous Julien le feu avoit pris au Temple d'Apollon qui étoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, fans qu'on eût pû

* Theodorët. † Melanchthon, Peucer, Boissard, Hospinien.

pû découvrir l'Auteur, ou la cause de cet incendie, que les Payens en accusoient les Chrétiens, & que les Chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité Theodoret dit que le Tonnerre étoit tombé sur ce Temple, mais Sozomène n'en parle point. Ces modernes se sont avisez de transporter cet événement au Temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que par une juste vengeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand Tremblement de terre. Ce Tremblement de terre dont ni Sozomene, ni Theodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'aventure.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ, il suffira de marquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la dernière fois, & souvenez-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils aient effectivement parlé pour la dernière fois, dans la dernière occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils aient parlé.

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Severe, c'est à-dire l'an 230. de Jesus-Christ, dit que de son temps Amphilochus rendoit encore des Oracles en Songe. Il nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle où l'avenir se déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des Questions ni de mort, ni de mariage. Ces restrictions bizarres étoient quelquefois fondées sur l'Histoire particuliere du Dieu qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion; je croi aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272. les Palmyreniens revoltés consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celui de Venus Aphacite, dont la forme étoit assez singuliere pour meriter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Bible. Auprès du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Assemblées que l'on y fait dans des temps reglez, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe, & ce feu, dit Zozime, s'est vu jusqu'à notre temps, c'est-à-dire jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Prefens pour la Déesse, il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond; si elle ne les reçoit pas, ils

* Zozime.

ils surnagent, fut-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmyréniens, leurs Prefens allerent au fond, mais l'année suivante tout surnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didyme, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.*

† Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abyde, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius; car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient été laissez dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations très-rigoureuses, & jetta dans les prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le Regne de Constantius, ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius & Honorius, Fils de Theodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Syrie & de son Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps.

Remarquez qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces Histoires soient vraies, ni que ces Oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pû attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on savoit qui subsistoient encore effectivement, & les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

CHAPITRE IV.

Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN general les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la Venue de Jesus-Christ.

Constantin abatit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abatre qu'en

pre-

* Sozomene. † Ammien Marcellin.

prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Venus¹ Aphacite, & celui d'Esculape qui étoit à² Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il défendit³ que l'on sacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors Césars, par lesquels toute Divination est défendue sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, & des Interpretes de Songes, & des Magiciens, mais aussi celle des Augures & des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vrai que les Empereurs avoient un intérêt particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faisoit autre chose que s'enquerir de leur destinée, & principalement des Successeurs qu'ils devoient avoir, & tel se révoltoit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flaté par un Devin.

Nous avons vu qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lors que Julien se vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinez, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la Fontaine Castalienne (car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes) avoit trouvé sur cette feuille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de songer à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnât le même conseil à quelque autre, il fit jeter dans la Fontaine Sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procédé; mais Julien⁴ l'ouvrit la Fontaine, il fit ôter d'alentour les Corps qui y étoient enterrez, & purifia le lieu de la même manière, dont les Atheniens avoient autrefois purifié l'Isle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut être Prophete de l'Oracle de Didyme. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie qui n'étoit plus guere estimée. Il étoit Souverain Pontife, puis qu'il étoit Empereur, mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour lui, il prit la chose bien plus serieusement; & nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venues jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La Lettre qu'il

1. Zozime.

2. Eusebe, Vie de Constantin.

3. Theodoret.

4. Sozomene.

5. Ammien Marcellin.

qu'il écrivit à Arsace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle manière il se prenoit à faire refleurir le Paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zèle a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, & la sainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, seignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prêtres de Galatie à vivre régulièrement, à s'abstenir des Spectacles, & des Cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infâmes, à s'adonner uniquement avec toute leur famille, au culte des Dieux, & à avoir l'œil sur les Galiléens pour réprimer leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la libéralité sont des vertus qui leur sont propres, puis qu'Homere fait ainsi parler Eumée; *Mon Hôte, quand il me viendrait quel qu'un moins considerable que toi, il ne me seroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & étrangers & pauvres. Je donne peu, mais je donne avec joye.* Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bâtir dans chaque Ville plusieurs Hôpitaux, où soient reçus non-seulement les Payens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille souvent voir les Gouverneurs chez eux, mais seulement qu'il leur écrive, ni que les Prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais seulement quand ils viennent aux Temples; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Vestibule. Il défend à ces Gouverneurs, dans cette occasion de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées, mais il permet aux Soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins, & cette imitation du Christianisme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de sa Religion, mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui lui succéda commençoit à se porter avec zèle à la destruction du Paganisme, mais en sept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens qui eut l'Empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme que le

le Christianisme même. * Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement, des repas de Victimes immolées. Ceux qui étoient initiés aux Myſteres de Bacchus les celebrent ſans crainte ; ils couroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, & faiſoient toutes les extravagances que cette dévotion demandoit.

Valentinien ſon frere qui eut l'Occident, fut plus zélé pour la gloire du Chriſtianisme, cependant ſa conduite ne fut pas auſſi ferme qu'elle eût dû être. Il avoit fait une Loi par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, Proconſul de la Grece, lui repréſenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies auxquelles ils étoient très-attachés, on leur rendoit la vie tout-à-fait déſagréable. Valentinien ſe laiſſa toucher, & ſeſſentit que ſans avoir d'égard à ſa Loi on pratiquât les anciennes coutumes. Il eſt vrai que c'eſt Zoſime, un Payen, de qui nous tenons cette Hiſtoire ; on peut dire qu'il l'a ſuppoſée pour donner à croire que les Empereurs conſideroient encore les Payens. On peut répondre auſſi que Zoſime, dans l'état où étoient les affaires de ſa Religion, devoit être plutôt d'humeur à ſe plaindre du mal qu'on ne lui faiſoit pas, qu'à ſe louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt que l'on a des inſcriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par leſquelles il paroît que ſous l'Empire de Valentinien des perſonnes de grande conſideration firent les Sacrifices nommez Taurobolia & Criobolia, c'eſt-à-dire Aſperſion de ſang de Belier. Il ſemble même par la quantité des Inſcriptions que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle eſt une des plus bizarres, & des plus ſingulieres du Paganisme, je croi qu'on ne ſera pas fâché de la connoître. Prudence qui pouvoit l'avoir vûe, nous la décrit aſſez au long.

On creuſoit une ſoſſe aſſez profonde, où celui pour qui ſe devoit faire la cérémonie deſcendoit avec des bandelettes ſacrées à la tête, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage myſterieux. On mettoit ſur la ſoſſe un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit ſur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau ſacré ; ſon ſang couloit par ces trous dans la ſoſſe, & celui qui y étoit, le recevoit avec beaucoup de reſpect ; il y preſentoit ſon

front,

* *Cædrenus.*

front, ſes joues, ſes bras, ſes épaules, enfin toutes les parties de ſon corps, & tâchoit à n'en laiſſer pas tomber une goutte ailleurs que ſur lui. Enſuite il ſortoit de-là hideux à voir, tout ſouillé de ce ſang, ſes cheveux, ſa barbe, ſes habits tout dégoutans, mais auſſi il étoit purgé de tous ſes crimes, & regeneré pour l'Eternité ; car il paroît poſitivement par les Inſcriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration myſtique & éternelle.

Il falloit le renouveler tous les vingt ans ; autrement il perdoit cette force qui ſ'étendoit dans tous les Siècles à venir.

Les femmes recevoient cette regeneration auſſi-bien que les hommes. On y aſſocioit qui l'on vouloit, & ce qui eſt encore plus remarquable, des Villes entières la recevoient par Deputés.

Quelquefois on faiſoit ce Sacrifice pour le ſalut des Empereurs. Des Provinces faiſoient leur cour d'envoyer un homme ſe barbouiller, en leur nom, de ſang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuſe vie. Tout cela eſt clair par les Inſcriptions.

Nous voici enfin ſous Theodoſe & ſes Fils, à la ruine entière du Paganisme.

Theodoſe commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Enſuite il alla juſqu'à faire abattre celui de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gai dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui ſe faiſoient à Serapis. Vers le temps de certaines Fêtes, dit-il, on ne ſauroit croire la multitude de gens qui deſcendent ſur un Canal d'Alexandrie à Canope, où eſt ce Temple. Jour & nuit ce ne ſont que Bateaux pleins d'hommes & de femmes, qui chantent & qui danſent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a ſur le Canal une infinité d'Hôtelleries qui ſervent à retirer ces Voyageurs, & à favoriſer leurs divertiffemens.

Auſſi le Sophiſte Eunapius, Payen, paroît avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, ſe trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il étoit plein ; que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines, gens infames, & inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des Peuples, & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la Raiſon,

TOME I.

Rr

don-

donnoient à adorer des Têtes de Brigands punis pour leurs crimes, qu'on avoit salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet Impie traite les Moines & les Reliques; il falloit que la licence fût encore bien grande du tems qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de machines disposées pour les fourberies des Prêtres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le même temps on apportoit un Simulacre du Soleil qui étoit de fer, & qui étant attiré par de l'aiman caché dans la voûte, s'élevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil saluoit ce Dieu; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil lui avoit assez fait sa cour, & il alloit à ses affaires.

Après que Theodose eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens étoit que depuis douze cens ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ses Dieux, & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prosperitez. L'Empereur harangua le Senat, & l'exhorta à embrasser le Christianisme; mais on lui répondit toujours que par l'usage & l'expérience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, & que si on le quittoit pour le Christianisme, on ne savoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la Théologie du Senat Romain. Quand Theodose vit qu'il ne gagnoit rien sur ces gens-là, il leur déclara que le Fisc étoit trop chargé des dépenses qu'il falloit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit besoin de cet argent-là pour payer ses Troupes. On eut beau lui représenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne se faisoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvénient. Ainsi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies cessèrent, & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodose fit à Rome, Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour lui insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété, & la poursuivit jusque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Se-

rena

rena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, le rétablissement des Privileges des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde fait avec quelle vigueur S. Ambroise s'y opposa.

Il paroît pourtant par les pieces même de ce fameux Procès que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen, car saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les Places Publiques, les Portiques, les Bains, remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole qui est le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, *afin que ces Chrétiens, dit-il, reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, & l'encens dans leur nez.*

Mais lors même que Rome étoit assiégée par Alaric, sous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse Ville, non-seulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi aussi elle abandonna entièrement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome.

On ne fait si sur la foi de cet Auteur on peut recevoir l'Histoire suivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Generid Patien, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en son rang, selon qu'il y étoit obligé, il lui représenta qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le Baudrier & le commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un homme comme lui, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le separoit d'avec tous ceux qui professoient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la nécessité, eût lui-même retracté sa Loi. Si cette His-

TOME I.

R 1 2

toire

toire est vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganisme.

Mais enfin, tout exercice de la Religion Païenne fut défendu sous peine de la vie, par une Constitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jesus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs qui étoient si zélés pour l'avancement du Christianisme, ne laissoient pas de conserver quelques restes du Paganisme, peut-être assez considérables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colléges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le Grand Constantin même, & Valentinien & Valens, reçurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'habit de cette Dignité, qu'on leur alloit offrir selon la coutume à leur avènement à l'Empire, mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical, & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet*. C'est une pointe attachée aux mots Latins, & fondée sur ce que Maxime se revoltait alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce chapitre-là que celui de Zozime, c'est celui des Inscriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife* donné à des Empereurs Chrétiens, & même dans le sixième Siècle, deux cens ans après que le Christianisme étoit monté sur le Trône; l'Empereur Justin * parmi toutes ses autres qualitez, prend celle de *Souverain Pontife*, dans une Inscription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Justinopolis en Ilirie, à laquelle il donnoit son nom.

Etre un des Dieux d'une fausse Religion, c'est encore bien pis que d'en être le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, & pourquoi non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Theodose & Arcadius, quoi que Chrétiens, souffrent que Symmaque, ce grand défenseur du Paganisme, les traite de *Votre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coutume des Payens & nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent, *Un tel dévoué à leur Divinité & à leur Majesté*.

* Gruter.

Mais

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit autre chose dans les Constitutions de Theodose, de Valentinien, d'Honorius & d'Anastase. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Celestes*, des *Oracles Divins*, tantôt ils disent nettement, *la très-heureuse expedition de notre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un stile de Chancellerie, mais c'étoit un fort mauvais stile, ridicule pendant le Paganisme même, & impie dans le Christianisme; & puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familières & communes dont on ne peut plus se passer?

La vérité est que la flatterie des Sujets pour leurs Maîtres & la foiblesse naturelle des Princes pour les loüanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoue qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas de bornes. On donne sérieusement à un homme le nom de Dieu, & ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit, il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner, & cependant ce même homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moi tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas si flatteur que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intéressée à sa conservation. Peut-être croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens; peut-être n'eussent-ils pas été fâchez de se rendre Chefs de la Religion Chrétienne à la faveur de l'équivoque; en effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assez en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque temps ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus opposé à la raison & à l'intérêt commun des hommes, être le dernier à finir; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion étoit étrangement bigarée; elle avoit des choses extrêmement gayer, & d'autres très-funestes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par devotion on

Rr 3

égorge

égorge des hommes sur un Autel. Ces détestables Sacrifices se trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scythes, mais non pas à la vérité aussi fréquemment; & les Romains, qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifioient plus leurs Enfants à Saturne selon la coutume qu'ils en avoient reçûe des Pheniciens leurs Ancêtres, les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphyre, qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son temps. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatrième Siecle, nous en sont garans aussi, chacun pour le temps où il vivoit. Ces Ceremonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la crédulité.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin.

Première raison particulière de leur décadence.

LE Paganisme a dû nécessairement envelopper les Oracles dans sa ruine, lors qu'il a été aboli par le Christianisme. De plus, il est certain que le Christianisme, avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en défabuser les Peuples, & à en découvrir l'imposture; mais indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de décheoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entièrement tombé.

On commence à s'apercevoir qu'ils dégèrent dès qu'ils ne se rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprès pour rechercher la raison de ce changement, & à la manière des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'est que le Dieu qui agite la Pythie se proportionne à sa capacité, & ne lui fait point faire de Vers si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon, mais la manière de l'exprimer est de la Prêtresse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une Lyre comme d'une Flûte, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pythie don-

noit

noit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne feroient pas d'une assez belle écriture? L'ame de la Pythie lors qu'elle se vient joindre à Apollon est comme une jeune Fille à marier qui ne fait encore rien, & est bien éloignée de savoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pythies parloient elles toutes en Vers? n'étoient-ce point alors des ames Vierges, qui venoient se joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pythies parloient quelquefois en Prose, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poète. Dès que ces gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas sitôt vu une jolie femme, que c'étoient des Vers sans fin; ils pouffoient des Sons, qui étoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs Festins & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poétique s'est retiré des hommes, il y a encore des Amours aussi ardens qu'autrefois, & même aussi grands parleurs, mais ce ne sont que des Amours en Prose. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amour, n'a jamais su faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fautive. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni sur la Religion, ni sur la Morale, ni sur la Physique, ni sur l'Astronomie. Orphée & Hésiode que l'on connoît assez pour des Poètes, étoient aussi des Philosophes; & Parménide, Xenophane, Empédocle, Eudoxe, Thalès que l'on connoît assez pour des Philosophes, étoient aussi des Poètes. Il est assez surprenant que la Prose n'ait fait que succéder aux Vers, & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là, l'origine de la Poésie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muses sont bien sorties de leur première gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dût être en Vers, & les Contes de la Fontaine en Prose? Il falloit donc bien, dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puis qu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y être, Apollon parla en Prose.

Je

Je croi bien que dans les commencemens on rendit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisez à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassés de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans nécessité, à peu près sous le Regne de Cyrus; Thalès qui vivoit en ce temps-là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pyrrhus, comme nous l'apprenons de Cicéron, c'est-à-dire quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par-là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se défabusa du galimatias mystérieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien savoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophétiques se décriront par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans, que le menu peuple consultoit, le plus souvent dans les Carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande différence dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la dernière importance, sur des Guerres, sur des Fondations de Villes, sur les intérêts des Rois & des Républiques. Présentement, dit-il, ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils achèteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic, & lors que des Villes y envoient, c'est pour savoir si leurs Terres seront fertiles, ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes-là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, & si le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblât à ces Sophistes qui font parade de leur savoir, lors qu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent maîtres de toute la Grece, & des Empires fondés par les Successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espérèrent pas de pouvoir sortir,

la

la Grece cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les intérêts étoient si brouillez. Les Maîtres communs calmerent tout, & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oisiveté entière; ils passaient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comédies, des Disputes & des Harangues, que leur falloit-il de plus selon leur génie? mais tout cela fournissoit peu de matière aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il étoit assez naturel que les Prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur Métier n'étoit plus si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point-là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibyllins, & à leurs Divinations Etrusques, c'est-à-dire aux Aruspices, & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles étant une invention Grecque, aient suivi la destinée de la Grece, qu'ils aient été florissans avec elle, & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibère, dit Suetone, alla à l'Oracle de Geryon auprès de Padoue; là étoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Muets, & guérissoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tibère vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneste, qui ne se trouverent point dans un Coffre bien fermé & bien scellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, & qui se retrouvèrent dans ce même Coffre dès qu'on les eut reportées à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, & à celles d'Antium, il y faut ajouter les Sorts du Temple * d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit aussi l'Oracle de Clitomne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple est ancien & fort respecté. Clitomne est là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la presence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des*

TOME I.

S f

Fon-

* Stace.

Fontaines & des Sources ; car Clitonne est comme le Pere de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la separation de la partie Sacrée de ses eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au-dessous il est permis de se baigner. Je ne croi point connoître d'autre Fleuve que celui-là qui rende des Oracles ; ce n'étoit guere leur coûtume.

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas dans son Temple de l'Isle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voici le plus considerable, traduit mot à mot sur l'Inscription. *En ce même temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caius ; il lui dit qu'il allât au saint Autel, qu'il s'y mit à genoux, & y adorât, qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche, qu'il mit les cinq doigts sur l'Autel, & enfin qu'il portât sa main sur ses yeux. Après tout cela l'aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous notre Empereur Antonin.* Les deux autres guerisons sont moins surprenantes, ce n'étoit qu'une pleuresie, & une perte de sang desesperées l'une & l'autre à la verité ; mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des Pommes de Pin avec du Miel, & du Vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les Incrédulés peuvent prendre pour de vrais Remedes.

Ces Inscriptions pour être Grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des Lettres, & l'Orthographe ne paroissent pas être de la main d'un Sculpteur Grec. De plus, quoi qu'il soit vrai que les Romains faisoient leurs Inscriptions en Latin, ils ne laissoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lors qu'il y avoit pour cela quelque raison particuliere. Or il est assez vrai-semblable qu'on ne se servît que de la Langue Grecque dans le Temple d'Esculape ; parce que c'étoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peste dont tout le monde fait l'Histoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'institution Romaine, & je croi qu'on trouveroit aussi à la plupart des Oracles d'Italie une origine Grecque, si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en soit, le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie, & même à Rome, ne fait qu'une exception très-peu considerable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la Medecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoi qu'il fût rendre la vûe aux

Aveu-

Aveugles, le Senat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains les Particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibylles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lors qu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le temps de Pyrrhus, Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Grece que long-temps après Pyrrhus ; & depuis Pyrrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grece, il y eut en tout ce pais-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importants d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du temps d'Alexandre, & un peu avant Pyrrhus, il se forma dans la Grece de grandes Sectes de Philosophes qui se mocquoient des Oracles, les Cyniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaifanter des méchans Vers qui venoient de Delphes ; car les Prêtres les faisoient comme ils pouvoient, souvent même péchoient-ils contre les regles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon, le Dieu de la Poësie, fût infiniment au-dessous d'Homere, qui n'avoit été qu'un simple mortel, inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé, il renversa le Tableau, & dit, *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos ?* C'est ainsi que ces Philosophes se mocquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renverfoit, eussent conclu

TOME I.

Sf 2

clu

clu également que les Vers étoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent été bons, soit qu'ils eussent été méchants.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes accablés des plaisanteries de tous ces gens-là, renonçassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trépié; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poètes, qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pythie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle, tel qu'il étoit sorti de la bouche du Dieu? Mais apparemment des gens qui venoient de loin, eussent été honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en Prose.

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il étoit possible, les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homère dont la versification étoit assurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples; mais, & ces Vers empruntés, & les Poètes gagez des Temples, doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poésie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles, durent leur faire un tort plus essentiel, que celui de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde, heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.

CHAPITRE VII.

Dernières causes particulières de la décadence des Oracles.

LA Fourberie des Oracles étoit trop grossière pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joye, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquiétude ou de la curiosité; je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas été la plus impertinente

te chose du monde; mais enfin à force d'expériences il fallut bien s'en désabuser.

Les Prêtres y aidèrent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux Ministère. Ils croyoient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils lui répondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les Villes de Sicyonne & de Corinthe* *. Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte, le Dieu lui apparut, & lui dit, *Qu'il s'abstînt de boire froid*. Polemon lui répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Ami, si tu avois à guérir un Bœuf?* Mais ce ne font-là que des gentilleses de Prêtres qui s'égayent quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples, parées de la main même de leurs Maris, & chargées de presens pour payer le Dieu de ses peines. A la vérité on fermoit bien les Temples à la vûe de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterrains.

Pour moi j'ai peine à concevoir que de pareilles choses aient pu être pratiquées seulement une fois. Cependant Herodote nous assure qu'au huitième & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babylone, étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thèbes en Egypte. Et quand la Prêtresse de l'Oracle de Patara en Lycie devoit prophétiser, il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses tenebres du Paganisme, & dans un temps où les Cérémonies Payennes n'étoient pas sujettes à être contredites; mais à la vûe des Chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son Prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec grand respect, & on ne se plaignoit point de Saturne, quoi qu'il soit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui

Sf 3

ayant

* Athenée.

ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assez capable. Elle en avertit son Mari, qui fit faire le Procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout, & Dieu fait quel scandale dans Alexandrie.

Les crimes des Prêtres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décredité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont mocquez des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrétiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

FIN de l'Histoire des Oracles.



OE U.

OE U V R E S M Ê L Ê E S.



DE L'ORIGINE
DES
FABLES.

ON nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries, & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on nous eût donné tout cela pour vrai? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux? Quel auroit été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes & ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, & non pas pour des Histoires; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Eclaircissions, s'il se peut, cette matiere, étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions; c'est-là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers Siècles du monde, & chez les Nations qui n'avoient point entendu parler des Traditions de la famille de Seth, ou
TOME I. T t qui

qui ne les conserverent pas, l'ignorance & la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lapons, ou les Iroquois; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoissance & de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant, & que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers Hommes en virent donc beaucoup, & comme naturellement les Peres content à leurs enfans ce qu'ils ont vu, & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces temps-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle-même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flaté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses Auditeurs, & on est bien-aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde, & de-là vient que l'on a besoin d'une espece d'effort & d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que fera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer, & à imposer aux autres?

Les récits que les premiers Hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & par-dessus cela ayant été exagérés, ou de bonne-foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise-foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche, chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux Merveilleux qui est le plus agréable, & peut-être qu'après un Siècle ou deux, non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guere de choses du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces Siècles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des

Fa-

Fables. Les hommes qui ont un peu plus de genie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voyent. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours, a dû dire un Contemplatif de ces Siècles-là; étrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce Siècle-ci? Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau? Le Contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées qui peuvent être appelées les Systèmes de ces temps-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche, on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une riviere, & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi pour rendre raison des Tonnerres & des foudres, on se représentoit volontiers un Dieu de Figure humaine lançant sur nous des Flèches de feu, idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers Siècles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philosophie n'en a point d'autre, c'est-à-dire, que nous expliquons les choses inconnues de la Nature par celles que nous avons devant les yeux, & que nous transportons à la Physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers; nous ne faisons agir la Nature que par des leviers, des poids, & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le Monde, ou ne connoissoient point ces choses-là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossieres & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'Inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu presentement.

De cette Philosophie grossiere qui regna necessairement dans les premiers Siècles, sont nés les Dieux & les Déeses. Il est assés curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eussent pas pû faire; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la Mer, tout

TOME I.

Tt 2

cela

cela étoit beaucoup au-dessus de leur pouvoir; ils imaginerent des Etres plus puissans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces Etres-là fussent faits comme des hommes, quelle autre figure eussent-ils pû avoir? du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui est humain; les voilà hommes en toutes manieres, à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissans que des hommes.

De-là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de reflexion; c'est que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la Nature Divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités sont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers Hommes ne connoissoient point de plus belle qualité que la force du corps, la Sagesse, & la Justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les Barbares de l'Amerique; d'ailleurs la premiere idée que les hommes prirent de quelque Etre superieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'Ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi ils imaginerent les Dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginerent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans, tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du tems où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même quelle miserable espece de pouvoir leur donnoit-on? Mars le Dieu de la Guerre est blessé dans un combat par un Mortel, cela déroge beaucoup à sa dignité; mais en se retirant il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pû faire, c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomedé, & en voilà assez, selon le judicieux Homere, pour sauver l'honneur du Dieu. De la maniere dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, & elle reconnoitra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Cice-

Ciceron a dit quelque part qu'il auroit mieux aimé qu'Homere eût transporté les qualités des Dieux aux hommes, que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux, mais Ciceron en demandoit trop; ce qu'il appelloit en son tems les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du tems d'Homere. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes; ainsi à mesure que les Hommes sont devenus plus parfaits, les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers Hommes sont fort brutaux, & ils donnent tout à la force, les Dieux seront presque aussi brutaux, & seulement un peu plus puissans; voilà les Dieux du tems d'Homere. Les Hommes commencent à avoir des idées de la Sagesse, & de la Justice, les Dieux y gagnent, ils commencent à être sages & justes, & le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les Hommes; voilà les Dieux du tems de Ciceron, & ils valaient bien mieux que ceux du tems d'Homere, parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers Hommes ont donné naissance aux Fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, & on voit par consequent bien des prodiges; on exagere naturellement les choses surprenantes en les racontant, elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches; il s'établit des especes de Systèmes de Philosophie fort grossiers & fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autres. Nous allons voir maintenant que sur ces fondemens les hommes ont en quelque maniere pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appelons la Philosophie des premiers Siecles, se trouva tout-à fait propre à s'allier avec l'Histoire des faits. Un jeune homme est tombé dans une riviere, & on ne sauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La Philosophie du tems enseigne qu'il y a dans cette riviere de jeunes Filles qui la gouvernent; les jeunes Filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel, on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire, il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes, on n'examine pas davantage qui sont ses parens, il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là; que l'on considere avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la Philosophie du tems, qui expliquoit fort commodément ce que les faits avoient de merveilleux, &

Tt 3

qui

qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déesſes qui nous reſſembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien aſſortis ſur la ſcène avec les Hommes.

Comme les Histoires de faits véritables mêlées de ces fauſſes imaginations, eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement, ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels, & cependant les Histoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaifon de notre Histoïre Moderne avec l'Ancienne.

Dans les temps où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le Siècle d'Auguſte, & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, & à connoître les caractères. Les Histoïriens de ces Siècles-là ſe ſont accommodés à ce goût, ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nuëment & ſechement, ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlé les portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces portraits & ces motifs ſoient exactement vrais? Y avons-nous la même foi qu'aux faits? Non, nous ſavons fort bien que les Histoïriens les ont devinés comme ils ont pû, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils ayent deviné tout-à-fait juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Histoïriens ayent recherché cet embellifſement qui ne ſort point de la vrai-ſemblance, & c'eſt à cauſe de cette vraiſemblance que ce mélange de faux que nous reconnoiſſons qui peut être dans nos Histoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voyes que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces Histoires, où il entroit des Dieux, des Déesſes, & en general du merveilleux, on ne débita plus d'Histoires qui n'en fuſſent ornées. On ſavoit que cela pouvoit n'être pas vrai, mais en ces temps-là il étoit vrai-ſemblable, & c'en étoit aſſez pour conſerver à ces Fables la qualité d'Histoires.

Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs Histoires de prodiges & de miracles, le plus ſouvent ridicules & grotesques. Sans doute, cela n'eſt pris chez-eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'eſt entre eux une eſpece de convention d'écrire ainſi. Mais quand ces ſortes d'Histoires paſſent chez d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans
leur

leur exacte vérité, ou elles ſont cruës au pié de la lettre, ou du moins on ſe perſuade qu'elles ont été cruës par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçues ſans contradiction. Certainement le malentendu eſt conſiderable. Quand j'ai dit que le faux de ces Histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le peuple, il eſt deſtiné à être la dupe de tout.

Non ſeulement dans les premiers Siècles on expliqua par une Philoſophie chimérique ce qu'il y avoit de ſurprenant dans l'Histoïre des faits, mais ce qui appartenoit à la Philoſophie, on l'expliqua par des Histoires de faits imaginés à plaiſir. On voyoit vers le Septentrion deux Conſtellations nommées les deux Ourſes qui paroiſſoient tous jours, & ne ſe couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de ſonger que c'eſt qu'elles étoient vers un Pole élevé à l'égard des Spectateurs, on n'en ſavoit pas tant; on imagina que de ces deux Ourſes, l'une avoit été autrefois une Maîtreſſe, & l'autre un fils de Jupiter, que ces deux perſonnes ayant été changées en Conſtellations, la jalouſe Junon avoit prié l'Océan de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chez-lui comme les autres, & s'y allaſſent repoſer. Toutes les Métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers temps. Les Meures ſont rouges, parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante; la Perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale qui fut changé en Perdrix ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut, & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le Sureau avoit eu autrefois des raiſins d'aſſi bon goût que la Vigne, mais que le traître Judas, s'étant pendu à cet arbre, ſes fruits étoient devenus aſſi mauvais qu'ils le ſont preſentement. Cette fable ne peut être née que depuis le Chriſtianisme, & elle eſt préciſément de la même eſpece que ces anciennes Métamorphoſes qu'Ovide a ramalſſées, c'eſt-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces ſortes d'Histoires. Elles ont le double agrément, & de fraper l'eſprit par quelque trait merveilleux, & de ſatisfaire par la curioſité la raiſon apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naiſſance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favoriſées. Le premier eſt le droit que l'on a d'inventer des choſes pareilles à celles qui ſont reçues, ou de les pouſſer plus loin par des conſéquences.
Quel-

Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, aussi-tôt toutes les Histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre? Si les Dieux ont des Enfans, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions, & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité. Nos Peres l'ont crû, prétendrions-nous être plus sages qu'eux? Ces deux principes joints ensemble font des merveilles. L'un sur le moindre fondement que la foiblesse de la Nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini, l'autre pour peu qu'elle soit établie la conserve à jamais; l'un parce que nous sommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus, & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps.

Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a poussé les Fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, & ce qui les y a maintenues. Car ce que la Nature y a mis directement du sien, n'étoit ni tout-à-fait si ridicule, ni en si grande quantité, & les hommes ne sont point si fous, qu'ils eussent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long-temps à s'en défabuser, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces Siecles-ci, nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues, & conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes Fables des Grecs; mais c'est que nous ne sommes point partis d'abord d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre & conserver nos erreurs, mais heureusement elles ne sont pas si grandes, parce que nous sommes éclairés des lumières de la vraie Religion, & à ce que je croi, de quelques rayons de la vraie Philosophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux, pour moi je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un Peuple nouveau sous le Pole, ses premières Histoires seront des Fables, & en effet les anciennes Histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines? ce ne sont que Géants, & Magiciens. Je ne dis pas qu'un Soleil vif & ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction, qui perfectionne la disposition qu'ils

ont

ont à se repaître de Fables; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil. Aussi dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, & ce qui doit avoir son effet sous les Zones Glaciales comme sous la Torride.

Je montrerois peut-être bien s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Americains, & celles des Grecs. Les Americains envoient les âmes de ceux qui avoient mal vécu dans de certains Lacs bourbeux & defagréables, comme les Grecs les envoient sur les bords de leurs rivières de Styx & d'Acheron. Les Americains croyoient que la pluie venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës joüant avec son petit frere, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau; cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes de Fontaines, qui en versent l'eau de dedans des Urnes? Selon les traditions du Perou, l'Ynca Manco Guyna Capac Fils du Soleil trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des Forêts les Habitans du Pays qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre sous des Loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit aussi fils du Soleil, ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des Sauvages aussi-bien que les Americains, & qu'ils furent tirez de la Barbarie par les mêmes moyens, & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignées se sont accordées à croire Fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit, lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amerique, qui étoient selon toutes les apparences un Peuple assez nouveau, lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Americains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chez les anciens Chinois, la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des Histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la Mer? Vous jugez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la Lune sur notre Tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans, cinquante habiterent les rivages de la Mer, & les cinquante autres les Montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des Montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussés, &

TOME I.

V v

qu'ils

qu'ils fuyent des Montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher ressemble assez à celle des Metamorphoses d'Ovide, tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille, cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, & jusque-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions, & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie & la maniere de raisonner ayent été pendant un grand nombre de Siècles très-grossières, & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chez la plupart des Peuples, les Fables se tournerent en Religion, mais de plus, chez les Grecs, elles se tournerent, pour ainsi dire, en agrément. Comme elles ne fournissent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poësie & la Peinture s'en accommoderent parfaitement bien, & l'on fait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les especes répandues par tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéressent à tout, & ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une maniere surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des Poëmes, soit dans des Tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'Imagination en lui présentant des objets qu'elle saisit facilement, & qui en même temps la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinsent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées ? Quand la Poësie ou la Peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre Imagination, elles ne font que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jeter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La Religion & le Bon-Sens nous ont desabusés des Fables des Grecs, mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poësie & de la Peinture, auxquelles il semble qu'elles ayent trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous

foyons

foyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne-foi les Fables, nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les Fables si agréables pour eux ; ils s'en repaïssoient parce qu'ils y ajoutoient foi, & nous nous en repaïssons avec autant de plaisir sans les croire ; & rien ne prouve mieux que l'Imagination & la Raison n'ont guere de commerce ensemble, & que les choses dont la Raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'Imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à present dans cette Histoire de l'Origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la Nature humaine, & en effet, c'est ce qui y a dominé, mais il s'y est joint des choses étrangères, auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passerent chez les Grecs, & grossirent dans ce passage, ou même leurs Histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques ; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guere ni l'une ni l'autre, & voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Egyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes sont venues s'habiter dans la Forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure ; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bien-tôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un Gouvernail de Navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi parlant, les Grecs dans l'Histoire du Navire Argo, conçoivent qu'il y avoit un Gouvernail qui parloit. Les Savans de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'Origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *qui pro quo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité manquoient bien de l'un ou de l'autre, de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne savoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou Phéniciennes, & que la plupart de leurs anciennes Histoires venoient de ces Pays-là ? Les Origines de leur Langue, & les Antiquitez de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures, & désagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre les

TOME I.

V v 2

les Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre; mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des Fables ne grossit plus tant, & qu'il demeura à peu près dans l'état où l'invention de l'Ecriture le trouva.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux Systèmes de Philosophie, les Histoires furent moins fabuleuses; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là, on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité; mais on s'aperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des différends qui pouvoient naître entre les Peuples, soit pour fournir des exemples de vertu, & je croi que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Histoire fût vraie; j'entens vraie par opposition aux Histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités; on commença donc à écrire dans quelques Nations l'Histoire d'une manière plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vrai-semblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles Fables, on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'Antiquité? On va s'imaginer que sous ces Fables sont cachez les secrets de la Physique & de la Morale. Eût-il été possible que les Anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse? Le nom des Anciens impose toujours, mais assurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à savoir de la Morale ou de la Physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les Fables, que l'Histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il fait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

DU



DU

B O N H E U R.

VOICI une matière la plus intéressante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philosophes, sur tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue. Mais quoi que très-intéressante, elle est dans le fond assez négligée, quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent, & quoique les Philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement que les Hommes n'en peuvent guère tirer de profit.

On entend ici par le mot de Bonheur un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement, & en cela le Bonheur est différent du Plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être une situation, ni un état. La douleur auroit bien plutôt le privilège d'en pouvoir être un.

A mesurer le bonheur des hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes; celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement, il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis, & à cet égard la Nature fait assez son devoir de Mere commune. Mais si au lieu de considérer ces instants répandus dans la vie de chaque homme, on considère le fond des vies mêmes, on voit qu'il est

Vv 3

fort

fort inégal, qu'un homme qui a si, l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du temps beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entièrement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer, un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état ; les voilà donc presque tous exclus du Bonheur, & il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semez çà & là sur un fond triste, qui en fera un peu égayé. Les hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux. On le reconnoitroit entre tous les autres hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation ; il n'agiroit que pour s'y conserver, & non pas pour en sortir. Mais cet homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la Terre ? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'aperçoit guère de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le Tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violents qu'ils se donnent. Le repos même de l'Heureux s'il est aperçu, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'homme heureux pourroit être assez facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fût-ce que pour nous donner des espérances agréables ; mais il est vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne seront pas chimeriques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux pressé par la Goutte lui a dit, *Je n'avoüerai pourtant pas que tu sois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci par engagement de Système, nie un sentiment très-vif, & en même temps l'avoüe par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre Bonheur ne dépend

dépend point du tout de nous, & presque tous les hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient. Incapables de discernement & de choix, poussez par une impetuosité aveugle, attirez par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînez les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce désordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure, mais il est bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir ni modérer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hazard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assez dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne, ils n'ont pas un certain Gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant, les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles qu'il seroit inutile de les vouloir tourner d'un autre ; enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & seroit même assez facile, le rejettent parce que c'est un travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop médiocre. Que seroit-ce que ce misérable Bonheur factice pour lequel il faudroit raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimères. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une petite partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous, & de cette petite partie peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caractères ou foibles & paresseux, ou impetueux & violents, ou sombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & modérés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables, ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assez, & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire, mais il n'est presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin, & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Sur tout quand il s'agit du Bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. Écoutons donc la Philosophie qui prêche dans le Désert une petite Troupe d'Auditeurs qu'elle a choisis, par-

parce qu'ils favoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du Bonheur puisse entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puisse séjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer, & quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne sont que dans l'esprit; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fautive, ou du moins problématique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le deshonneur, mais c'en est un que la douleur de laisser de grands biens après sa mort à des Héritiers en ligne collatérale & non pas en ligne directe, ou à des filles & non pas à des fils. Il y a tel homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe, il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines, ou qui aient eu le courage de se guerir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on sera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de Monstres, consiste en ce qu'on s'y soumet, sans oser ni les attaquer, ni même les envier; si on les confideroit quelque temps d'un œil fixe, ils feroient à demi vaincus.

Assez souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier, non seulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais sa singularité nous irrite, & nous aigrit. Nous nous représentons une Fortune, un Destin, je ne sais quoi, qui met de l'art & de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela? Employons un peu notre Raison, & ces Fantômes disparaissent. Un malheur commun n'en est pas réellement moindre, un malheur singulier n'en est pas moins possible, ni moins inévitable; un homme qui a la peste lui cent millièmes, est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnue?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévus, & cela seul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en general ce que nous appelons des maux singuliers? On ne peut pas prédire les Comètes comme les Eclipses;

ses; mais on est bien sûr que de temps en temps il doit paroître des Comètes, & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un, il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien; & si on vouloit on leur contesterait avec assez de raison leur qualité de singuliers.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espèce de douceur & de consolation, elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, constant, c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés; notre Nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en general; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment: on s'est attendu à ce que l'on souffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une revolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne souffrir pas long-temps, & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances, même réelles, de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vûe, & en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance, qui s'oppose aux remèdes, & repousse la consolation. Le Consolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède, & n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense. Sur tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis

vis que l'on nous fit soupçonner de fausseté & d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le Bonheur seroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vûe saine de tout sont incurables, il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs? Cette proposition ne le cede guere en difficulté à la Pierre Philosophale; & si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'art de la Philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très-douteuse, & que quoi qu'elles nous frappent bien vite comme biens, ou comme maux, nous ne savons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous a paru d'abord un grand malheur, que vous auriez été bien fâché dans la suite qui ne fût pas arrivé, & si vous aviez connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit transporté de joye. Et sur ce pied-là quel regret ne devez-vous pas avoir à votre chagrin? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger, attendons que ce qui nous paroît si mauvais, se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi, peut cacher quelque chose de mauvais, & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Un grand obstacle au Bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le séjour qui nous est préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre ses Habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vûe de ce terrible partage où nous devrions entrer, & ne compterions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions médiocres, qui nous paroissent présentement insupportables? Les Esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà

une

une grande partie du genre humain; à quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions? Apprenons combien il est dangereux d'être hommes, & comptons tous les malheurs dont nous sommes exemts pour autant de perils dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons & que nous ne sentons pas, feroient chacune le suprême bonheur de quelqu'un; il y a tel homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal, puissent jamais causer un sentiment vif, même à ceux qui feroient les plus appliquez à faire tout valoir; on ne sauroit être transporté de se trouver deux bras, mais en faisant souvent reflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous nous y soumettons de bonne grace, que quand nous nous revoltions inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espece d'indifference: les maux au contraire, nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir, les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flatteuses faites en notre faveur à la regle generale.

Le bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je compte pour heureux celui qui possède un certain bien que je desire, & que je croi qui feroit ma félicité; le possesseur de ce bien-là est malheureux, sa condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux, & si être heureux étoit un vice ou un ridicule, les hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en feroient le plus accusez, les Grands, les Princes, les Rois, feroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons ou plus flattez d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit negliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant

TOME I.

XX 2

qu'on

qu'on voudra, on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains, mais l'avenir est une espèce de Charlatan, qui en nous éblouissant les yeux nous l'escamotte. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des espérances vaines & douteuses nous enlèvent des jouissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de gens pour qui ces espérances mêmes sont des jouissances, & qui ne savent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espèce de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre, il seroit trop cruel de la leur ôter, mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au présent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux médiocres. Que la chose soit du moins égale. Si le sentiment des biens médiocres, est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que savons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous? Ce sont des présents faits par une Puissance avare, qui ne se refoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation, dont ils n'avoient pas assez goûté le bonheur. Il y en a peu qui n'aient eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on en est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce seroit trop le mettre à l'aventure. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique, mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre bonheur devroit entièrement dépendre de nous, & que c'est par une espèce d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer, ressaisissons-nous, autant qu'il est possible, d'un droit si important, & si dangereux à confier, remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les Titres de ce qui prétend ordonner de notre bonheur, peu de choses soutiendront cet

exa-

examen pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis, m'est-elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit, si je les attaquois elles ne tiendroient pas longtemps. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres; mais selon qu'elles feroient plus incommodes, & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent, & avec plus de courage. Il n'y a guère de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient? On ne sauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales, & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coûtent moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préférés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur, mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coûtent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guère enlever. Quoi qu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hazard, il semble que le plus souvent nous choissions avec soin les endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un vaisseau, qu'en fonds de terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instants, & des instants souvent funestes par un excès de vivacité, qui ne laisse rien goûter après eux, au lieu que les plaisirs simples sont

Xx 3

ordi-

ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les fuit.

Les gens accoutumés aux mouvemens violents des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité, & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guère qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée? il devient un état tranquille, & c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens heureux, des temps ou des momens agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés, ou suivis, elle les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée; voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inseparables. Il n'y a point en Chymie d'Esprit si vis qui n'ait beaucoup de flegme, l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de temps insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le bonheur, dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considérables pour lui & pour ses Enfans, de la fortune au Jeu, des Maîtresses fidèles, & qui flattassent sa vanité; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrénée & insatiable. Cet homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais, certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choses différentes, & qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple, & en même temps plus sous notre main.

Si l'on est à peu près bien, il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat

cat ni si fragile qu'un état heureux, il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire, mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mousquet? Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères, il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher, & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, & avec raison; il n'y a que le Vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer, & pour s'applaudir, & le pourroit-il quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assez, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

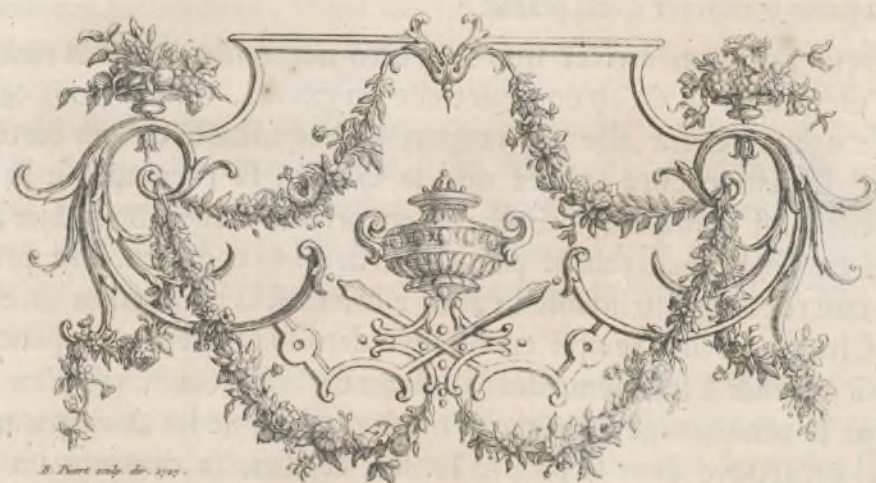
Il peut fort bien arriver que la Vertu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élevation, & qu'au contraire elle en exclue, ses Ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas, hazardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment, on peut sans orgueil appeler à soi-même des injustices de la Fortune, on s'en console par le témoignage légitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées, on trouve dans sa propre Raison & dans sa droiture un plus grand fond de bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition, c'est

c'est d'être placé par la Fortune dans une condition mediocre. Sans cela, & le bonheur, & la vertu seroient trop en peril. C'est-là cette mediocrité si recommandée par les Philosophes, si chantée par les Poëtes, & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une chose qui selon les façons de penser communes y seroit cependant bien necessaire; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous supposons ne passeroit guere pour l'être, il n'auroit pas le plaisir d'être envié. Il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux faute de l'être crû par les autres; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il sentira facilement les avantages de sa situation; il se resoudra volontiers à jouir d'un bonheur modeste & ignoré, dont l'étalage n'insultera personne; ses plaisirs, comme ceux des Amants discrets, seront assaisonnez du mystere.

Après tout cela, ce Sage, ce Vertueux, cet Heureux est toujours un homme, il n'est point arrivé à un état inébranlable que la condition humaine ne comporte point, il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fierà moins, & son bonheur qu'il s'en assurera moins.



DIS-



DISCOURS DE LA PATIENCE.

*Qui a remporté le PRIX D'ELOQUENCE
par le Jugement de L'ACADEMIE
FRANÇOISE.*

EN L'ANNEE MDCLXXXIX.

QUELQUE peu d'usage que l'homme fasse de ses lumieres pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les déreglemens dont il est rempli: aussi-tôt sa Raison cherche à y remedier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûë élevée. Mais que

TOME I.

Yy

peut-

peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des misères de l'homme? Elle ne fait que combattre des défauts par des défauts, ou guerir des passions par des passions; & les vains remèdes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle-même en leur faveur.

En vain pendant plusieurs siècles la Grece si fertile en esprits subtils, curieux, & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession temeraire d'enseigner à leurs Disciples l'art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits: en vain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuisa tout ce que la Raison humaine pouvoit pour les hommes: l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou ignore, ou reconnoît ses défauts avec assez de simplicité, pour les rendre en quelque sorte excusables; au lieu qu'un Philosophe Payen, fier d'avoir acquis les siens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces desordres que la Raison humaine cauçoit dans la Grece, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable, quand elle vient à se méconnoître, les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de là chez les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la Raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un côté chez les Juifs les fameuses semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères, pressoient le Libérateur si long-temps promis & attendu, il est certain que d'un autre côté les Grecs livrez jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Messie par leurs besoins, quoi qu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophetes; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-temps dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un empire tout divin sur les Nations, un grand Prêtre qui leur enseignât les véritables Sacrifices; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçussent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes

les

les connoissances, après lesquelles ils soupiroient depuis si long-temps.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Messie si ardemment désiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent révélées sans obscurité & sans nuages; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfanté l'imagination des Philosophes; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est peut-être un des vices auxquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute, parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pu l'acquérir. Cette impatience de la nature, & la fausse patience de la Philosophie, nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience inconnue jusques-là sur la terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près, & d'étudier nos misères; cette vûe, cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. POINT.

QUEL est ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en secouer le joug? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous par des efforts violents, dont nous sentons en même temps l'impuissance? Pourquoi prendre à partie ou des Astres, qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'être hors de notre imagination? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées? Que veut dire cette espece de fureur où nous entrons contre nous-mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager!

TOME I.

Y y 2

In-

Insensé, si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfoncé encore davantage ; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des mouvemens déreglez, ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux, ne reprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie ; il semble qu'il nous dispense pour quelque temps de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule ? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité ? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux, & contrainte de leur céder ; mais il y a des malheurs auxquels les hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de forces, & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience, & que l'on ne renonce pas à en être applaudi. Qui l'eût cru, que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la nature, & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuisible & insensée, que nous sommes tous pecheurs, que nous devons une expiation à la Justice divine, que tous les maux que nous sommes capables de souffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange consolation à en juger selon les premières idées qui se présentent ! Quoi ! nous ne serons pas seulement malheureux, nous serons encore obligés de nous croire coupables ? Nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre, nos soupirs ne pourront plus être innocens ? Encore un coup, quelle étrange consolation !

C'en est une cependant & solide & efficace ; quelque tristes que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vive-
ment

ment persuadé qu'il mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs dues à nos pechez, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes : mais on se l'épargne, en se soumettant sans murmure au châtement que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inseparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lors que nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la Justice divine, on peut dire que nous affaiblissions en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux ? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquiescer ces biens célestes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre-t-on encore quand on les envisage, & leur idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & passagères ? Ah ! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que sa colere nous envoie, elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini : recevons avec une soumission sincère de si justes punitions, & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la souveraine félicité. Aveuglement de la Nature, Lumières célestes de la Religion, que vous êtes contraires ! La Nature par ses mouvemens déordonnez augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainsi dire, à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire ; & si nous suivons les instructions de l'autre, nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience chrétienne n'est-elle pas une simple patience, c'est un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas sa vue dans cette éternité de bonheur dont elles nous assurent la jouissance, on se borneroit à les recevoir sans murmure, comme des châtimens dont on est digne par ses pechez ; mais dès que l'on regarde le prix infini

dont elles sont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on est indigne. De-là naissent ces merveilles dont les Annales des Chrétiens sont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joui au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vûe entre les biens & les maux; que dis-je, égalité? cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux sur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont poussés jusqu'à oser appeler sur eux les maux que la main de Dieu leur refusoit.

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naissance du Christianisme! On voit paroître tout à coup & se répandre dans l'Univers des hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les principes les plus communs; des hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour sincere pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes sont un langage qui leur est inconnu, si ce n'est dans la prospérité. Ils ne se contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une constance inébranlable, ils ont une joye qui va souvent jusqu'à des transports; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort, ils se contraignent; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement, on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges, devoient dire les Payens? Quel est ce renversement? les biens & les maux ont-ils changé de nature? les hommes en ont-ils changé eux-mêmes? Cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philosophes, qui jusques-là avoient paru être en possession de toutes les vertus & des veritez, confondus & dans leur speculation, & dans leurs pratiques, par de nouveaux Philosophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleste qui détruisit les fausses especes de patience établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.



II. POINT.

JAMAIS la Raïson humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens.

Ces Philosophes entreprirent de persuader aux hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire, & il se paroît d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain, il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il n'avoit lieu d'envier ni les perfections, ni le bonheur.

Jusqu'où vous égarez-vous, foibles esprits des hommes, quand vous êtes abandonnez à vous-mêmes? Quoi! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons, nous en gémissons, & on n'y trouve point d'autre remede que de nous soutenir que nous sommes invulnérables? Trop heureux encore, si nous pouvions entrer dans cette illusion & en profiter; mais si ces vaines idées élèvent pour quelques momens, & enflent l'imagination seduite, on est aussi-tôt rappelé au sentiment de ses maux par la nature plus forte & plus puissante; & si l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation, le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle; *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal*; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce déaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincere qui pût jamais être?

Loin du Christianisme une erreur si contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une Raïson éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs; ils souffrent, ils avoient qu'ils souffrent; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances, produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs persecuteurs de l'admi-

miration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont ce que toute la Philosophie elle-même ne sauroit assez admirer, aussi sensibles que tous les autres hommes à toutes les miseres humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes miseres, que s'ils étoient les plus heureux des hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé, & quelquefois même par un superbe jugement osoit le dégrader de la qualité d'homme: insulte qu'on fait sans danger à son ennemi, vengeance impuissante, qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les hommes, & cependant il a au milieu des outrages une héroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne! sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur, pour être supérieurs aux Créatures; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle emploie, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les hommes puissent nous porter. Il n'y en a point qui n'ayent assez de pouvoir pour nous faire souffrir; mais il n'y en a point qui en ayent assez pour troubler notre repos. Lors que leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se représentent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation, nous remontons plus haut, & d'une vue plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, & comme des sujets de mérite qui demandent des actions de grâces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart des Philosophes, persuadez que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveu-

gle,

gle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle dans les malheurs, & quelquefois avec assez de résolution; mais quelle étoit cette espèce de patience? Une patience d'Esclaves attachez à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable; une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame, & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche; en un mot, un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraie patience. Grâces à notre auguste Religion, nous savons que nous ne dépendons point d'un Destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne; une Intelligence éternelle non moins puissante que le paroîssoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, préside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoie que des biens; c'est le bras d'un pere; nous souffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir, & non point comme des esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles: ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en est l'injustice, & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce, si je l'ose dire, que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produisit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé, lorsque le Juste, le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même, se vit sur le point d'expier les pechez du Genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Disciples, qui n'avoient plus que peu d'instans à lui être fidèles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui lui étoit destiné, il s'adresse à son Pere celeste, il lui demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage lui soient épargnez, & un souhait que la grandeur de ses tourmens déjà presens à ses yeux rendoit si légitime, un souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faisoit, un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'expriment, est cependant réprimé dans le même moment, par une soumission entière & sans réserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite*, dit Jesus-Christ à son Pere, & quelle volon-

TOME I.

Zz

té!

362 DISCOURS DE LA PATIENCE.

té! combien favoit-il qu'elle étoit severe & rigoureuse à son égard! Il se voyoit livré à la Justice irritée, il voyoit la bonté entièrement suspendue, cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un Fils, il souscrit à sa propre disgrâce, & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives, est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix, il se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité, qui dans l'état où nous sommes, ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jesus-Christ ne voulut pas jouir de celle qu'il eût pu recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspirait. Daignez nous instruire dans la science de souffrir, science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenez aussi la nôtre pour regler les emportemens auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettez, Seigneur, à votre Justice, de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyez tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment Chrétien.



DE



* D E

L'EXISTENCE DE DIEU.

LA Métaphysique fournit des preuves fort solides de l'Existence de Dieu, mais comme il n'est pas possible qu'elles ne soient subtiles, & qu'elles ne roulent sur des idées un peu fines, elles en deviennent suspectes à la plupart des gens qui croient que tout ce qui n'est pas sensible & palpable, est chimerique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vu pousser à bout sur cette matière par des preuves de Métaphysique, mais nullement persuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque subtilité cachée: il y a lieu d'espérer que ceux qui sont de ce caractère goûteront un raisonnement de Physique fort clair, fort intelligible, & fondé sur des idées très-familieres à tout le monde, on en vanteroit un peu aussi la solidité & la force si on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les animaux ne se perpetuent que par la voye de generation, mais
il

* Ce Discours ne se trouve point dans la dernière Edition de Paris des Oeuvres de M. de Fontenelle. On l'a tiré de l'Édition faite à Rouen en 1714.

TOME I.

Zz 2

il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espece aient été produits ou par la rencontre fortuite des parties de la matiere, ou par la volonté d'un Etre intelligent qui dispose la matiere selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matiere a produit les premiers animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus, & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lors que la Terre se forma, comme elle étoit remplie d'atomes vifs & agissans, imprégnée de la même matiere subtile dont les Astres venoient d'être formez, en un mot jeune & vigoureuse, elle pût être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes especes d'animaux; & qu'après cette premiere production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulieres, sa fécondité a bien pû se perdre & s'épuiser: que par exemple on voit tous les jours quelques marais nouvellement desséchez, qui ont tout une autre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourez.

Mais je prétends que quand la Terre (selon ce qu'on suppose) a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est presentement; il est certain que la Terre n'a pû produire les animaux que quand elle a été en état de les nourrir, ou du moins il est certain que ceux qui ont été la premiere tige des especes n'ont été produits par la Terre que dans un temps où ils ont pû aussi en être nourris. Or afin que la Terre nourrisse les animaux, il faut qu'elle leur fournisse beaucoup d'herbes différentes, il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire: il faut même que l'air ait un certain degré & de fluidité, & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces animaux, dont la vie a des rapports assez connus à toutes ces qualitez.

Du moment que l'on me donne la Terre, couverte de toutes les especes d'herbes nécessaires pour la subsistance des animaux, arrosée de fontaines & de rivières propres à étancher leur soif, environnée d'un air respirable pour eux; on me la donne dans l'état où nous la voyons; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres, avec lesquelles elles ont des liaisons & des enchainemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert, pour ainsi dire, avec le reste de la nature. Il faut de certains suc dans la Terre; un certain mouvement dans ces suc, ni trop fort, ni trop lent;

un

un certain Soleil pour imprimer ce mouvement; un certain milieu par où ce Soleil agisse. Voyez combien de rapports, quoi qu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pû avoir les qualitez dont il contribue à la vie des animaux, qu'il n'ait eû à peu près en lui le même mélange & de matieres subtiles & de vapeurs grossieres; & que ce qui cause sa pesanteur (qualité aussi nécessaire qu'aucune autre, par rapport aux animaux, & nécessaire dans un certain degré) n'ait eû la même action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité, sur tout, les fontaines & les rivières, dont les animaux n'ont pû se passer; n'ayant certainement d'autre origine que les pluies, les animaux n'ont pû naître qu'après qu'il a eu tombé des pluies, c'est-à-dire, un tems considerable après la formation de la Terre, & par conséquent lors qu'elle a été en état de consistance, & que ce chaos, à la faveur duquel on veut tirer les animaux du neant, a été entièrement fini.

Il est vrai que les marais nouvellement desséchez, produisent plus que quelque tems après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produisent toujours un peu, & il suffiroit que la Terre en fit autant: D'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les marais nouvellement desséchez, vient d'une plus grande quantité de fels qu'ils avoient amassés par les pluies, ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conservés, tandis qu'on ne les employoit à rien; mais la Terre a toujours la même qualité de corpuscules ou d'atomes propres à former des animaux; & sa fécondité, loin de se perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un animal? d'une infinité de corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bûes, dans l'air qu'il a respiré; c'est un composé dont les parties sont venues se rassembler de mille endroits différens de notre Monde: Ces atomes circulent sans cesse, ils forment tantôt une plante, tantôt un animal, & après avoir formé l'un, ils ne sont pas moins propres à former l'autre. Ce ne sont donc pas des atomes d'une nature particulière qui produisent les animaux; ce n'est qu'une matiere indifférente dont toutes choses se forment successivement, & dont il est très-clair que la quantité ne diminue point, puis qu'elle fournit toujours également à tout. Les atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produisit au commencement du Monde les premiers animaux, sont contenus dans cette même matiere qui fait toutes les generations de notre Monde; car quand ces premiers animaux furent morts, les machines de leurs

Zz 3

corps

corps se defaſſemblerent & ſe réſolurent en parcelles, qui ſe diſperſerent dans la Terre, dans les Eaux & dans l'Air; ainſi nous avons encore aujourd'hui ces atomes précieux, dont ſe dûrent former tant de machines ſurprenantes; nous les avons en la même quantité, auſſi propres que jamais à former de ces machines; ils en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture; toutes choſes ſont dans le même état que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite; à quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois. On dira peut-être qu'il y a des animaux qui naiſſent hors de la voie de generation; les macreuſes, les vers qui s'engendrent ſur la viande, dans les fruits, &c.

Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les animaux de toutes les eſpeces ne naiſſent que par voie de generation; il ſuffit qu'il y en ait une eſpece qui ne ſe perpetuë que par cette voie, & qui par conſequent n'ait pû être produite par le mouvement aveugle de la matiere. Nous ſommes en bien meilleurs termes, & certainement un grand nombre d'eſpeces connues, ne ſe perpetuent que par la generation, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus; tous les animaux qui paroiſſent venir, ou de pourriture, ou de pouſſiere humide & échauffée, ne viennent que de ſemences que l'on n'avoit pas aperçues.

On a découvert que les Macreuſes ſe forment d'œufs que cette eſpece d'oïſeau fait dans les Iſles deſertes du Septentrion: & jamais il ne s'engendra de Vers ſur la viande où les mouches n'ont pû laiſſer de leurs œufs; Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naiſſent hors de la voie de generation. Toutes les experiences modernes conſpirent à nous deſabuſer de cette ancienne erreur, & je me tiens ſûr que dans peu de tems il n'en reſtera plus le moindre ſujet de doute.

Mais en dût-il reſter, y eût-il des animaux qui vinſſent hors de la voie de generation, le raisonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort, ou ces animaux ne naiſſoient jamais que par cette voie de rencontre fortuite, ou ils naiſſent & par cette voie & par celle de generation; s'ils naiſſent toujours par la voie de rencontre fortuite, pourquoi ſe trouve-t-il toujours dans la matiere une diſpoſition qui ne les fait naiſſre que de la même maniere dont ils ſont nez au commencement du Monde, & pourquoi, à l'égard de tous les autres animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nez d'abord de cette même maniere-là, tou-

toutes les diſpoſitions de la matiere ſont-elles ſi changées qu'ils ne reüſſiſſent jamais que d'une maniere différente; s'ils naiſſent & par cette voie de rencontre fortuite & par celle de generation, pourquoi toutes les autres eſpeces d'animaux n'ont-elles pas retenu cette double maniere de naiſſre? pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme & la premiere origine des animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpeces?

J'ai donné aſſez d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croient que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons; mais on les prie de conſiderer que ce raisonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prévenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiffe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une reflexion qui le fortifie encore beaucoup, & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la Terre n'eût produit les animaux que quand elle eût dû auſſi ne les produire que dans un état où ils euſſent pû ſe nourrir de ce qu'elle leur offroit; elle eût dû, par exemple, ne produire le premier homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eut pû ſatisfaire, quoi qu'avec peine, à ſes beſoins & ſe ſecourir lui-même. Dans la foibleſſe où nous voyons un enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il eſt indubitable qu'il ne vivroit pas long-tems (car notre ſuppoſition exclut la Louve de Romulus & Remus, qui n'auroit pû elle-même ſe ſauver de la mort qui l'eût attendu à ſa naiſſance) mais comment les Loix du mouvement produiroient-elles d'abord un enfant à l'âge d'un an ou deux; comment le produiroient-elles, même dans l'état où il eſt preſentement lorsqu'il vient au monde? Nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrez, & qu'il n'y a point d'ouvrage de la nature qui, depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignez, ne ſoient conduits lentement par une infinité de changemens tous neceſſaires, juſqu'à leur derniere perfection; il eût falu que l'homme qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matiere, eût commencé par cet atome, où la vie ne ſe remarque qu'au mouvement preſque inſenſible d'un point; & je ne crois pas qu'il y ait d'imagination aſſez fauſſe pour concevoir d'où cet atome vivant, jetté au haſard ſur la terre, aura pû tirer du ſang, ou du chile tout formé, la ſeule nour-

nourriture qu'il lui convienne, ni comment il aura pû croître, exposé à toutes les injures de l'air. Il y a là une difficulté qui deviendra toujours plus grande ; plus elle sera approfondie , & plus ce sera un habile Physicien qui l'aprofondira. La rencontre fortuite des atomes n'a donc pû produire les animaux ; il a falu que ces ouvrages soient partis de la main d'un Etre intelligent, c'est-à-dire, de Dieu même. Les Cieux & les Astres sont des objets plus éclatans pour les yeux ; mais ils n'ont peut-être pas pour la Raïson, des marques plus sûres de l'action de leur Auteur. Les plus grands ouvrages ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier ; que je voie une montagne aplanie, je ne fai si cela s'est fait par l'ordre d'un Prince, ou par un tremblement de terre ; mais je serai assuré que c'est par l'ordre d'un Prince, si je vois sur une petite colonne une Inscription de deux lignes ; il me paroît que ce sont les animaux qui portent, pour ainsi dire, l'Inscription la plus nette, qui nous aprennent qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.



Monsieur

Monsieur DE FONTENELLE ayant été élu par Messieurs de l'Academie Françoisé à la place de feu Monsieur DE VILLAYER, Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedi cinquième Mai 1691. & fit le Remerciement qui suit.

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me seduire, & de me jeter dans la plus agréable erreur où je fois jamais tombé ? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingénieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion, je fai trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoisé, & vous m'avez compté cette connoissance pour un mérite ; mais le mérite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand Nom, qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit efface tous les autres noms, à un nom que vous respectez vous-même. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre Mort qui l'a annobli le premier ! Je ne doute pas que le Public, pénétré de la verité de son éloge, ne me dispensât de cette scrupuleuse

TOME I.

Aaa

bien-

bien-séance qui nous défend de publier des louanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zèle du sang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire interesse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa memoire fera toujours chere, daignez travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonor. Empêchez que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire même que vous vous y engagez aujourd'hui. Sûrs que vos lumieres se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Academie; & pourriez-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviez formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne comptois sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le genie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit tout cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je résiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnaissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce qui vous interesse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifferens à d'autres discours; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composez de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conquise de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente meditation; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations, que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe; le Chef court, vole où il se croit necessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assez grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roi avoit appelé

ce

ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas coûté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet; sous le Regne de LOUIS, nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même temps Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi decide presque de leur sûreté, Nice est forcé de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roi! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultez du dessein, & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux; quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable; nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de LOUIS, ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne fait point assurer ses Frontieres sans les étendre, il ne défend ses Etats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeler du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Francoise doit sa naissance! Lui qui sous les ordres du plus juste des Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussez si loin au-delà de son idée & de son attente! Lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND, auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carrière?

TOME I.

Aaa 2

Sur-

372 DISCOURS A L'ACADEMIE FR.

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous son Regne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les Heros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal & notre zele & notre impuissance, ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de Louis, sont accablez sous ce même poids de grandeur, de valeur, & de sagesse, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Une sincere soumission est le seul parti qui reste à l'Envie; & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.

F I N.



T A.

3

#2

KB#

